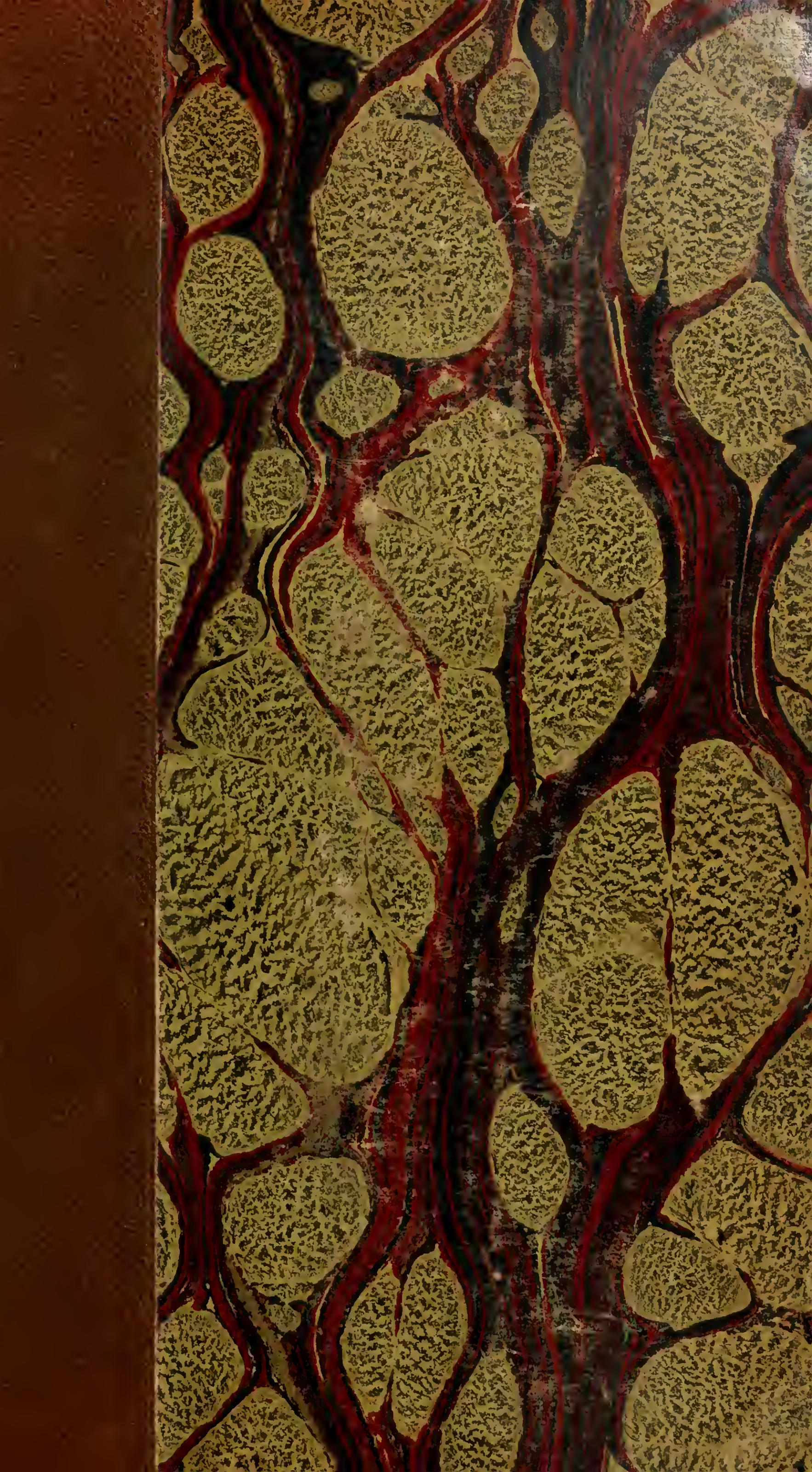






LE

GILBLAS

DU THÉATRE.

PAR

MICHEL-MORIN.

1

PARIS,
A.-J. DÉNAIN ET DELAMARE, ÉDITEURS
DE L'HISTOIRE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE, ETC.,
rue Vivienne, n° 16, à l'entresol.

—

1833.

Michel Morin, pseudonyme de
MM. Auguste Duchais et Charles
Chabot. (M. Chabot n'a écrit qu'un seul
chapitre de ce Gil Blas du Théâtre)

LE

GILBLAS

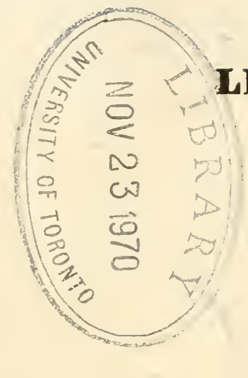
DU THÉATRE.

J. C.

14 Octobre 1891.

Sous presse,

DE MICHEL-MORIN.



LES CLERCS DE NOTAIRE

ET

LES COMÉDIENS,

2 vol. in-8.

Pour paraître incessamment :

Scènes de Canal et de Rivière (littérature d'eau douce), 1 vol. in-8.

La Physiologie des jambes et de la voix, 2 vol. in-8.

Le Figaro du Palais, 1 vol. in-8.

IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.


1000
ALFRED

LE

GIL BLAS

DU THÉATRE.

PAR

MICHEL-MORIN.

TOME PREMIER.

PARIS,
A.-J. DÉNAIN ET DELAMARE, ÉDITEURS
De l'Histoire de l'Expédition Française en Égypte, etc.,
RUE VIVIENNE, N° 16, A L'ENTRESOL.

1833.

LE
GILBLAS
DU THÉATRE.

CHAPITRE PREMIER.

Vingt ans. L'inexpérience et les Coulisses.

> La vie est un voyage,
> Tâchons de l'embellir;
> Jetons sur son passage
> Les roses du plaisir.
>
> BRAZIER.

Tu connais sans doute, lecteur, le pauvre Zapata du roman historique de Gilblas..... « Si ma femme était moins vertueuse, disait

en soupirant ce martyr si grêle de Thalie, je ne ferais pas si maigre chère..... » Et il trempait dans l'eau des croûtes de pain si dures, si dures qu'elles auraient cassé la tête de quelque géant de don Quichotte. Voyez pourtant si ce n'était pas jouer de malheur! Fondant l'espoir de sa cuisine sur une épouse galante, Zapata prit femme dans les coulisses; mais sa fatale étoile voulut qu'il rencontrât une Lucrèce. Une Lucrèce au théâtre! Oui, messieurs :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Aussi l'auteur a-t-il eu le bon esprit de mettre la scène en Espagne, à Madrid. En France, à Paris, le phénomène était impossible. Pour une *Élise*, vous compteriez cent *Phrynés*. Une Pénélope dramatique n'est pas moins rare qu'un ministre consciencieux :

« Et cet heureux phénix est encore à trouver! »

Voilà cependant pour quelles syrènes on

se ruine dans cette vie, on se damne dans l'autre. Le bel Amazan oublie sa princesse de Babylone entre les bras d'une farceuse des Gaules, autrement dit, d'une danseuse de l'Opéra, plus sotte qu'un oison, nous assure Voltaire. De méchantes langues prétendent qu'il y en a encore comme cela aujourd'hui; mais je me garderai bien de répéter un pareil blasphème. Trois mois de cohabitation avec une Laïs des planches envoient le *pauvre diable* à l'hôpital, et Dieu sait quel hôpital.

Feu Grimod de La Reynière fut incontinent à sec, dès qu'il préféra les volages déesses de l'olympe théâtral au culte plus substantiel de Comus et d'Apicius. Heureux Saint-Just d'être né philosophe épicurien, d'avoir hérité, presque en naissant, de quatre-vingt mille livres de rente! Sans cet agréable épisode de sa vie d'homme de lettres, l'auteur du *Calife* mourait peut-être insolvable, comme le gros D.....; car il aimait beaucoup les ingénues du Vaudeville et de l'Opéra-Comique. Il mangea même

avec elles près de trente mille francs de rente de son riche patrimoine. Donnez à Saint-Just plus de santé, moins d'esprit d'ordre et de conduite; son riche héritage y passait tout entier. Tant est redoutable l'influence du cotillon dramatique! un grave et moral vicomte n'a pu lui-même s'y dérober. Voilà pourquoi son génie de prévision allongeait les jupes de ces dames. Sage précaution est mère de sûreté.

Je n'eus jamais, lecteur, ni la beauté, ni la force d'Amazan. Ma fortune était loin des quatre-vingt mille livres de rente du bon Saint-Just : tu n'en verras pas moins en moi le second tome du pauvre diable de Voltaire, sauf l'esprit. Hélas! je crus en avoir autrefois, grâce à mon cuisinier, à mes billets de banque, à mes chevaux, à mon tilbury, mais surtout aux petites chapelles de volupté, où je sacrifiais à l'amour entre une pirouette et un rond de jambe. Aujourd'hui que j'ai tout perdu, qu'il ne me reste pas même un écu pour aller siffler celles qui me dépouillèrent si lestement,

force est bien à moi de faire le philosophe, le moraliste, le prédicateur, le saint-simonien, le templier. Puisse l'histoire de mes revers vous être profitable, honnêtes et crédules jeunes gens, qui, papillonnant, binocle en main, autour de nos sylphides de l'Académie morale de Musique, payez si cher un remords, et souvent même quelque chose de pis!

Écoutez, et frémissez! C'est aux naufragés de l'empire amoureux de signaler les écueils, qui, mieux qu'un traître de mélodrame, dissimulent sous le fichu de Lisette et le tablier de Marton.

Etes-vous négociant, débitant de trois-six? Fuyez le théâtre. Il y a là des puissances électriques, attractives, inflammables, qui vous monteraient la tête plus que tous les spiritueux du monde. Croyez-en ma vieille expérience.

En 1788, j'étais encore à Bordeaux. Je rêvais voyages lointains, ports de mer, pacotilles, riches cargaisons, voire même traites de nègres (j'ai honte de l'avouer). La

tête remplie des plus beaux projets de fortune, je me rends un soir au théâtre de la *Comédie*. La séduisante Élisa paraît. Bref! tous mes plans sont renversés. Bientôt je ne puis plus naviguer que sur la mer d'amour. Mais tout s'épuise ici-bas, même la bourse des simples mortels; faute d'argumens irrésistibles, je fis naufrage au port. La petite syrène tenait surtout à me prouver que, dans les parages de Cythère, je n'étais pas un marin de long cours.

La mort de mon père me remet en veine de bonnes fortunes payées au poids de l'or. Je viens à Paris pour y vivre joyeusement. Mais comme, selon le proverbe, *chat échaudé craint*, etc., je jure, cette fois, de me borner au rôle d'observateur, de ne jamais plonger de l'œil et du lorgnon dans les coulisses, d'admirer de l'orchestre et du balcon, de ne pas sortir de là, nouveau *Beaufils* du dilettantisme, d'analyser le jeu, les formes et le caractère des actrices, uniquement dans l'intérêt de l'art. Sublime de morale et d'économie, était ma résolution; mais

« . . . . pour être approuvés,
De semblables desseins veulent être achevés. »

Ma perfide Élisa m'avait précédé dans la capitale. Bien qu'elle fît l'ingénue au boulevart du crime, elle ne fut point sauvage avec un de ses premiers adorateurs : d'ailleurs, j'étais redevenu riche. Chaque jour, elle puisait à pleines mains, comme par le passé, dans mon coffre-fort. On eût dit qu'elle avait soif de me ruiner une seconde fois. Mais elle caressait mes goûts de petit conquérant : elle me promettait, elle m'assurait, par serment et par écrit, qu'elle me resterait fidèle jusqu'à la mort, et mon faible cœur l'aurait crue sur parole..... « O le bon billet qu'a *La Châtre !* » devait-elle répéter souvent à son écho, lorsqu'elle se trouvait seule.

Une petite chose me déplaisait dans Élisa. Fidèle à ses premières études dramatiques, elle ne pouvait oublier qu'elle avait débuté par faire l'amour. Or, *si l'amour porte des*

ailes, n'est-ce pas pour voltiger? Beaumarchais l'a dit. Élisa goûtait particulièrement Beaumarchais. Et puis, l'austère madame de Genlis elle-même confesse, dans ses Mémoires, qu'elle eut à peu près un travers semblable. Pourquoi mon Élisa se fût-elle montrée plus sage? Le goût des simples et de la botanique venait encore se joindre à sa passion pour la voltige lointaine. Elle aimait la pervenche, presque autant que le philosophe de Genève. Un jour donc que mon ingénue étudiait les simples sous les frais ombrages de Montmorency, où je l'avais accompagnée par pure complaisance, d'autres diraient par un instinct de jalousie, ne la voyant pas revenir d'un petit bois qu'elle affectionnait plus que tous les autres lieux, je me mets à sa recherche. Un chapeau lilas, et des boucles de cheveux, suspendues aux branches des arbres, frappent mes regards, et me font pressentir un grand malheur. Je prête l'oreille, et j'entends, derrière un buisson touffu, un bruissement causé par le froissement du feuillage : un léger soupir m'invite

à m'approcher. Que vois-je? ma fidèle Élisa sans connaissance, la tête penchée sur le gazon, les bras étendus autour du cou d'un jeune étudiant en médecine, qui s'enivrait de ses doctes démonstrations. Elle avait trouvé sa pervenche : elle se pâmait de volupté. Mais l'histoire ne dit pas que le disciple d'Hippocrate ait découvert la rose vierge sous le buisson.....

Ne voulant pas faire plus long-temps partie des simples qui composaient le galant herbier d'Élisa, je rompis ma chaîne. Pour elle, jalouse de se perfectionner dans la botanique, elle visita les bords de la Tamise, où son esprit naturellement observateur, soutenu de ses ailes un peu écourtées, flambergea l'air de droite et de gauche, à la grande satisfaction des lords et des gentlemen, qui tous voulurent apprendre la botanique sous un maître si exercé. Bientôt mon Élisa ouvrit un cours presque public : fille laborieuse et infatigable, elle suffit à tout. Souvent il lui arriva de donner vingt leçons dans la même soirée, sans compter les ré-

pétitions particulières qui l'attendaient chez elle. Que l'ingrate reste à Londres.

Moi, je veux mourir à Paris, non pas comme cet illustre maréchal de galante mémoire, entre les bras de l'amour, sous les traits de mademoiselle L.....; mais au coin de mon feu, près d'une table bien servie (ma fortune me le permet encore), et loin des sylphides et des bayadères de l'Académie morale. Je m'interdirai même les petits théâtres du boulevart.

Ainsi, je raisonnais à part moi, pauvre fou, dans les premiers momens qui suivirent la fugue d'Élisa. Cependant j'étais triste, rêveur : je sentais qu'il me manquait quelque chose. Le spleen d'outre-mer me gagnait de jour en jour. Quel remède opposer à ce funeste choléra-morbus des opulens oisifs? Ma vie, après tout, m'était encore plus précieuse que ma bourse. Je trahis mes sermens de réforme : un mien ami, me faisant une douce violence, me conduisit aux *Variétés*.

C'était l'époque des triomphes de Sainte-Rosemonde. Chaque soir, quarante soupi-

rans sous les armes l'attendaient rangés en bataille dans l'étroit passage du Panorama. Je fis queue; j'eus enfin mon tour. Adieu toutes mes promesses de conduite édifiante et de sapience! elles s'évanouirent, hélas! comme les belles années de ma princesse, qui tour à tour villageoise, grisette et poissarde, m'enflamma de plus en plus, et fit une large brèche à l'héritage paternel.

Retombé sous l'influence du cotillon dramatique, je ne fus plus à moi. Dès lors, mon argent appartint de droit et successivement à ces dames des théâtres royaux et des plus modestes succursales de Thalie. Je voltigeais de la blonde à la brune, de la grande à la petite. Je fréquentais alternativement les coulisses de l'Académie lyrique et les étroites cellules de nos bonbonnières théâtrales. Échappé des *filets de Vulcain*, je me laissais prendre à la glu des aimables fauvettes de l'Opéra-comique. Au Gymnase, à l'Odéon, à la Comédie-Française, à la porte Saint-Martin, il est telle petite actrice, aujourd'hui riche de trois femmes de

chambre, de trois enfans de banquiers fournisseurs, de deux maisons à la ville et à la campagne, d'un tilbury, d'un landau, d'un nègre et d'un groom, dont j'ai soldé plus d'un mémoire de marchande de modes. J'ai payé trois fois les tapissiers de *Boulotte*, sans être un maréchal de France. Combien de nymphes légères, et qui n'ont jamais fait de faux pas sur la scène, en firent avec moi plus d'un dans leurs boudoirs! Ah! c'est que j'étais alors bien aimable..... avec mon argent; c'est que j'étais l'oracle des coulisses. O mon argent, que je te remercie! ou plutôt que je te dois de reproches! Toi seul as causé ma ruine. Un sort cruel voulut qu'en ma jeune saison, il y eût mortalité dans ma famille. Je touchais des legs, des successions inespérées; il me tombait des oncles d'Amérique. Mes parens, même les plus éloignés, semblaient s'être donné le mot pour aller rejoindre nos ancêtres. Et c'était le théâtre qui engloutissait tout.

« Cet avare Achéron ne lâche pas sa proie. »

Il a tant de petits caprices à nourrir,

tant de jolies envies, de séduisantes bizarreries à satisfaire !

Mais poursuivons la trop véridique histoire de mes folies. Lecteur, je désire surtout qu'elles te profitent.

Stéphanie est charmante : en voyant ses yeux, on oublie la faiblesse de sa danse. Mais quel dommage que Stéphanie ne puisse jamais s'élever vers le ciel, sans faire la grimace au parterre! Aussi n'était-ce pas du parterre que je la contemplais. J'adorais de plus près mon odalisque. Aujourd'hui que les argumens irrésistibles me manquent, la dédaigneuse Stéphanie me fait sans pirouetter, la grimace, comme elle la fait au parterre. Je l'ai bien mérité : j'ai pu croire à la solidité des attachemens d'une danseuse. Elles ont toutes le cœur dans... les jambes.

Voltigeur incorrigible, je voulus connaître aussi la pudique Nélie, et sa maisonnette de l'allée des Veuves. Je figurai, moi centième, dans l'épisode interminable de ses cachemires. Quelque temps, elle régna sur mon âme en véritable despote, et je

puis vous assurer que ce n'était pas un gouvernement à bon marché qu'elle m'imposait, l'insatiable ! Encore daignait-elle y mettre des procédés. Elle me dépouillait en conscience. Chaque billet de banque était acquitté par une faveur de plus. Telle était même l'amour-propre national de Nélie, que souvent elle me sacrifia des rendez-vous avec des lords de la chambre haute. Nélie, en sa qualité de roturière française, déteste cordialement les Torys.

Il n'en est pas de même de la grosse et non chaste Suzanne. A force de fréquenter les juifs anglais, elle a puisé dans cette honnête société des goûts de soustraction tels qu'avec elle, au moment où l'amour marchait le plus vite, il m'était impossible de retirer sain et sauf mon portefeuille. La citer en justice ? Allons donc : la rotonde Suzanne s'en moquerait. La Sainte-Pélagie du beau sexe n'a pas, d'ailleurs, de porte assez large pour elle.

A ma fidèle Suzanne succédèrent les deux sœurs Flavie. Le petit autocrate des

Français, Molé deux, m'enleva l'une. Je n'étais déjà plus assez riche pour disputer l'autre aux dandys de Londres, et aux fashionables de Paris. Il me fallut caresser de l'œil seulement, et de l'orchestre encore, les charmes de la belle voyageuse d'outre-mer. Je soulevais en idée les voiles diaphanes et les tissus transparens qui dessinaient ce joli corps : je rêvais le reste.

Vive le corps massif, vive les deux bras cuisiniers et la gorge nourricière de mademoiselle Baryton ! On ne craint plus les fugues de cette nymphe inamovible. Trois mois entiers, je bivouaquai sur ce gras terrain : j'aimais déjà beaucoup moins à voltiger. Cependant je commençais à devenir très-léger d'écus.

Donc, je rabattis sur le Cirque olympique,, espérant y trouver des amours d'un prix plus accommodant. Quelle était mon erreur! Si les actrices bipèdes de MM. Franconi luttent rarement de zèle et d'intelligence avec les élèves quadrupèdes de l'administration, combien en revanche elles brillent sur

le catalogue ou martyrologe des enlèvemens ! En vain avais-je recours aux régisseurs, pour retenir mes fougueuses maîtresses ; je les faisais garder à vue dans leur loge : même j'allais jusqu'à les mettre sous la haute suveillance d'un *agent d'affaires* ; bien plus facile était de comprimer l'essor vagabond de Coco, du Régent, de mademoiselle D'jeck, de miss Betzy, et du Zéphir. A défaut d'esprit, ces dames possédaient le génie de la fugue et de l'évasion.

Je jurai qu'on ne m'y prendrait plus : mais je vis la superbe Aline, et son costume oriental, et son turban, et son aigrette. Je crus voir une des houris du prophète. Bref, je fus à ses pieds. D'un sourire, elle eût fait de moi, faible chrétien, un apostat, un musulman, un renégat. Évitez la route du Cirque olympique, vous qui tenez à conserver la foi de vos pères, ou fermez les yeux, lorsque la séduisante Aline apparaît sur la scène !

Après ma déconfiture du Cirque, je n'étais pas guéri. Bien loin de là : je raisonnai

mes défaites. « Puisqu'il faut toujours succomber, me disais-je, succombons, mais de haut. Quels souvenirs instructifs pour la postérité résulteraient-ils, d'ailleurs, de mes amours de bas étages ? Plus mes chutes se succéderont, au contraire, dans une sphère élevée, plus la jeunesse qui daignera lire ces mémoires en recueillera d'utiles enseignemens....... » Ridicule amour-propre de l'homme qui se noie ! il choisira plutôt l'Océan qu'un chétif ruisseau. Tournant donc le dos au Cirque, je repris le chemin des théâtres royaux.

Ah ! fou que vous êtes, vous préférez le cachemire de l'élégante à la cornette villageoise ! Va pour le cachemire. Mais vous le paierez ce cachemire, vous le paierez bien cher, et de vos derniers écus. Vite, passez par les armes et le brillant terni des yeux d'Araminte. N'avez-vous point honte de cultiver cette mûre odalisque ? Vous êtes aveugle, mon ami. Quoi ! vous n'apercevez pas ces lignes précoces qui déjà sillonnent de rides le front de votre idole !.....

Mais non : il était écrit là-haut que je pousserais, pour la plus grande instruction des jeunes gens, la sottise et l'aveuglement jusqu'au bout. Papillon d'automne, presque estropié d'une aile par suite de mes galantes prouesses ; j'avais à peine reçu mon congé d'Araminte, que je volai dans les bras décharnés de Lydie. C'était tomber de Charybde en Scylla; descendre encore d'un degré dans les antiquailles, les catacombes et les ruines dramatiques. Mais Lydie porte si bien, en dépit de ses huit ou neuf lustres, le jupon court de la petite fille égrillarde, et le léger pantalon du bambin tapageur ! Son laisser-aller vous met si à votre aise ! La pétulance de cette vierge sans gêne provoque à tel point le désir ! Elle abrège avec tant de bonté d'âme la longueur et la langueur des déclarations ! Ma foi, Lydie est incomparable !

Toute bonne, toute compatissante que soit Lydie, savez-vous qu'elle faillit m'arracher les yeux, quand je la quittai pour Évélina, son ancienne rivale? Celle-ci était

de retour d'une assez malencontreuse expédition d'outre-mer. Surpris à l'improviste, les gentlemen avaient capitulé tout d'abord, laissant à l'ennemi leur portefeuille et leur liberté. Mais bientôt, se ravisant, ils firent des barricades, brisèrent leurs chaînes, et forcèrent le vainqueur de repasser le détroit. Je m'emparai de la transfuge à sa descente du paquebot. Je m'efforçai de lui prouver qu'un Français est pour le moins aussi aimable, aussi généreux que John Bull. Aussi aimable, soit; mais aussi généreux, non : surtout lorsque, comme votre serviteur, le Français est quasi-ruiné. La fière Évélina, ne trouvant pas la compensation suffisante, rompit brusquement; elle congédia une connaissance indigne d'elle. Je n'étais ni lord, ni gentleman.

Las de toutes mes disgrâces érotiques, avec les divinités de l'Olympe et de la terre, j'abordai l'élément liquide; je m'y jetai à corps perdu, pour m'y noyer sérieusement. Mais le croiriez-vous? Malgré mon état voisin de la gêne, les Naïades ne furent pas

sauvages envers moi. Elles m'accordèrent une douce hospitalité dans leurs flots crystallins ; elles m'ordonnèrent de vivre et de les aimer. J'en avais remarqué surtout une grande, blonde, svelte, aux yeux d'azur, au teint de lis, à l'éclatante blancheur. Première demoiselle des bains d'Amphitrite, elle me prodigua gratis, avec une discrétion toute charmante, les faveurs de l'éponge et du savon. Abaissant les stores amoureux de ma baignoire, elle frictionnait mes douleurs. J'oubliais le monde entier : je renaissais au bonheur......

Tout à coup meurt un de mes arrière-cousins; je suis son seul héritier, *mâle et direct*, comme dit *Modeste Ricard* dans le *Serrurier* du Gymnase. Alors ma belle Ondine me prie, me conjure de l'enlever à l'empire de Neptune, et de lui procurer quelque début sur la terre, où elle ne demandait pas mieux que d'être applaudie sous mes auspices. Pouvais-je refuser par reconnaissance et dans l'intérêt..... de l'art? Le dernier écu du cousin y passa en cadeaux

aux directeurs et aux régisseurs. Il fallait de plus, chaque soir, solder la claque, désarmer le sifflet, réduire au silence le journalisme et les prétentions de vingt rivales surannées; car si mon Ondine était comédienne médiocre, en revanche quel port de reine! quel physique séduisant! quel organe enchanteur! N'était-ce pas assez pour soulever contre cet enfant gâté de la nature le ban et l'arrière-ban des vieilles prêtresses dramatiques? Grâce à mon patronage d'amateur-Ardélion des Planches, Ondine finit par triompher de toutes les cabales. Elle put en soudoyer à son tour contre ses camarades. Parce quelle était belle, on en vint jusqu'à la proclamer bonne, admirable, incomparable. J'avais commencé sa fortune théâtrale; de riches banquiers l'achevèrent; et lorsque, déposant à ses pieds des tonnes d'or avec un flegme hollandais, ils demandèrent mon éloignement, Ondine, l'ingrate Ondine, n'eut pas la force de refuser. Ce fut là ma dernière campagne de tribulations. Aussi bien ma bourse était à sec.

En me retirant du champ de bataille, je pouvais m'écrier avec Rodrigue :

« Le combat doit cesser faute de combattans ; »

c'est-à-dire de ces argumens irrésistibles qui plaisaient tant à don Bazile.

Lecteur, je voulais ne t'adresser qu'un mot, et ce mot est plus long qu'une période de tel et tel orateur de la chambre des députés, ou du cimetière du Luxembourg. Excuse mon radotage; moque-toi de mes faiblesses, évite les coulisses, le théâtre, l'orchestre, les loges, le parterre même, le modeste parterre, et tu conserveras ta fortune, si le sort t'a fait riche. Es-tu né pauvre? fuis le théâtre d'une fuite encore plus rapide. Cette atmosphère empoisonnée te soufflerait des idées d'amour et d'ambition capables de détruire ton repos d'honnête homme. Hélas! je te donne un conseil que je reçois à peine moi-même. Oui, malgré mon âge et mes innombrables revers, je crains de n'être pas corrigé. Les feuilles an-

glaises faisaient mention naguère d'un pauvre vieux fou qui, réduit à la mendicité par sa passion pour l'art dramatique, malade, sans pain, sans asile, sacrifia sa dernière guinée pour entendre la célèbre Siddons un jour de représentation extraordinaire..... Je suis ce vieux fou-là, encore plus fou même, s'il est possible; car ce n'est pas le culte du théâtre qui m'enivre, mais la beauté de ses desservantes. Puissances de la terre et du ciel, rendez-moi les dix héritages que j'ai dévorés sur les autels de Thalie et de Terpsichore, je suis prêt à en faire de nouveau le sacrifice aux pieds d'une bayadère ou d'une syrène de l'Académie morale de musique.

CHAPITRE II.

Des Actrices en général.

> Fuyant Minerve pour Plutus,
> Toujours leur règle favorite
> Est qu'au théâtre les vertus
> Ne font pas bouillir la marmite.
>
> *Maxime.*

Qu'EST-CE qu'une actrice? Pour qui m'adresserait cette question très-complexe, la réponse ne se ferait pas long-temps attendre de moi, pauvre victime de ces dames et demoiselles. Elle leur serait peu favorable. Qu'est-ce

qu'une actrice en général, me demandez-vous? Que j'individualise ou généralise, toutes ces nymphes de bruit, d'argent, de luxe et d'insensibilité me prendront pour un austère casuiste; mais elles me pardonneront *in petto*, tout en me maudissant pour la forme. Elles sont femmes; or les femmes ne gardent pas rancune à qui vertement analyse leurs plus légers défauts. Cela prouve du moins qu'on les a connues et beaucoup aimées. Dès lors vos fautes vous seront remises. Croyez surtout à ces paroles de l'évangile féminin. L'exemple de Jean-Jacques n'est-il pas là? Plus il a décrié le beau sexe, plus il lui rendait un hommage involontaire. L'auteur de la *Nouvelle Héloïse* restera toujours l'idole des femmes. Il ne méritait pas moins, après avoir été si complétement leur dupe et leur martyr.

Je ne possède point l'éloquence de Jean-Jacques; mais j'ai peut-être aussi vivement aimé que lui. Comme lui, j'eus une âme de feu dans ma jeunesse; et, dans ce moment même, où je me prépare à publier, en forme

de mémoires, mes messéniennes érotiques, je sens avec le *stupide* vieillard de M. Victor Hugo que le cœur n'a pas de rides... C'est un nouveau tribut que je paie encore, et à défaut d'autres plus substantiels, sur le premier bord de la tombe, aux aimables cruelles qui me trompèrent en me dépouillant.

Vous le voyez, mesdames, je n'ai pas cessé d'être jeune, faible, sensible. Quelle que soit la vérité de mon récit, vous excuserez le fiel de ma plume. J'écris sous l'impression des plus douloureux, mais des plus charmans souvenirs. Ma sévérité de vieux pécheur vous paraîtra peu contagieuse, et je crains bien d'en être avec la jeunesse pour mes frais de sermons. Sûr donc de ne produire aucun effet, de n'exercer aucune puissance attractive et sympathique, j'userai largement du droit que j'achetai si cher dans le boudoir de nos Phrynés de coulisses.

Grande ou petite, spirituelle ou sotte, laide ou jolie, brune ou blonde, une actrice, je le dis sans détour, est un être de tentation, de déception, de perdition, d'a-

bomination. Au lieu de pétrir leur *Miranda* du limon infernal, pourquoi les auteurs de *la Tentation* ne prenaient-ils pas plutôt une desservante de Momus ou de Thalie? Le saint ermite succombait. Aurait-il pu résister à l'influence d'une actrice, fût-elle humble sujet de la banlieue et des théâtres *extra-muros?* Ah! que n'ai-je eu, dans ma jeunesse, le regard perçant des chérubins! Sous la collerette de mes Armides au teint de lis et de rose, j'aurais découvert cette tache noire, signe incontestable de leur infernale origine. Et certes les bonnes âmes ne la démentiront jamais sur notre globe corrompu. Elles en sont si fières! Démons, larves et farfadets, grand Lucifer, puissant Béelzébuth, redoutable Astaroth, vous pouvez vous reposer en paix dans vos vieux domaines. Ne craignez rien; l'œuvre de fascination s'accomplira sans vous ici-bas. Vos aimables fondées de pouvoir, vos lieutenantes-générales n'ont pas besoin de vous pour livrer bataille à la faiblesse humaine et pour en triompher. Ce ne sont pas seulement les planches que brûlent

vos représentantes; elles font de notre monde terrestre une vaste chaudière, où grillant du feu des passions les plus ardentes, grâce aux caprices de ces filles du Tartare, nous prenons un avant-goût de l'éternité des peines qui nous attendent au-delà de cette misérable vie.

Dans tous les siècles, sous tous les gouvernemens, voyez avec quelle rapidité le sinistre génie des actrices s'est fait une barbare jouissance d'étendre les conquêtes de l'empire satanique, depuis la Théodora de Justinien jusqu'aux Sophie Arnould des dix-huitième et dix-neuvième siècles! Je cite ces noms de préférence; car qui dit actrice, dit courtisane, et même souvent quelque chose de pire. C'est en vain que vous me montrerez Adrienne Lecouvreur, sacrifiant ses diamans pour acquitter les dettes du maréchal de Saxe, Hippolyte Clairon se ruinant avec le comte de Valbelle, Raucourt prodiguant l'or aux églises sur la fin de sa vie...... Mais qui avait enrichi préalablement et Raucourt, et Clairon et Lecouvreur? Des sots comme moi.

Une courtisane de l'antiquité s'avisa de faire construire un temple magnifique des dépouilles de ses amans. Dans ces temps modernes, on vise plus au solide, au positif. Les Raucourt, les Clairon, les Guimard songèrent à leurs petites chapelles particulières avant d'enrichir le public du fruit de leurs galantes expéditions. Ce n'était qu'après avoir décoré l'autel où l'on venait encenser l'idole que ces brillantes divinités distribuaient le superflu des offrandes; et puis, que pouvaient-elles craindre? Un retour de fortune? Allons donc; vous plaisantez, je crois. Jusqu'au terme d'une vie si magnifiquement dépensée dans le luxe et dans les plaisirs, j'ai vu Raucourt trouver des adorateurs non moins généreux que le *prince de Ligne*. La petite Guimard vivait sur l'excellente feuille des bénéfices. Un petit despote ou margrave d'Allemagne fut trop heureux d'offrir son trône et sa main à Clairon décrépite; d'où l'on peut conclure que ces dames ou demoiselles ne couraient nul risque de se ruiner malgré leurs saillies passagères de bienfaisance.

Un aristarque du journal des *Débats*, critiquant naguère la pièce des *Comédiens*, soutenait *mordicùs* qu'il est passé le temps où les princesses de théâtre surpassaient le luxe des rois de la terre. « De nos jours, ajoutait-il, la superbe Célimène monte en omnibus, et la simple robe de mérinos couvre les charmes de Fenella ; nos grandes actrices vivent en petites bourgeoises. » Pour qui connaît le monde, cette assertion est loin de la vérité. La garde-robe de Célimène le dispute à celle de la reine des Français. Depuis trente ans, elle continue de rouler équipage, de jouer à la hausse et à la baisse, de multiplier les contrats de rente, d'acquérir chaque jour de nouvelles terres, et de voyager en Albion, pour y recueillir jusqu'à la dernière guinée. Voilà qui n'est pas trop bourgeois.

Fenella mériterait peut-être, par ses vertus privées, d'échapper à l'anathème que j'ai lancé contre les actrices en général. Comme danseuse, jamais elle ne s'éleva plus haut que comme fille et sœur. A Londres, elle a fondé

des hospices ; elle comble de présens les oratoires de Paris. J'admire sa générosité, peu bourgeoise du reste, mais je serais bien plus en extase devant Fenella, si je ne connaissais l'immense quantité de guinées et de billets de banque moissonnés par l'incomparable mime en France et en Angleterre.

On connaît l'affectation de simplicité, pour ne rien dire de plus, d'un assez grand nombre d'actrices à la ville. J'y fus pris d'abord comme les autres. Je pleurais presque d'attendrissement aux pieds de ces femmes aux vertus si simples et si modestes. « Pauvres petites, me disais-je, laver elles-mêmes, de ces mains délicates qui portent des sceptres, leur unique robe ! Non, je ne puis souffrir qu'elles soient ainsi dupes d'un excès de vertu.........; » et ma bourse mettait à contribution pour ces fausses Lucrèces les plus riches magasins des modistes, des lingères et des marchandes de nouveautés. Plus éclairé ajourd'hui, j'ai le secret de tous ces vains étalages d'économie, qui cadrent si mal avec la profession, l'humeur et les habitu-

des innées de ces dames. Hors des planches, elles veulent se rendre encore intéressantes, et singer les vertus domestiques de nos honnêtes ménagères; ou, si elles demeurent en famille, la politique des intérêts matériels préside à tous ces calculs; on affecte de se montrer dans les promenades publiques en robe simple, sous le bras de papa ou de maman, pour mieux donner le change, sur d'illustres liaisons, aux furets de foyers domestiques.

Que j'aime bien mieux la franchise de Laure! Ce n'est point, certes, cette piquante actrice que l'on accusera jamais de faire la prude et la bégueule. Vive le gracieux abandon de sa vie privée! Peut-on afficher plus gaiement les aimables vices de sa profession! Parlez à Laure du soin qu'elle doit prendre de sa réputation depuis qu'elle est rangée sous la bannière de l'hymen, l'espiègle ne saura pas même ce que vous voulez lui dire. L'honneur de Laure! la réputation de Laure! c'est là ce dont elle s'occupe le moins du monde; ces mots insignifians sont rayés de

son vocabulaire de boudoir. Elle rit comme une folle quand on lui cite sa camarade Augusta, célèbre par ses anciennes conquêtes, et qui remplit aujourd'hui si fidèlement ses devoirs d'épouse, que la chronique scandaleuse n'ose plus s'égayer sur son compte. « La pauvre femme, » s'écrie-t-elle :

« Trop heureux le mari, s'il connaît son bonheur ! »

On craint peu, d'ailleurs, que l'exemple d'Augusta fasse des prosélytes ; et que deviendraient, bon Dieu, tant d'adorateurs à la piste du joli gibier d'amour, si la contagion matrimoniale poursuivait ses ravages dans le monde scénique, avec toute l'intensité qui régnait jadis à Feydeau, cette pudibonde succursale de l'hospice des ménages ? C'est là surtout que l'hymen et Lucine étaient en grande faveur ; mais à part ces estimables couples, que de mariages de théâtre entre ces messieurs et ces dames ! On s'épouse le matin, et l'on divorce le soir : c'est tout le contraire des dénoûmens de

M. Scribe, cet aimable et spirituel Villiaume du Parnasse : dans un moment de folie, il en est qui s'unissent à Londres pour avoir la faculté de briser leurs liens en traversant le détroit. Combien pourrais-je vous nommer de ces dames et demoiselles qui jouissent de l'avantage de n'être ni filles, ni veuves, ni femmes...... !

Soyons justes cependant : les actrices font en général la fortune de leurs maris. Si Floridor est plus connu dans les coulisses de la Bourse que dans celles de l'Opéra, c'est que les cadences perlées et les roulades de sa chère moitié le mettent à même d'acheter des rentes, de jouer à la hausse et à la baisse. Ne pouvant plus spéculer sur une voix qui tombe en ruines, ce ténor de province vient à Paris faire la conquête d'un rossignol très-sensible aux charmes d'un physique herculéen. Il épouse, et le gosier de sa femme est la boussole qui dirige ses opérations financières.

Ce qui vous inquiète, lecteur, je m'en doute ; c'est de savoir si ces dames observent

la fidélité conjugale aussi scrupuleusement qu'Augusta. Oh ! dites-moi, auriez-vous la bonhomie de vous plaindre des coups de canif donnés de temps à autre dans le contrat, lorsque ces messieurs ne se plaignent pas ? Vous connaissez ce plaisant personnage de M. Paul de Kock, lequel, tout en émoi au seul mot de cocuage, voit s'écouler sa lune de miel dans cette cruelle alternative : « *Le suis-je ? Ne le suis-je pas ?* »

« Nous le sommes, nous l'avons été, nous le serons, avant, pendant et après, » s'écrient d'une voix unanime les maris de nos Pénélopes dramatiques, beaucoup plus francs et surtout plus philosophes que le pauvre hère du roman moderne. Ils n'auraient garde, vous pouvez m'en croire, d'invoquer le code civil : pour eux pas de flagrant délit.

« Ils ont toujours des yeux, mais c'est pour ne pas voir. »

Ainsi l'actrice est de tout point mariable ; il faut bien faire une fin, prévenir les ennuis de la retraite et de la vieillesse, et s'as-

surer, si l'on n'est pas riche, une existence aisée aux dépens de quelque ancien esclave, toujours idolâtré de sa chaîne, et qui *chérit jusques à ses tourmens*, comme dit M. Etienne dans Joconde ; car toutes ces dames ne ressemblent pas à la célèbre et généreuse Louise Contat, épousant, après l'avoir ruiné, le chevalier de Parny, frère du poëte. Sur le déclin de ses ans, Orphise, affligée de vingt-cinq mille livres de rentes, daigne associer à sa couche un gros réjoui sans un sou ; c'est pour en faire son premier domestique. Monsieur n'aura pas même le privilége de pouvoir dire à ses vieux compagnons d'orgies :

« J'épouse un équipage en épousant Orphise. »

Monsieur paraît à madame tout au plus digne de monter derrière l'élégant phaéton ; monsieur sera bientôt congédié avec une petite pension alimentaire. Mais pourquoi, diable, aussi, monsieur s'est-il avisé d'épouser madame, sans faire préalablement ses conditions ?

Toujours avide de plaisirs sensuels, malgré ses cinquante ans bien sonnés, Elvire prend un beau mari qu'elle adore. Le gros Adonis se jette à corps perdu dans des entreprises commerciales, et fait en peu de temps une fortune considérable, ce qui n'empêche pas l'avare Elvire de poursuivre, pour un faible traitement, sa carrière théâtrale, et de parodier, avec ses rides et ses jambes d'éléphant, la pétulence légère de nos jeunes soubrettes égrillardes. Je n'ose transcrire, jusqu'au dernier vers, l'épigramme impolie qui courut à certain foyer sur le compte d'Elvire :

« Quoi ! vieille chatte, ton poil gris
Ne te fait pas encor songer à la retraite !
On n'attrape pas, à Paris,
Les bravos comme les souris..., etc..., etc.... »

Passons à une autre.

Du fond de sa retraite de Montmorency, où elle rêve encore le sentiment, tout en brodant des chasubles pour le curé de la paroisse, cette ingénue surannée cherche à

se faire déclarer, par voie judiciaire, femme légitime d'un pauvre diable dont elle s'est rapprochée au lit de la mort, parce qu'il héritait d'une cinquantaine de mille livres de rentes. En vain son avocat, le célèbre D...., lui dit avec une brusque franchise qui ne ménage pas même les rois : « Madame, votre carrière est terminée, ne stipulez que dans l'intérêt de vos enfans....! » Notre ingénue trouve le propos grossier, et n'en persiste pas moins. Arrive enfin le jugement du tribunal ; on proclame illégitime la naissance des enfans de la réclamante...... C'était bien la peine de plaider et de se donner encore en spectacle au public par le scandale de ses intrigues. Brodez des chasubles, vertueuse demoiselle-mère, brodez des chasubles pour le pasteur du lieu ; visitez le beau ciel de l'Italie ; gravissez la montagne des saint-simoniens (car vous êtes femme libre) ; multipliez vos pieux pèlerinages, et n'occupez plus les journaux de vos anciennes faiblesses.

Mais incorrigibles sont sur ce point les actrices ; chez elles le besoin de faire du bruit

meurt le dernier. Mais, avouons-le, cette soif de célébrité le cède, quelque vive qu'elle soit, à une autre passion, l'intérêt.

« Et l'intérêt enfin père de tous les crimes ! »

a dit Voltaire. Dans le texte que je développe, je m'attache à cette maxime, je m'y cramponne, je ne l'abandonnerai qu'après l'avoir exploitée en tout sens, sondée, creusée sous toutes les faces. Qu'on ne m'accuse pas de tracer des portraits de fantaisie ; dans le pénible et long martyrologe de mes lettres de change et de mes billets de banque, sans arracher les masques, de peur de montrer au grand jour des visages trop hideux de cupidité, je veux prouver *ex professo*, d'après mon propre exemple, que, si toute femme naît comédienne, toute actrice est, par essence, trompeuse, fausse, intéressée, vénale.

Je dirai comment le théâtre n'est qu'un vaste bazar où l'on étale sans pudeur des

marchandises à tout prix. Heureux qui évite les piéges de la folle enchère dans ce grand encan des populations de coulisses ! Voulez-vous échapper aux écueils renaissans à chaque pas ? fermez les yeux, passez outre et ne regardez pas derrière vous. Mais combien il est à craindre que, nouvel Orphée, vous ne puissiez résister à la tentation de jeter un dernier coup d'œil sur ces redoutables Eurydices ! Leur aspect donne la mort. Telle est mon histoire; comme le chantre de *l'Art d'aimer*, mon malheur fut d'avoir eu des yeux et un faible cœur, que j'aurais dû m'arracher dès ma première liaison avec une actrice. Cette fatale rencontre décida de ma vie, de mon existence toute entière; elle empoisonna mon avenir; elle renversa mes plans de sagesse et de fortune. Hélas ! je n'ai pas même aujourd'hui la consolation d'indiquer du port les écueils. Malheureux naufragé de mon amour-propre, plus je connaissais par expérience les moyens à employer pour obtenir ces dames, plus j'accélérais ma ruine; moins profondément versé

dans l'art de la séduction, j'en évitais les suites cruelles; m'a science de roué fit ma perte. Ecoute, lecteur, et juges-en plutòt par toi-même.

CHAPITRE III.

Mères des Actrices.

Jadis on voyait sur ses hanches
Un simple jupon de tricot,
Et pour parure des dimanches
Un justaucorps en calicot;
Pour un moment de complaisance
Elle a vu tomber son bonnet,
Ses bas noirs, son châle violet;
Elle a vu la laine de France
Changée en tissu du Thibet.

« *J'aimerais mieux vous casser bras et jambes, que de vous voir comédienne!* » disait souvent à sa fille la mère de l'illustre

Hippolyte Clairon..... Cette mère terrible était janséniste, et toute hérissée de préjugés d'un autre siècle. On est bien changé depuis la maman Clairon. Loin de regarder la scène comme un enfer vivant des jeunes âmes sans expérience, les mères de nos modernes actrices en sont la tapisserie obligée, l'accessoire principal, l'immeuble de toutes les saisons, la population pullulante.

La solitude menace-t-elle une entreprise dramatique? vite, le moral directeur d'en appeler aux mères des nymphes de son domaine; et le local se remplit: véritable hospice de la maternité. Ce qui a fait dire assez plaisamment à quelqu'un que telle ou telle desservante de Thalie ou de Terpsichore était l'enfant, non pas de trente-six pères, mais de trente-six mères de rechange et de contrebande... « On est toujours fils de son père! » évidente contre-vérité de coulisses: car ces demoiselles ne sont pas souvent filles de leur mère. Demandez au régisseur, qui a le secret de la comédie...

« *On ne choisit pas son père!* » a dit le

froid Lamothe au grand lyrique : je puis vous répondre, moi, que ces dames choisissent leur maman. Même, dût m'écraser le courroux des Déesses, j'ajouterai qu'elles en ont trop, pour être de vraies mères. Les mères des actrices ressemblent en ce point aux fausses divinités du paganisme. Ayez-en une seule, bonne, mesdames, et votre honneur n'en sera que mieux gardé.

Sot que je suis, d'avoir cru, dans la simplicité de mon jeune âge, à toutes ces mamans d'emprunt! certes, avec mes goûts dissipateurs, ma légèreté naturelle, ma fortune et mon incommensurable amour-propre de fashionable, je ne pouvais manquer de faire naufrage. Et peut-être que l'humble mérinos, que la modeste capote écrue de la figurante du Boulevart, auraient suffi pour me couler à fond : mais du moins j'eusse fait naufrage plus tard. Bien convaincu d'avance que la mère d'une actrice n'est qu'un être de raison, d'imagination, de pure invention, introuvable, insaisissable, et qui n'existe que dans le cerveau diabolique de nos in-

génues pétries d'égoïsme à partie double, j'aurais différemment procédé dans mes attaques. Je retranchais le chapitre interminable et si ruineux des cadeaux préliminaires exigés par le décorum de la piété filiale. Je me serai dit: cette bonne duègne, ou mère supposée, sa très-honorable fille la paie en conscience pour qu'elle joue son rôle: pourquoi se ferait-elle payer deux fois? Oh! oh! ma bourse ne sera pas victime de tous ces faux éclats de sévérité, de cette morale armée de griffes et de dents, de ces barricades élevées, chaque soir, dans les coulisses autour de la Lucrèce dramatique, mise en état de siége!... Les gueux louent à la journée une demi-douzaine de marmots, pour exciter la pitié des passans. Le Pactole ne roule pas encore ses flots dorés dans la demeure de l'actrice qui débute. Le cachemire adultère, ce *tissu d'horreurs*, la nargue sur les épaules de sa camarade plus expérimentée; ce n'est pas pour elle que ce malin groom et que cet élégant tilbury posent à sa porte; elle n'a ni coursier, ni boudoir,

ni groom. En un mot, elle est pauvre la débutante.

Elle louera donc une mère pour protéger sa vertu qui ne demande pas mieux que de faillir. Cette compagne inséparable irritera le désir par les obstacles et par la résistance qu'elle opposera en tous lieux aux galans, à la ville, à la maison, dans les promenades, et jusque dans les coulisses. En louant une mère (et le prix de la location n'est pas exorbitant), la débutante a trouvé le vrai moyen de trafiquer lucrativement de ses charmes. Elle est bientôt riche, et voilà l'histoire! L'honneur en est à son imaginative qui sut la doter à propos d'une mère dont la tendresse de pacotille est cotée à tant par mois, ou par an, comme les denrées d'un marché. D'ailleurs, tout ce manége de maternité entre souvent dans les vues de la direction.

« Y pensez-vous, monsieur? » va s'écrier ce petit bonhomme, flâneur émérite des loges et du balcon. «Quoi! les actrices dansantes, chantantes et déclamantes, n'auraient

pas de mères! Vous en parlez bien à votre aise. On voit, trop heureux mortel, que vous ne sortez pas des coulisses ou du manteau d'Arlequin, afin d'observer de plus près les progrès de ces dames... Pas de mères! grand Dieu! que fait donc, tous les soirs, aux premières loges et devant mon binocle, ce vaste chapeau de velours presque neuf, derrière lequel disparaît tout entier mon grêle individu, lorsque j'ai le malheur d'arriver un peu tard? N'est-ce pas là une mère, et une mère copieuse même? mais je ne dois pas souffler le mot. Ne faut-il pas être galant envers la respectable douairière qui a gratifié l'Académie morale de musique de ses deux plus légers zéphyrs? J'admire l'aplomb des cabrioles de la demoiselle; et, naguère, je me pâmais d'aise à la vue de la danse horizontale de son frère, qui ne touchait la terre que par complaisance, et pour ne pas humilier ses camarades. Je n'en maudis pas moins tout bas la maman, et l'immobilité de ses poses, qui sont loin d'être aériennes, et son châle, et son ridicule (soit dit sans

calembourg, car, sans cela, j'aurais mis le pluriel), et surtout la voûte immense et si peu fantastique de son casque plus large que le bouclier d'Ajax... »

Au petit habitué du balcon et des premières, je répondrai qu'une exception ne fait pas règle. Une, deux, trois exceptions même ne feront jamais loi. Et puis, l'exemple qu'il cite pourrait se tourner contre sa thèse. De ce qu'une grosse, une solide, une immense maman prend ses coudées franches sur le devant des banquettes; de ce qu'elle masque la scène aux spectateurs placés derrière elle, qu'elle applaudit telle actrice à tout rompre; faut-il en conclure que c'est la mère de cette actrice? Non, cent fois non : seulement elle aussi joue son rôle, elle gagne son argent, ses appointemens de quasi-mère, elle double les claqueurs à gages du parterre; c'est une addition obligée, un supplément nécessaire aux Romains du lustre, que cette Romaine du balcon. On veut prouver par là que, dès qu'on paraît, il y a ubiquité d'enthousiasme et d'applaudissemens.

Postée non loin du paradis, où elle se trouve aux anges, la femme de chambre a aussi le mot d'ordre pour augmenter le nombre des fidèles, et pour enlever au septième ciel le succès. Il n'est pas jusqu'à l'Automédon qui, s'il ne caresse point une bouteille chez le Mélange du coin, fait claquer son fouet en dehors, en signe de triomphe. N'est-ce pas, mademoiselle Émilie, que vous en savez quelque chose?

Pour en revenir aux mères des actrices, puisque mères il y a, initié depuis longtemps, à mes frais, risques et périls, aux mille et mille tours de charlatanisme des princesses dramatiques, je pourrais citer des anecdotes vraiment piquantes, qui feraient pour le moins douter de la piété filiale de ces dames. Et pourquoi ne citerais-je pas? la citation historique doit être l'esprit de ces mémoires: c'est par la citation que j'arriverai aux preuves. Des exemples, des exemples, et toujours des exemples! dormez en paix, arides préceptes. Dans un livre instructif, il est vrai pour le fond, mais qui ne

peut admettre que des formes frivoles, l'exemple est tout, pourvu qu'il défraie de comique le bienveillant lecteur. Ainsi, procédons par l'exemple.

La première cantatrice du grand Opéra bordelais, mademoiselle Zilia, venait de jouer, avec une chaleur tout expansive, le beau rôle d'*Amazili* dans *Fernand Cortez*. Jamais on ne prononça ces vers avec plus d'âme :

« Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire ;
Je n'ai plus qu'un besoin, c'est celui de t'aimer. »

A la fin de la représentation, rentrée dans sa loge, mademoiselle Zilia n'aperçoit pas sa mère qui avait coutume de l'y attendre pour la déshabiller, l'envelopper d'un vaste châle, et la ramener au logis. Dieu! quel torrent d'injures se précipite à flots pressés des lèvres de la sensible Mexicaine! qui l'eût dit qu'elle venait d'exprimer l'amour avec tant de charme et de délicatesse! La sœur de *Télasco* n'était plus qu'une Bacchante, une Ménade ivre de colère et de vengeance...

Placé non loin du réduit où grondait la tempête, entre autres expressions empruntées au vocabulaire plus qu'énergique des halles, j'entendis fort distinctement ce gracieux récitatif : « La chienne! la gueuse! a-t-elle à se plaindre de moi? hier encore, je lui ai mis sur le derrière un jupon tout neuf..... »

Une fille, je vous le demande, ami lecteur, parlerait-elle ainsi de sa mère? Disons, pour excuser Zilia (si vous trouvez toutefois l'excuse valable), qu'elle avait peut-être fait, ce soir-là, de fréquentes, de trop fréquentes libations à Bacchus. C'était la méthode renouvelée de mademoiselle Dumesnil et de mademoiselle Laguerre, qui ne jouaient jamais mieux qu'entre deux vins. Zilia n'a pas le loisir d'étudier les traditions dramatiques; mais elle a deviné la recette dont elle use parfois si largement, que lorsqu'elle représente la fille d'Agamemnon, ce n'est plus Iphigénie en Aulide, mais bien Iphigénie en Champagne qui pose devant les spectateurs... Un ex-ministre de la marine pos-

sède aujourd'hui Zilia. Si par hasard il la mène à bord, elle est capable de faire assaut avec le plus intrépide buveur de rhum... Heureusement l'ex-ministre est un marin d'eau douce.

Mais qu'est devenue la mère de Zilia? Le soir même de la terrible scène, elle était à la porte: ce qui milite fort peu en faveur de sa légitimité.

Voici quelque chose de plus plaisant. Vrai furet de coulisses, je transcris le dialogue d'après nature. Je dois vous prévenir, cher lecteur, que ce n'est pas la belle nature.

— La première fois que vous manquerez à votre poste, madame ma mère, je vous chasse; tenez-vous pour avertie.

— Mais, madame....

— Pas de mais... et puis, d'ailleurs, je vous en dois. Avant de vous rendre où vous appellent vos fonctions d'habilleuse et de déshabilleuse de mes grâces, vous vous permettez le petit verre de rogome, vieille ivrognesse. Vous me *chipez* ma petite monnaie pour mettre à la loterie, vieille joueuse.

— Madame, je puis vous assurer...

— Encore une fois, je n'aime pas qu'on me réponde. Vous savez nos conventions, madame ma mère. C'est bien assez d'avoir en scène la réplique de cette sotte pécore d'Ursule, de ce grand flandrin d'Alfred, etc... sans être obligée de passer par le *bagou* d'une espèce comme vous, que je paîe pour me servir et se taire.

— Hi! hi! Je suis bien malheureuse. (*Ici la maman pleure.*)

— Des larmes! Bah! j'y suis faite. Je viens d'en faire couler dans l'*Orpheline de Genève*, plus que tu n'en répandras jamais, vieille sibylle... Oui, oui, essuie-toi; c'est ce que tu as de mieux à faire, petite maman. (*Elle s'approche d'elle.*) Quel est donc ce chiffon de papier que je vois par terre et qu'elle a fait tomber en tirant son mouchoir? (*Elle se baisse et le ramasse.*) J'en étais sûre : encore un billet de loterie. Ah! c'est ainsi que l'on m'écoute! Flan! flan! (*On entend le bruit de deux soufflets bien appliqués sur la joue maternelle par la main de la piété

filiale.) Au large, madame ma mère : ne reparaissez plus devant moi; voilà vos gages. Je me moque (*elle disait ce dernier mot par un f...*) de ta malédiction, cher auteur de mes jours.

Avouez, ami lecteur, qu'il y a dans ce dialogue assez d'étoffe pour une jolie petite comédie de mœurs, intitulée : *La Mère et la Fille.* Elle serait à coup sûr plus gaie que le drame du défunt *Odéon.* Raillerie à part, j'en reviens à mes moutons, à mes agneaux, à mes petites actrices, la douceur en personne, comme on vient de le voir. Il faudrait une foi bien robuste pour s'obstiner à considérer une véritable mère dans la souffletée et l'expulsée de ci-dessus. Autres exemples.

Demandez à la *Taglioni* de Marseille ce qu'elle a fait de sa mère qui ne la quittait pas plus à la promenade que son ombre et son gros Turc. Hélas! la mère est licenciée avec l'équipage, le groom, le grand chasseur et le reste du nombreux domestique. Le fils de Mahomet ne finance plus.

Oh! que cette autre mère est bonne! dans les fréquentes excursions départementales de mademoiselle sa fille, elle visite les journalistes parisiens, renouvelle les abonnemens, soigne le feuilleton flagorneur, et donne l'exact relevé des couronnes conquises à Brives-la-Gaillarde et à Quimper-Corentin. Si quelque Fréron un peu sévère trouve de la négligence dans le jeu de sa protégée; si même il pousse la franchise et la rudesse jusqu'à déclarer hautement que les yeux de la belle se tournent plus souvent sur les loges que sur ses interlocuteurs..... « Je vous remercie, monsieur, de vos avertissemens, s'écrie la mère jouant le mécontentement et la mauvaise humeur; comme je vais la gronder de ses distractions, à son retour! » Elle s'en garderait bien, la bonne dame; et pour cause. Dites-moi, de grâce, messieurs, est-ce encore là une mère?

Madame Geoffrin était une excellente femme avec les auteurs; mais dans son ménage elle portait, comme on dit, la culotte, et faisait mentir le fameux :

« Du côté de la barbe est la toute-puissance. »

On connaît l'anecdote de cet homme de lettres, qui mangea, pendant quinze ans, à côté du papa Geoffrin, sans soupçonner son titre d'amphitryon. Un beau jour, M. Geoffrin meurt d'indigestion : on l'enterre à petit bruit. L'homme de lettres, ne voyant plus son voisin de table : — Où donc est passé, madame, demande-t-il à la maîtresse de la maison, ce petit homme gros et replet, qui dévorait comme quatre, sans jamais souffler mot? — C'était monsieur Geoffrin : il est mort hier. Oraison funèbre vraiment touchante de laconisme et de simplicité conjugale! La même chose à peu près est arrivée à feu Martainville chez la grande coquette Aspasie, dont il était le plus assidu commensal. Pendant dix années consécutives, il mangea, trois fois par semaine, à côté d'une vieille dame qui lui paraissait muette : c'était la mère de sa brillante amie. La brave femme avait gagné une extinction

de voix à prêcher les innombrables adorateurs de sa fille. Intrépide compagne de sa chère enfant, tant que ses jambes purent aller, qu'elle avait amplement mérité les Invalides du petit couvert !

C'est toujours très-édifiant de la part d'Aspasie d'admettre à table sa mère, les jours de grande réunion. Combien d'autres nymphes envoient leur maman dîner à la cuisine de chez monsieur de ***. Jean-Jacques était bien relégué à l'office, lorsque l'on traitait les gens de lettres. Toutes les mères des actrices ne sont pas des Jean-Jacques, bien que souvent la nécessité les rende philosophes.

La mère d'Octavie, par exemple, n'a pas lieu d'être fort satisfaite des procédés de sa chère fille à son égard. « Quand on n'est pas content, il faut être philosophe, » dit le chiffonnier. J'ajouterai, moi : Et lorsqu'on est philosophe, on est toujours content. Madame Octavie la mère aura donc l'insigne philosophie d'accepter la porte de l'hôtel de la demoiselle. Et ne croyez pas que ce soit

pour la fermer anx galans : bien au contraire ! La loge maternelle est une succursale d'intrigues de tous les étages. On y règle le tarif de la résistance filiale; on y prélève un droit d'entrée exorbitant; on y rançonne au plus haut prix. Est-ce encore là une mère?

Élise, la fière Élise daigne avouer sa mère à huis clos; mais en public, elle n'est que sa femme de chambre. Le langage plus que bourgeois de la bonne femme humilierait trop son superbe vocabulaire de féodalité : car l'amour de l'aristocratie nobiliaire perce dans les moindres gestes d'Élise. Elle sent et fuit d'une lieue un soupirant roturier. Or, que dirait *son* duc, que dirait *son* marquis, *son* pair de France, *son* prince, que dirait toute sa clientelle à vieux parchemins, si la mère d'Élise *encanaillait* les conférences et les protocoles du boudoir?.... L'idole de la vieille cour descendrait de son piédestal. Quel dommage qu'Élise ne joue que les soubrettes ! elle représenterait au naturel la marquise de *Prétintaille*, ou la

très-haute, très-puissante et très-excellente comtesse d'Escarbagnas. Car Élise, selon une expression énergiquement mordante, *pue l'aristocratie.*

Les nobles protecteurs de Lucinde viennent de procurer à sa mère une place d'ouvreuse de loges. Sa sensible fille lui donne audience une fois l'an. Ce jour-là, elle la gratifie d'une pièce de cent sous pour étrennes. En vérité, Lucinde, vous êtes trop généreuse ; vous vous ruinerez, vous vous mettrez sur la paille avec ces prodigalités-là.

Ce qui suit est beaucoup plus gai. La folâtre Agathe, parodiant un illustre maréchal, soldat parvenu de la république, s'amuse à faire voler au loin, d'un coup de talon, les paniers d'œufs rouges et de pommes de sa très-honorée mère, marchande fruitière à la halle. Elle dirait volontiers, comme le *poiricide* Mayeux : « Donne-moi ton éventaire, que je le jette à l'eau. » (*Jette*, terme honnête ; on sait que Mayeux parle beaucoup plus gras que cela.) Revenons à la belle Agathe. Cabriolant alors de droite et

de gauche, au travers de l'étalage renversé, sauts périlleux, ronds de jambes, pirouettes et jetés battus, elle prodigue, dans l'humble boutique, toutes les richesses de son art. Les passans s'arrêtent pour la voir *taglioniser* entre une caisse d'oranges et un panier de citrons. On n'entendrait pas voltiger une mouche. C'est comme à l'Opéra, le jour d'un grand ballet d'action. Enfin Agathe se retire comblée des bravos du spectateur en plein vent, moins difficile à la halle qu'au théâtre. Elle ne croit pas avoir quitté les planches de l'Académie morale. Au reste, avant de partir, elle paie généreusement le dégât : c'est une justice à lui rendre.

Plus malheureuses mille fois sont les mères d'actrices, qui figurèrent elles-mêmes sur le théâtre. Comme elles ont tiré parti de bonne heure, les infâmes entremetteuses, du visage et des charmes de leurs filles, maîtresses d'elles-mêmes, celles-ci n'en ont à leur tour aucune pitié. Tantôt, dans leurs saillies de remords pudibonds, elles leur reprochent durement la carrière fatigante

et peu honorable qu'elles leur ont imposée. Tantôt, reprenant la carte du tendre, elles s'y jettent à corps perdu. Éternelles coureuses, vieux chiens d'arrêt, dressés par un gain vil et flétrissant à toutes les expéditions les plus lointaines, il faut que les mères se chargent de découvrir le gibier galant. Ces mères-là, je vous l'assure, portent béquilles avant la cinquantaine : si rude est le service! Tant il se rencontre de tristes revenans bons dans ces campagnes d'amour, où le caprice et la mauvaise humeur des parties belligérantes s'en prennent souvent aux tardives Iris!..... Et c'est le cas de citer Molière :

« . . . . des mamans les béquilles
Sont de faibles garans de la vertu des filles. »

— Bon jeune homme, qui n'en êtes qu'à votre première passion, défiez-vous surtout de ces vieilles Mégères. Elles multiplieront à dessein les entraves autour de vos attaques trop timides. Elles se vengeront

largement sur votre bourse, de leurs déboires de tous les jours, de tous les instans, de toutes les minutes, je dirais presque de toutes les secondes. Vous ferez, mon cher, un long et pénible stage avant la capitulation. Ah! vous pensiez enlever la place d'assaut; pauvre assiégeant, et vous n'êtes pas même agent de change!...... Soyez banquier belge ou batave: soyez mieux encore, prince russe, voire même empereur et puissant autocrate. Je vous réponds alors du succès, plutôt que de laisser échapper une si riche proie, l'ancienne actrice mère vous vendrait sa fille avant l'âge. La misérable! Et cela s'est vu dans un siècle de gloire et de grandeur!.....

Je n'invente rien; les faits parlent. Mais, pour l'honneur des mamans de ces demoiselles, je ne puis m'arrêter sur un si dégradant épisode. Cherchons quelque ombre agréable au hideux tableau. Je voudrais te peindre, ami lecteur, cette véritable mère de famille guidant les premiers pas de son enfant sur une scène si féconde en chutes.

Elle ne la quitte pas d'un seul instant ; elle écarte loin d'elle les périls de toute espèce, les tentations les plus séduisantes. Par son austère froideur, mieux que le moral vicomte (*dit sot-systême*, *chargé du départ des Beaux-Arts*), elle purge l'abord de sa fille de cette foule oisive d'adorateurs dont les propos libres effaroucheraient la vierge craintive. Grâce au bienfait de l'éducation maternelle, Clarisse reste pauvre et vertueuse. De ses innombrables soupirans, les uns perdent la raison, les autres la vie, de désespoir amoureux. La chaste inhumaine épouse un honnête homme, et lui apporte pour dot ses grâces, sa décence, un sourire divin, un air de candeur et de naïveté, qui provoque le désir, sans que l'aimable femme éprouve le moindre penchant à le satisfaire ; même après l'hymen, Clarisse est un dragon de vertu, qui désespère les plus intrépides amateurs.

Que l'on me cite un autre exemple de cette force, j'abdique mes préventions contre les mères des actrices, je déchire ce

chapitre qui leur est si peu favorable, je fais amende honorable aux pieds de la nombreuse corporation. Oui, mesdames, encore une fois montrez-nous une seconde Clarisse, telle que l'a faite l'éducation maternelle, et je célèbre vos vertus dans un gros poëme épique. Mais.....

CHAPITRE IV.

Ma première liaison avec une actrice.

MOYENS A EMPLOYER POUR OBTENIR CES DAMES.

Toi seule peux me rendre heureux.
Aussi, dès aujourd'hui, je veux
Prendre ton cœur, s'il est à prendre,
Ou l'acheter, s'il est à vendre.
Vers adressés à madame Millot.

Notre grand tort à tous, c'est d'être constamment la dupe de notre imagination. Habitués que nous sommes de voir les actrices trôner au ciel et sur la terre, tantôt divinités de l'Olympe, et tantôt reines de

Thèbes ou d'Argos; jusque dans leur intérieur, intérieur souvent plus que modeste, nous les plaçons sur un piédestal; nous les voyons d'une hauteur presque inaccessible. Nous oublions que la plupart de ces dames déposent leurs nobles sentimens avec la robe de Clytemnestre et d'Émilie; qu'elles ne sont que des machines organisées pour le jeu des planches, et que hors de là, simples et *très-simples* mortelles, descendant aux habitudes les plus vulgaires, aux fonctions les plus communes, elles expient chèrement, faute de conduite, leurs deux ou trois heures de royauté et de divinité.

C'est ce qui les rapproche des temps héroïques, dira peut-être un plaisant. Si l'invincible fils de Pélée entassait les moutons à la broche, quoi de plus édifiant que de contempler, sous le toit domestique, la fière Hermione écumant son pot, parce qu'elle n'a pas encore trouvé d'Oreste ou de Pyrrhus, ou plutôt parce qu'elle a passé la saison des riches conquêtes!..... Les quatre-

vingt mille livres de rente de la vieille Hippolyte lui permettent d'avoir et laquais, et cocher, et femme de chambre, et cuisinière. Fourmi dramatique, elle s'était approvisionnée dans l'âge des amours. Elle se moque d'Hermione, et de ses actes ridicules de bienfaisance. Elle n'a pas moins, elle, passé dix lustres. On commence à s'en apercevoir au théâtre; mais comme son argent ne vieillit pas pour les baziles des feuilletons, vingt ans encore elle n'aura en scène que dix-huit printemps; vingt ans encore, les braves gens lui feront larges hécatombes de ses jeunes rivales.

Ah! que l'illusion s'évanouirait rapidement, si vous entendiez Hippolyte gronder son nombreux domestique! Comme Clairon, loin de se piquer de poser en princesse, même devant sa livrée, elle a deux voix de change, l'une au timbre moelleux, à l'accent enchanteur, et qu'elle daigne faire entendre en public, trop rarement, je l'avoue, pour nos plaisirs. Le ciel garde ses adorateurs (et il lui en reste) de surprendre les éclats

de son autre voix, de sa voix naturelle, soit qu'elle gourmande les retards d'une couturière en défaut, ou que, poussant à bout le droit de maîtresse de maison, elle accuse en masse la valetaille de son hôtel de l'avoir volée ! Au torrent d'aigres injures qui coulent, comme de source, de sa bouche, vous auriez bientôt deviné que sa voix de théâtre n'était que factice, et qu'elle se dédommage amplement à huis clos de ses pénibles efforts, pour se créer passagèrement un organe *melliflu.* Je vous le dis en vérité, bien que femme, Hippolyte jouerait à merveille le rôle du *Grondeur*, voire même d'*Harpagon.* Elle en donne de si fréquentes répétitions dans son intérieur !

Bons jeunes gens qui aviez pour Hippolyte les yeux de *Delisle* pour *Nina Vernon*, êtes-vous désenchantés? Je ne crains plus maintenant que l'illusion arrive jusqu'au cœur. Et vous, mesdames, pardonnez-moi si j'ai choisi des exemples contre vous dans les plus hautes sommités de coulisses. L'argument s'adresse directement à vous. Que

l'on juge par l'incomparable Hippolyte en déshabillé, du reste de ses compagnes qui n'ont ni ses talens, ni ses richesses, ni surtout l'art de grimacer, à la ville comme au théâtre, l'ingénuité d'une petite fille de quinze ans, alors que toutes les passions de vieille femme fermentent au dedans, entre cuir et chair.

Grâce, grâce, messieurs, pour le long préambule; je doute qu'il produise l'effet d'un exorde insinuatif et récréatif. J'aborde enfin ma propre histoire : elle date d'un peu loin. Je n'aurai pas à craindre, cette fois, que des célébrités contemporaines se reconnaissent dans mes tableaux. Semblable à l'Anténor de Lantier, j'ai enseveli toutes mes amitiés et mes amours; je ne vis plus que de réminiscences.

Je suis né en....... (je laisse la date en blanc : excusez ce dernier trait de coquetterie d'un vieillard); je suis né, dis-je, à Bordeaux, ville de bruit, d'argent et de jactance méridionale; qui fournit de temps immémorial, les plus intrépides sauteurs à

la scène théâtrale et politique ; où l'aristocratie des écus foule aux pieds l'orgueil des vieux parchemins nobiliaires; où les navires du porte-balle parvenu semblent insulter à l'indigence du dernier des Lautrec (1); où l'on parle bourse, arrivage et notes de vente, pendant la représentation d'une comédie de Molière, ou d'un drame de Corneille, tandis que l'on écoute silencieusement un ballet; où, où, etc., etc....... Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous mes griefs contre la cité du douze mars.

Mon père, homme de naissance, de fortune et de plaisir, était un des plus fidèles habitués du grand théâtre. L'art de la cabriole n'y dominait pas encore exclusivement. Le Lulli, le Rameau, le Gluck ré-

(1) Encore en 1819, à Bordeaux l'on faisait remarquer aux étrangers dans les promenades publiques le dernier descendant de l'illustre maison des Lautrec. C'était un petit homme d'une tournure assez mesquine, qui ne possédait pour tout bien que huit cents francs de rente, et les J. B..., les L. du B..., comptent par millions. O commerce !

gnaient en maîtres. La vieille école faisait toujours fureur, en attendant la régénération musicale opérée par le génie brillant et créateur du cygne de Pesaro. Enthousiaste fanatique des méthodes surannées de la musique du plain-chant, mon père eût étranglé de ses propres mains, comme un faux prophète, un désorganisateur, un Welche et un Vandale, quiconque serait venu lui annoncer la prochaine révolution que les habiles devaient introduire dans l'empire lyrique..... Chérissant le culte d'Euterpe, il était naturel qu'il se passionnât pour les desservantes de son temple. Aussi faisait-il une cour tellement assidue à mademoiselle Clairanville-d'Acosta, l'Armide et l'Iphigénie du Bec d'Ambez (1), que ma mère eut lieu d'en concevoir de la jalousie. Et c'est le cas de faire ici une observation qui rentre dans mon sujet. Ma mère avait tout ce qu'il fallait pour plaire. Belle, aimable, spirituelle, modèle accompli de grâce et de noblesse, elle aurait

(1) Ancien nom du département.

fait le bonheur d'un mari moins aveugle que le sien. Que lui manquait-il pour le captiver? D'avoir négligé de chausser le cothurne grec. Sous l'oripeau dramatique des reines de théâtre, ma mère eût enchaîné son volage époux; mais elle se contentait d'être sage, modeste, renfermée dans les paisibles occupations de son sexe. Ce qu'elle redoutait surtout, c'était de faire parler d'elle. D'après cela, pouvait-elle en conscience le disputer à la Clairanville, espèce de bacchante au corps massif, aux bras rouges, à la gorge colossale, à la face bourgeonnée? Plus forte peut-être que mademoiselle Laguerre, de lubrique mémoire, la Clairanville eût avalé la coupe d'Hercule sans craindre de détonner dans le grand air d'Armide. Voilà ce qui charmait mon père, ce qui le ravissait, le transportait dans l'empyrée. Que d'hommes lui ressemblent!

Peu délicat dans la manière de m'élever, il ne se faisait pas scrupule, malgré les plaintes de ma pauvre mère, de me conduire avec lui, dès l'âge de quinze ans, dans les cou-

lisses et dans le foyer du théâtre, de sorte qu'avant même d'être homme, initié à tous les mystères de ces dames et de ces demoiselles, j'aurais pu long-temps plus tard donner à M. Casimir Delavigne d'excellens conseils pour sa pièce des *Comédiens*.

Le croirait-on, si l'on ne connaissait le laisser-aller de dévergondage des vieux hobereaux du siècle libertin qui vit fleurir les Laguerre et les Duthé, mon père poussait l'imprudence et l'oubli de sa dignité jusqu'à me faire participer aux orgies de sa grosse maîtresse! Je restais chez elle des journées entières. Elle me tutoyait, me tapotait les joues, comme si j'eusse été son propre enfant; et, en effet, je la voyais plus souvent que ma mère. Elle était rieuse, Clairanville, très-caressante surtout lorsqu'elle venait de sacrifier à Comus. Me prenant alors entre ses bras, et me pressant sur ses genoux malgré mes quinze ans et ma taille assez développée, et peut-être aussi pour cela, elle me prodiguait les embrassemens et les baisers de flamme... « Mon petit ami, me disait-elle en

pouffant de rire, supposons que tu sois l'Amour sous les traits d'Ascagne, aide-moi à répéter mon rôle de Didon... » et je prenais plaisir au jeu, je rendais caresses pour caresses, étreintes pour étreintes. Les répétitions se succédaient avec rapidité, tellement qu'un beau jour je m'étais si bien pénétré de mon personnage, que la princesse tout en feu me jugea digne de remplacer dans sa couche l'infidèle Énée, c'est-à-dire mon père, qui soignait en même temps qu'elle d'autres odalisques moins volumineuses; car il était d'un tempérament à mener de front dix galantes intrigues, le respectable auteur de mes jours.

Bien qu'il fût à peu près las de sa belle, il ne tarda pas à découvrir notre manége. Le substitut que lui donnait la reine de Carthage n'était nullement de son goût. Rendu à lui-même par une si funeste découverte, il résolut de tirer du digne objet de ses affections une vengeance éclatante et qui pût à la fois m'être profitable.

Un soir donc que la Clairanville, après

avoir fait, en l'honneur de Bacchus, de plus copieuses libations que de coutume, avait entièrement perdu l'usage de ses sens, et qu'elle vomissait des flots de vin sur son lit de repos, mon père, qui était l'auteur de son ivresse, et pour cause, m'introduisant tout à coup près de ma Dulcinée, me la montra du doigt, et n'ajouta que ces cruelles paroles : « Jouissez, monsieur, de votre conquête : vous étiez faits l'un pour l'autre. Dès ce moment je renonce en votre faveur à mes droits de priorité. Je suis bon père. » Il dit; et s'élançant hors du boudoir de son ancienne idole, il pousse brusquement la porte sur nous. Tu le vois, ami lecteur, sans avoir la rigidité de mœurs d'un Spartiate, le bon homme n'hésita pas à traiter, pour mon instruction particulière, sa maîtresse en Ilote.

Telle fut ma première liaison avec une actrice qui avait au moins trois fois mon âge..... Que voulez-vous? les prémices des jeunes gens appartiennent de droit aux vieilles femmes. Ce mot de Duclos trouvera long-temps encore son application.

Cette liaison ne me ruina pas, il est vrai. Je ne possédais encore rien en propre, excepté mon innocence; mais elle me coûta l'amitié de mon père, qui me traita depuis cette époque avec je ne sais quelle rancune de vieux libertin supplanté. Il resserra de plus en plus les cordons de sa bourse, persuadé que la Clairanville mettrait le fils à contribution comme elle avait fait du papa. Pour moi, l'unique fruit que je tirai de la leçon paternelle, fut de me détacher de la vieille prêtresse d'Euterpe et de Melpomène. Malheureusement, grâce à ses brûlantes répétitions, l'instinct précoce du sexe s'était si promptement développé dans mon voluptueux individu, qu'à vingt ans j'étais déjà connu pour mes bonnes fortunes avec les actrices des bords de la Garonne. Je les payais au poids de l'or que me fournissaient d'honnêtes usuriers, dont Bordeaux, la ville de commerce par excellence, regorge plus que toute autre capitale des départemens.

Faut-il s'étonner que je sois aujourd'hui sans le sou, puisque, à peine entré dans la

vie, j'anticipai si follement sur mon patrimoine! J'étais fils unique et l'enfant gâté de ma mère, dont la prodigue tendresse me dédommageait de la sévérité de mon père. La bonne dame ne se montrait que reconnaissante. La rupture de son très-cher époux avec la Clairanville avait fait de l'éclat dans Bordeaux. Elle retentit depuis le Chapeau-Rouge et les fossés de l'Intendance jusqu'à l'extrémité des Chartrons. Or, n'était-ce pas à moi que ma mère devait s'estimer redevable de cette rupture?

Bientôt maître de mes volontés et de ma fortune par la mort de ces bons parens, je commençai le cours de mes pèlerinages érotiques. Le grand théâtre de Bordeaux n'était plus assez vaste pour mon appétit voyageur. Tour à tour je visitai Rouen, Marseille, Toulouse, Lyon, Nantes, flâneur assidu de coulisses départementales, *mangeant mon bien avec mon revenu*, digne imitateur du bon Lafontaine, lequel du moins ne connut que la Déseuillets. Mais moi, véritable vampire des nymphes du théâtre, bien qu'elles

vidassent ma bourse à qui mieux mieux, j'exploitais en grand tous les sujets les plus appétissans et les plus jeunes, car la Clairanville m'avait guéri des vieilles. On débute avec elles, on fait ses premières armes sous leurs bannières surannées; mais on achève son apprentissage dans de jeunes corps (pardon du jeu de mots quelque peu croustillant). Je vins donc à Paris pour y terminer mes études et mon service militaire. Je devais y compléter ma ruine, du moment où je m'enrôlai dans les fraîches et agaçantes recrues de l'Opéra.

Tu me demandes, lecteur, quel était mon secret pour endormir tous les cerbères, ouvrir toutes les portes et triompher de tous les scrupules?.. As-tu de l'argent? Si tu réponds par l'affirmative, alors tu possèdes mieux que moi, qui suis veuf de ma dernière pièce de cent sous, la recette infaillible. De l'argent, de l'argent, encore de l'argent, et toujours de l'argent! C'est le nerf de la guerre comme des amours, et surtout des amours de coulisses. Faute de ce précieux spécifique,

de cette panacée universelle, de ce rameau d'or qui ne doit jamais manquer dans l'Olympe théâtral, Valcourt sera réduit à soupirer toute sa vie aux pieds de la glapissante Estelle. Il confectionne péniblement de grands vers alexandrins; mais comme on ne les prise point au Parnasse à l'égal de ceux de Lamartine, Estelle se moque d'une poésie qui n'a pas cours à la bourse ou chez la marchande de modes. Elle accable Valcourt de ses dédains ; elle se plaît à lui faire subir moralement tous les supplices qu'elle-même endure mélodramatiquement, chaque soir, sur les planches, où elle représente la victime innocente, malheureuse et persécutée par un amant ou un époux crédule et barbare.

Jeunes auteurs de vaudevilles, qui possédez un grand fonds de tempérament, mais des dettes plus grandes encore, voulez-vous dompter les rebelles odalisques insensibles à tous vos hoquets amoureux, à tous vos soupirs de bousingotisme? Faites-vous directeurs de théâtre : alors vous serez sûrs du

succès; mais n'allez pas, dans votre premier délire, signer quelque lettre de change, quelque billet payable au porteur sur le sein de vos avides syrènes. Vos recettes et la caisse du théâtre seraient bientôt hypothéquées de ces billets ruineux qui ne ressemblent point à ceux de Lachâtre entre les mains des petites sangsues dramatiques. L'actrice expérimentée peut bien déchirer une promesse de mariage; mais une lettre de change, un billet à ordre, jamais.

Vous n'avez pas d'argent; vous ne pouvez exploiter quelque entreprise théâtrale, faites-vous journaliste, critique feuilletoniste; assaisonnez de fiel et de mauvaise foi vos comptes rendus de premières représentations; multipliez les articles désobligeans, insultans contre les inhumaines qui osent vous résister; battez continuellement en brêche sous le feu de vos arrêts à l'eau chaude, la place capitulera; on vous accordera par crainte, par intérêt, ce qu'on eût refusé constamment au pauvre jeune homme qui n'a que de la sensibilité et un âme hon-

nête. Le banquier lui-même, celui qui finance, a senti la nécessité de fermer les yeux sur quelques infidèles passades. Il faut bien empêcher le tigre plumitif de rugir. Que dis-je ? obéissant au cri d'alarme de sa princesse, le complaisant Crésus vient en son nom traiter pécuniairement avec vous ; c'est une lutte de puissance à puissance, de vénalité à vénalité..... Ainsi le gros Bouffenville puisait à la fois dans le coffre de Mondor et visitait, certains jours, le boudoir de son Alexandrine ; ainsi le grêle Versac partage, avec un des plus riches ventrus, la superbe Emmeline..... Si je n'étais presque sexagénaire, je me ferais journaliste ; peut-être ne tarderais-je pas à ressaisir les faveurs de Vénus et de Plutus.

C'était, assure-t-on, la méthode pratique de ce bon abbé Geoffroy. Les belles conquêtes de coulisses qu'il enlevait à la pointe de sa plume d'Aristarque ou de Zoïle (choisissez la dénomination qui vous semblera la plus juste) !... Déjà passablement cassé par l'âge, il eut, nous dit-on, les prémices de l'éblouissante

Rosamore. « On m'accuse, disait, dans un de ses derniers feuilletons, le caustique vieillard, on m'accuse de flatter les actrices : pure sottise ! Moi, flatter les actrices ! mais quel fruit pourrais-je en recueillir ? L'actrice est un être essentiellement dissipateur, toujours pauvre au milieu des richesses, qui reçoit plus qu'il ne donne ; véritable tonneau percé des Danaïdes, etc., etc. !..... »

Tout ceci est exactement vrai pour le fond ; seulement, ce que le malin journaliste se gardait bien d'ajouter, c'est qu'il faut en général que ces demoiselles sacrifient au journalisme, si elles veulent obtenir des succès, et arriver au temple de la fortune. Malheur à celle qui tenterait d'éluder le tribut. Le terrible journaliste ne la laisserait point en repos, que sa bourse et ses charmes n'eussent assouvi sa double passion.

Je le répète, si vous n'êtes banquier, capitaliste, millionnaire, ministre, prince, ou journaliste, renoncez à l'espoir d'obtenir ces dames. Sans le talisman dont j'ai parlé plus haut, vous échoueriez auprès d'elles, eussiez-

vous l'éloquence de Démosthène qui, tout Démosthène qu'il était, *achetait ses remords* comme un simple particulier. Non, jamais vous n'obtiendrez, sans l'argument irrésistible, ni Chloé, ni Julie, ni Lisette, ni Marton, ni même la niaise Agathe, quand vous auriez la patience de Job, la science d'Eugène Aram, la beauté du père Enfantin, j'ai presque dit la vigueur d'Hercule, patron de l'*ingénu* de Voltaire, et non des ingénues de théâtre.

Si l'on en croit feu Musset-Pathay le père, une grosse choriste de l'Opéra, qui demeurait rue Plâtrière, sur le même carré que Rousseau, resta dix ans près du philosophe sans soupçonner le grand homme. Elle lui riait au nez, et ne voyait en lui qu'un vieux fou : Jean-Jacques était pauvre.

C'est l'histoire de toutes ces dames. Vienne un autre Jean-Jacques (ce qui n'est pas à craindre par l'impuissance littéraire de notre temps), on le conduira comme une bête curieuse, chez les Sophie Arnould du siècle, mais pour le berner ; voilà tout.

CHAPITRE V.

Ma rivalité avec l'ami du coeur.

Quel bonheur! Eh quoi!
Tu vivrais pour moi!
Tu l'as dit, je crois?
Répète-le-moi.

WERTHER.

On a dit du fils très-insignifiant de l'immortel Buffon que c'était le plus mauvais chapitre de l'histoire naturelle de son père.... il en est à peu près de même des amis du

cœur de ces dames. Quel chapitre scandaleux ajouté à leur histoire ! De combien d'anecdotes tour à tour comiques et tragiques, burlesco-sentimentales et sérieusement plaisantes, l'ami du cœur défraie le journal de leur vie dramatique ! J'entends l'ami du cœur à la façon du *cœur* de Boufflers; car c'est au théâtre surtout que l'amour platonique n'est qu'un être de raison, une chimère dont se moque la plus novice ingénue du boulevart. Ces dames et demoiselles visent au solide, au positif; leur appétit charnel aura toujours besoin d'un ami du cœur, c'est-à-dire d'un substitut d'amour à larges épaules, au teint frais, à la santé d'athlète, aux infatigables évolutions. La Duclos eut des amis du cœur jusqu'au cercueil. Epouse d'un jeune homme de vingt ans, elle déserta le toit conjugal à plus de soixante, et ce fut un ami du cœur qui se constitua le Pâris de l'Hélène décrépite. On connaît le mot de la tendre Gaussin, qui ne sut jamais rien refuser : *Cela me coûte si peu et leur fait tant de plaisir !*.... Interminable fut

la série de ses amis du cœur, lesquels, à la satisfaction de l'ardente Zaïre, ne lui parlaient pas d'amour, *seulement en vers*, comme le peintre d'Orosmane.

Les révolutions théâtrales qui se sont succédé depuis un siècle, n'ont rien changé au rôle de l'ami du cœur. Type éternel d'invariabilité, immuable, insaisissable bien que visible pour le moins clairvoyant, il usurpe les droits d'un mari, de l'amant entreteneur; rival heureux, toujours préféré de ces deux grandes puissances payantes, il fonctionne à leur place, taille, rogne, tranche en vrai despote, et ne cède le terrain qu'après s'être gorgé de la substance des contribuables : tel que la sangsue d'Horace, ou qu'un héros de budget.

En ma qualité d'amateur fournisseur, ce terrible ami du cœur, plus d'une fois je dus le rencontrer sur mes pas. Comme les autres, il me fallut payer mon tribut à l'inévitable rivalité. Daigne écouter un moment, lecteur, l'anecdote suivante; elle te donnera la clef de l'intérieur de ces dames. Ose encore,

après, les aimer d'un amour sincère, les supposer capables du plus léger retour; et je te proclame le plus incurable des fous. Que Bedlam et Charenton t'ouvrent leurs portes à grands battans.

Depuis deux ans je possédais Amélie, aujourd'hui si riche et si grasse, mais si laide de petite vérole, si dégoûtante de carlisme et de politique bavarde; alors elle ne faisait que de l'amour; elle lâchait bien de temps à autre, comme à présent, de grosses naïvetés, c'est un défaut dont son absence totale d'esprit ne pourra jamais se défaire; mais on pardonne tout à une jolie femme; et elle abusait presque de ce droit par ses continuelles bévues historico-mythologiques. Du reste, gaie jusqu'à la licence, vive, étourdie, infatigable dans les plaisirs, perpétuel mouvement de volupté, d'un éclat éblouissant à la ville, du comique le plus chaud sur la scène. Si vous joignez à tous ces moyens de séduction sa rivalité avec une célèbre actrice, ma faiblesse pour Amélie vous paraîtra bien excusable, malgré mes

cinquante ans et les cuisantes leçons que j'avais déjà reçues de ces dames.

Amélie n'est pas généreuse ; l'expression est polie; car je la crois intéressée, avare, cupide même plus qu'économe. Elle l'emporte en ce point sur la fourmi du bon La Fontaine. Je vois tout cela, aujourd'hui que je suis désabusé, mais comme

« Dans un objet aimé tout nous paraît aimable, »

ses continuelles demandes d'argent trouvaient flexibles les cordons de ma bourse. Je faisais honneur de son avarice à son humanité, à sa tendresse filiade; car Amélie avait une mère qui s'avisait encore de procréer à plus de quarante-cinq ans. Il fallait bien que la fille se chargeât de nourrir et d'élever ses petits frères et petites sœurs. J'étais là. Il s'agit au surplus de tout autre chose. Laissons la mère d'Amélie ; c'est de l'ami du cœur et de l'étrange rivalité que j'eus à subir de sa part que je veux t'entretenir dans ce chapitre, lecteur indulgent.

Pour tenir sa victime sous la main, l'impérieuse Amélie exigeait ma présence au théâtre toutes les fois qu'elle devait jouer; de son côté, ma jalousie ne demandait pas mieux. Sans cesse pendant les entr'actes je courais, amateur suranné, de sa loge à la rampe et dans les coulisses. Mon empressement autour d'elle faisait rire la folâtre jeunesse des deux sexes, qui ne m'appelait que le vieux voltigeur d'Amélie. Que de tribulations, bon Dieu! l'espiègle se perdait à dessein dans des groupes nombreux d'adorateurs. J'appelais à haute voix, je voulais me fâcher. « Monsieur, me disait l'impassible régisseur, un peu de silence; vous allez faire manquer l'entrée en scène de mademoiselle. » Je pestais, j'envoyais le régisseur au diable. J'étais dans la position de Gilblas, lorsque, valet de la grande coquette Arsénie, il suivait au spectacle la trop aimable et trop friponne Laure. Mais la nuit, après la chute du rideau, de retour au logis, rentré dans la possession exclusive de ma propriété (du moins je le pensais), un seul mot d'Amélie dulci-

fiait tout mon courroux. « Oh ! mon ami, » me disait-elle de cette voix mignarde et caressante à laquelle un léger grasseyement prêtait je ne sais quel charme, « si tu pou- » vais concevoir, cher ami, tout ce que j'é- » prouve de sensations délicieuses quand je » te découvre au fond de ma loge, combien » tu serais fier de ton triomphe ! Je le sens, » je ne puis aimer que toi...... » Comment résister à ce langage si perfidement séducteur d'une femme brillante d'attraits et de jeunesse, et que recherchaient alors tous les fats de la capitale ? Un baiser appuyait habituellement l'aveu qui comblait de joie ma sotte vanité.

Dès ce moment, ce n'était plus moi qui grondais. L'adroite Amélie ressaisissait ses avantages ; elle se plaignait de mes soupçons injurieux, de ma tyrannie. Quelques larmes de commande roulaient dans ses beaux yeux ; on ne pouvait plus vivre avec moi ; il fallait se quitter ; on en mourrait de chagrin ; mais, etc., etc. A cette péroraison d'usage qui n'aurait pas dû me toucher, puisqu'on la repro-

duisait pour la centième fois, je tombais aux genoux de ma prétendue victime, j'implorais ma grâce, et ne l'obtenais qu'après de nouveaux sacrifices pécuniaires. J'arrive au dénouement de cettte mauvaise farce qui ne se prolongeait que trop pour le gaspillage de ma fortune déjà passablement fourragée.

La rivalité d'Amélie et de la célèbre Hippolyte continuait de faire fureur. Chaque soir, nouveaux débats, nouvelles scènes de tumulte, de coups, de sang. Les vieux classiques en trépignaient de joie; ils en sanglottaient de tendresse. Ils se croyaient revenus au bon temps des Gluckistes et des Piccinistes, des Géorgiens et des Carcassiens (ce bon mot, si l'on veut, est de Geoffroy : mademoiselle Duchesnois, lors de ses débuts, étant d'une maigreur extrême).

Le soir donc d'une représentation fort orageuse, les deux rivales étaient en scène. C'était à qui claquerait son idole, et l'éleverait aux nues. Les battoirs d'enthousiasme s'escrimaient à fendre le plus dur tympan. Tout à coup, soit trouble, soit absence ou

hésitation de mémoire, ma pauvre Amélie manque la réplique. Un sifflet aigu parti du banc des lustriens, punit aussitôt la délinquante : « A la porte le siffleur ! c'est un polisson ; il est payé par la cabale !..... » Ainsi ripostent les partisans d'Amélie. Mais mon infortunée maîtresse ne voyait plus, n'entendait plus rien. La honte d'avoir été prise en défaut devant son orgueilleuse rivale, terrasse toute son assurance habituelle. Elle perd complétement la tête, et tombe de tout son poids sur le plancher. J'accours, je la relève, je la remets entre les mains de sa femme de chambre et de sa mère ; puis je me précipite en furieux dans la salle du spectacle, pour y châtier l'insolent auteur de l'évanouissement d'Amélie. « Ne courez pas si vite, me dit en souriant le grave chef d'orchestre, tout est fini ; un autre s'est chargé de votre besogne. Vous connaissez de vue, sans doute, monsieur, ce grand gaillard de vingt-cinq ans qui, chaque soir, placé sur la première banquette de l'orchestre, ne perd pas un mot

du dialogue de mademoiselle Amélie, pour laquelle il partage votre admiration bien sincère? — Eh bien, répondis-je vivement, qu'a fait ce grand gaillard?—Ce qu'il a fait, monsieur? j'en suis encore transporté d'admiration. A peine le sifflet malencontreux était-il parti que, s'élançant comme un lion par-dessus la balustrade de l'orchestre, au beau milieu du parterre, il atteint le coupable et l'étend d'un coup de poing sur la banquette, aux yeux de ses amis les *Romains* qui restent muets et immobiles, tant leur impose un tel excès d'audace!..... — Le brave jeune homme! je cours l'embrasser, le remercier; où est-il, mon cher M. *Mesure?* — Au café voisin, où il désaltère la victoire, répliqua le malin chef d'orchestre; » et me voilà sur les traces du vainqueur.

En face d'un bol de punch et d'un immense plateau garni de friandises, le grand gaillard savourait les douceurs du triomphe. Quel luron! cinq pieds sept pouces, poitrine ouverte, large et velue, comme celle d'Hercule,

sourcils noirs et arqués à la Léontine Fay, barbe jeune France, moustache de sapeur impérial. Jusqu'à ce jour j'avais fait peu d'attention à ce robuste et beau jeune homme; je ne voyais qu'Amélie; mais depuis qu'il s'était déclaré son vengeur d'office, c'était presque un dieu pour moi. L'abordant avec une simplicité candide, je lui exprimai ma reconnaissance dans un langage si expansif, qu'il parut tout étonné, fixant sur moi deux grands yeux qui brillaient de l'éclat de l'escarboucle. Ici commence un dialogue très-plaisant, mais qui ne mettra pas les rieurs de mon côté. Historien passif, mais véridique, exécutons-nous de bonne grâce.

MOI.

Enchanté, monsieur, de faire votre connaissance. Ah! si les théâtres possédaient dix amateurs de votre goût, bientôt cesseraient toutes ces indignes rivalités qui accélèrent la perte de l'art.

LUI.

Vraiment, je suis confus, monsieur, de

vos louanges. Comment ai-je pu mériter?....

MOI.

Bien, mon jeune ami, fort bien. De la modestie après la victoire. Pour moi, je n'oublierai jamais le service que vous venez de rendre si gratuitement à cette pauvre Amélie, victime d'une cabale affreuse. Le superbe coup de poing! Achille assommant Thersite, ne l'eût pas mieux asséné. Puissent ainsi rouler sous les banquettes tous ces Thersites du mauvais goût lustrien, et que l'on vous charge de les corriger!

LUI.

Quoi! c'est d'Amélie que vous me parlez, et de cette mâchoire de Romain fracassée en son honneur! tant de remercîmens pour si peu de chose! En vérité, monsieur, vous redoublez ma confusion.

MOI.

Vous m'enchantez de plus en plus, jeune homme. Par unique amour de justice dramatique, briser les os des siffleurs d'Amélie;

mais c'est admirable! encore si vous l'eussiez vue de près, si vous lui aviez fait un doigt de cour, on pourrait soupçonner.... Mais non; vous ne ressemblez point à ces godelureaux qui l'assiégent dans les coulisses; vous n'appréciez ses mérites que sur la scène. Honneur, cent fois honneur à votre délicatesse! vous respectez une femme qui m'appartient exclusivement depuis deux années.

LUI, *me regardant avec attention.*

Diable! serait-ce M***? Eh! mon Dieu, oui, c'est lui-même. Parbleu! le tour est impayable. (*Il se tient les côtes à force de rire.*)

MOI, *un peu surpris.*

Qui donc peut exciter à ce point votre gaîté?

LUI, *reprenant son sérieux.*

Tenez, mon vieux, vous me paraissez un bon vivant. Je veux vous faire une petite confidence.

MOI.

J'écoute.

LUI.

Savez-vous bien quels sont les goûts de la *femme qui vous appartient exclusivement depuis deux années?*

MOI.

Ses goûts sont simples, modestes; elle vit très-retirée, et ne voit que moi seul. Je la soupçonnerais même parfois d'être d'un tempérament de glace. Croiriez-vous qu'elle me tient rigueur des semaines entières, et que......

LUI, *m'interrompant.*

N'achevez pas, mon cher monsieur, si vous ne voulez que je suffoque. Mais vous êtes trop galant homme pour qu'on vous laisse plus long-temps dans l'erreur. Aussi bien, le jeu commence à m'ennuyer.

MOI, *impatienté.*

Eh! parlez donc. Je ne crains rien d'Amélie.

LUI.

C'est vous qui le voulez. Eh bien! apprenez que votre princesse regarde comme le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre le *Roman d'une heure.*

MOI.

Elle a raison. Elle y excelle.

LUI.

D'accord. Elle s'est même tellement identifiée avec le personnage de la jeune veuve, que, pendant votre absence, elle le répète chaque jour, à sa fenêtre. Au lieu d'un livre (elle lit fort peu votre Amélie), c'est son mouchoir qu'elle laisse tomber par hasard; et toujours le hasard veut que ce soit quelqu'un de bien tourné qui le ramasse, et le lui rapporte.

MOI.

Ouf! la perfide!

LUI.

Pourquoi m'interrompre? Je n'ai pas fini.

Vingt gardes-du-corps, de mes camarades, me firent part de leur bonne fortune. Ma foi, je désirai bientôt obtenir comme eux la faveur du mouchoir. Car, après tout, je ne suis pas plus mal fait qu'un autre; qu'en dites-vous, monsieur?...

MOI.

Je suis forcé d'en convenir, ce dont j'enrage; mais poursuis, bourreau !

LUI.

J'abrège votre supplice. A mon tour j'apparus sous la fenêtre d'Amélie. Le mouchoir tomba; elle le tenait si mal. Je le ramassai, je montai; je fus heureux, et je le suis depuis trois ans. Vous voyez que j'ai sur vous, mon ancien d'âge, le droit de priorité.

MOI.

Achève, traître.

LUI.

Allons, pas d'emportement. Je complète mon récit. La première année de ma liaison

avec la sultane au mouchoir, tout allait bien, j'étais en fonds d'écus, de vigueur, d'amour et de jeunesse. Je possédai seul, j'ose m'en flatter, votre intéressante maîtresse. Le jeu du mouchoir fut suspendu. Malheureusement ou heureusement pour moi, ma bourse n'était pas inépuisable. Dame! c'était la bourse d'un garde-du-corps. L'avide Amélie l'eut bientôt mise à sec. Elle s'en aperçut plus tôt que moi-même. Alors devinez ce qu'elle me dit un jour?

MOI.

Ce n'est pas difficile. Elle vous donna votre congé.

LUI.

Point du tout : voilà précisément ce qui vous trompe. « Mon ange, me dit cette autre Manon Lescaut, je t'aime; je voudrais ètre à toi seul, mais tu n'as plus le sou. Reste mon ami du cœur. Je vais faire une connaissance...» Grâce à votre prospérité financière, vous eûtes la préférence, monsieur, sur les nombreux poursuivans d'amour.

MOI.

O ma bourse, que je te remercie!

LUI.

Depuis ce moment, nous jouîmes en commun d'Amélie. Amant discret, j'avais soin de vous fuir au théâtre comme à la ville; je ne me montrais chez elle qu'aux heures où vous la laissiez libre. Amélie est une bonne enfant, bien que vous pensiez peut-être le contraire, depuis mon aveu. Chaque mois elle me dédommageait amplement du partage forcé de ses charmes. Je vous le dis en confidence. Elle est avare pour tout le monde, et prodigue pour moi seul. Vous payez si bien!... Mais vous me paraissez altéré, mon cher monsieur. Daignez accepter un verre de punch. (*Il frappe sur la table.*) Garçon, un verre. Ne craignez pas de me pousser à la dépense. Vous paierez les frais, je vous le jure, pas plus tard que demain dans le boudoir d'Amélie.

A ce dernier trait, je fus tenté de me

mettre en colère. Mais que pouvais-je gagner avec un maudit garde-du-corps, jeune, vigoureux, haut de cinq pieds sept pouces, expert dans l'art des Lepage et des Bertrand? Je n'étais que ridicule; or, en affaires d'amour et de duels, du ridicule au tragique il n'y a qu'un pas. J'évitai le tragique. A quoi bon se faire tuer ou blesser pour qui n'en vaut pas la peine?.... Bref, me repliant sur mon érudition dramatique, je murmurai tout bas les deux vers-maximes :

« Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot;
L'honnête homme trompé s'éloigne, et ne dit mot. »

Je m'éloignai donc en silence, et ne revis plus Amélie. Telle fut l'issue de ma rivalité avec l'ami du cœur. La nouvelle leçon était forte; elle aurait dû me corriger, me guérir radicalement; mais j'étais incorrigible, incurable.

CHAPITRE VI.

Revue succincte des Théâtres de la capitale.

> Qu'il sied bien à tes jolis doigts
> Le sceptre de la comédie !
> Ta voix est une mélodie,
> Et ton regard est une voix.
> Céline ! le charme ineffable
> De tes accens pleins de douceur,
> Nous rappelle ce vers aimable :
> L'oreille est le chemin du cœur.
>
> *Anonyme.*

Après mon aventure avec l'ami du cœur d'Amélie, qu'avais-je de mieux à faire que de réaliser les fonds qui me restaient, et de retourner en province vivre et mourir en

paix, dégoûté de mes tristes bonnes fortunes? J'y songeai d'abord sérieusement; mais bientôt je me dis : « A Bordeaux, ou dans toute autre ville, ne trouverai-je pas des actrices comme à Paris! si je dois de nouveau retomber dans les piéges de ces dames, que ce soit plutôt sur un grand théâtre que dans une bicoque. Je pensais là-dessus à la César, et puis, ayant renoncé pour toujours à l'infidèle Amélie, je voulais lui prouver que je pouvais continuer de la voir sur la scène, en amateur, sans payer aussi chèrement hommage à ses charmes. Le Romain qui l'avait sifflée ne me paraissait plus si criminel, je l'eusse volontiers embrassé, imité même, ce que certes j'aurais fait avec toute ma rancune d'entreteneur désappointé; mais je craignais les poings du grand gaillard.

Croiras-tu, lecteur, que, pour mieux me venger de tous mes naufrages auprès de nos syrènes dramatiques, je résolus de recommencer mon éducation de flaneur, d'étudier leurs défauts en scène et de les stigmatiser

dans des mémoires bien méchans bien, emporte-pièce, mêlant à l'énumération de leurs faux pas scéniques, l'innombrable série de leurs chutes de boudoir ? Juge expérimenté sur ce second chef, je les condamnais toutes impitoyablement et sans exception.

« Et j'avais cinquante ans, quand cela m'arriva. »

Quand ce beau projet me vint en tête, je pouvais dire comme Chateaubriand parlant des premiers chrétiens : « *On croit à la sincérité de ceux qui meurent martyrs.* » Gladiateur expirant dans l'arène du plaisir, je saluais de mes derniers regards les cruelles qui avaient hâté ma fin. Mais je voulais en partant leur faire des adieux vengeurs.

Me voilà donc taillant ma plume, consultant mes tablettes, ramassant mes souvenirs de haine, multipliant mes citations d'aventures scandaleuses. L'anecdote flétrissante allait couler de source de ma caustique veine. Le sublime projet pour un vieillard !

Je ne tardai pas à rougir de cette boutade indigne d'un honnête homme. Avec le sang-froid me revint la raison, et pour me punir d'un instant d'oubli, je me décidai, malgré ma paresse de vieux libertin, à tracer pour l'instruction de la jeunesse encore novice qui fréquente les spectacles, un tableau rapide et succinct des différens théâtres de la capitale. Puisse le châtiment que je me suis imposé, ne pas en être un pour le lecteur! Au surplus, on doit me pardonner en faveur du motif.

Je commencerai par le grand Opéra, séjour mondain des dieux et des déesses, domicile incarné des diables, démons et farfadets, olympe décrépit de tant de divinités terrestres aux abois, bazar immense de toutes les denrées avariées d'Euterpe et de Melpomène; où l'on rencontre pêle-mêle, sous ses pas, des bergères et des grands-prêtres, des héros et des saints, des chants de rossignol et des intonations de cathédrale, de maigres filets de voix et des poumons de gladiateur, des serinettes et des

bourdons de Notre-Dame...... Vous savez ce que le bon Panard disait de l'ancienne Académie royale de Musique. Ses *j'ai vu ! j'ai vu !* si plaisans de contrastes, subsistent toujours. Toujours également subsiste la remarque de ce fat de Labruyère, lequel osa se permettre d'imprimer que l'on bâillait au sublime Opéra. Car, en dépit des réformes du moral vicomte, en dépit des Perrot et des Taglioni, en dépit des accens mélodieux des Adolphe Nourrit et des Cinti-Damoreau, les anciens s'en vont, les rois du chant criard, les Dérivis, les Bonel, les Quiney s'éclipsent insensiblement; mais si l'on hurle beaucoup moins du gosier, la musique instrumentale ne tonna jamais plus fort. Jamais timballes, trombones, tamtams et trompettes ne furent plus en honneur. Crainte de devenir sourd, je n'ai pas été tenté de voir plus d'un nouvel Opéra.

Je passe au Théâtre Français. Les cris n'ont pas cessé. Là, au contraire, plus que partout ailleurs, les hurlemens dramatiques se font entendre. L'ombre de Talma s'enfuit

indignée..... « C'est bravement crier, » pourrait-on dire à certains dramaturges de la banlieue qui usurpent le sceptre de Melpomène. Pauvre société aux infiniment petits de dislocation, tu nous rappelles ces corps détachés de gardes nationales proposés par un savant député. Une seule actrice fait recette ; talent hautain, exigeant, capricieux et voyageur, dont les excursions en tournées sur les bords de la Tamise achèvent la ruine de ses infortunés camarades. Depuis quelques années, la Comédie-Française a essayé de tout en désespoir de cause, et rien ne lui a réussi, depuis le drame classico-romantique de Louis XI jusqu'à certaines esquisses de mœurs licencieuses. Las de jouer en pleine solitude et seulement pour les banquettes, les anciens autocrates se retirent successivement. Ils briguent à l'étranger des directions lucratives, voire même à Paris, et dans la province des emplois subalternes sur des scènes secondaires. Voilà nos glorieux sociétaires bien tombés! au milieu de ce triste *degringo-*

lando de talens dramatiques et de prospérité financière, à peine le public indifférent daigne-t-il, de temps à autre, user de la ressource si facile des billets donnés, pour assister aux derniers jours d'un théâtre qui cependant possède encore la verve de Monrose, la piquante vivacité de Mlle Dupont, et le talent souple et agréablement varié de David et de Bocage.

Odéon : synonyme de catastrophe, de naufrage, de ruine. Que dis-je? Les ruines elles-mêmes ont péri. Les infortunes du second Théâtre-Français arracheraient des pleurs à son envieux aîné. L'Odéon est comme la Pologne que n'ont pu sauver tant d'héroïques faits d'armes. *Le Robin des Bois*, *le Moine*, *la Maréchale d'Ancre*, MM. Fontan et Alfred de Vigny, les éclairs de génie des Allan-Dorval et des Frédérick-Lemaître; le drame lyrique et Mme Schutz, Mr Ligier et la tragédie classique, le pathétique, le sentimental, le burlesque, le grivois, l'affreux, le hideux, l'absurde, le romantique, l'excellente administration de l'habile direc-

teur Harel, rien ne pouvait désarmer l'inflexible arrêt des destins. L'Odéon devait périr. C'est en vain qu'il faisait donner sa réserve ; ses sujets d'élite, ses gros, ses grandissimes acteurs ; après eux, l'éléphant Kiouny lui-même arrivait trop tard.

Du défunt Odéon, le choléra-morbus de mortalité s'est étendu jusqu'à Feydeau, Feydeau si long-temps l'asile privilégié du chant gracieux et de la bonne comédie ; Feydeau le sol d'exploitation musicale de Daleyrac et de Della-Maria ; où plus tard les Nicolo, les Auber et les Boieldieu devaient trouver pour interprètes les Elleviou, les Martin (si jeune encore à soixante-sept ans) ; Feydeau surnommé jadis le second Théâtre-Français, grâce au talent dramatique des acteurs ; où les Moreau, les Lesage, les Saint-Aubin rivalisaient avec Dazincourt, les Mars et les Larochelle ; où, digne émule de Talma dans le département des fureurs, Gavaudan reproduisait les accens passionnés de Montano et de l'infortuné du Délire. Parvenus au comble de la gloire et de la

fortune, les sociétaires de l'Opéra-Comique semblaient devoir défier les coups du sort ; mais que ne peuvent point les ombrageuses susceptibilités de coulisses et de l'administration ruineuse de MM. tels et tels ? Pourtant Chollet et Ponchard n'ont rien perdu de leur excellente méthode, ni de la fraîcheur de leur gosier ; jamais madame Casimir ne fut meilleure cantatrice. La séduisante Pradher est toujours jeune de grâce et d'agrément. Le jeu vif et piquant de madame Boulanger ne saurait vieillir. Martin n'eut jamais plus de verve, de comique, de fraîcheur dans sa voix toujours si pure et si suave. Pourquoi donc nous quitte-t-il si tôt? Qu'un directeur habile réunisse tous ces élémens de succès dispersés par l'orage des coteries, et Feydeau renaîtra de ses cendres. Je ne désespère pas de sa résurrection.

Que ne puis-je en augurer autant d'un autre mort désespéré, de ce malencontreux théâtre des *Nouveautés*, resté gueux en face du temple de Plutus ! C'est le voisinage de tant de spectacles rivaux qui a tué les *Nou-*

veautés. Voulant embrasser tous les genres, la troupe a échoué dans tous, du moins sous le rapport des recettes. Hélas ! il fallait bien que ce nouvel enfant de Momus portât dès le berceau mille germes de dissolution prochaine, puisque la gaîté franche et communicative de Philippe, le comique fin de Joly, la réputation européenne de Potier, la verve étincelante de Dejazet et de Bouffé, etc., etc... n'ont pu conjurer la tempête. Chaque soir pièces à succès, et recettes négatives.

« C'est un vaste désert que le fond de ma caisse, »

répétait en soupirant le directeur maître maçon, qui, pour sa ruine totale, s'était chargé de l'exploitation dramatique. Le malheureux pouvait ajouter ce mot célèbre d'un ancien : « Qu'on me ramène aux carrières. » — Et restez plutôt maçon que de vous faire directeur d'un théâtre aussi peu viable que celui des *Nouveautés.* Avis aux hydrophobes d'entreprises dramatiques.

Sous les auspices d'un autre maçon, je me trompe, d'une célèbre architecte, le Vaudeville menaçait ruines de toutes parts. Malgré son état, l'illustre directeur s'entendait beaucoup mieux à démolir qu'à édifier. Encore si le marteau destructeur n'eût frappé que sur ces étroits boyaux de loges, véritables cages à poulets, où le public suffoque de chaleur en été !..... Mais le maladroit réparateur changea, bouleversa tout le personnel de la troupe. L'enfant malin perdit sa marotte et ses grelots. Il grimaça des larmes, il tomba plus bas que l'Ambigu. Les vieux amateurs de l'orchestre faisaient chaque soir chorus de lamentations ; ils invoquaient la muse aimable et semi-grivoise des Barré, des Radet et des Désaugiers. Ils se rappelaient avec délices Henri, Vertpré, Laporte, les Belmont, les Hervey, les Desmares, ces spirituels interprètes de la gaîté française ; dans les entr'actes, leurs concerts de regrets redoublaient au foyer...... Enfin la direction changea. De jeunes, d'habiles et actifs administrateurs ont rappelé à la santé,

Momus agonisant. Marie Mignot parut; adorable blanchisseuse, dont le battoir battit monnaie rue de Chartres, pendant plusieurs mois consécutifs. La superbe représentation de Mme Dussert-Doche, et le jeu si profondément senti de Lepeintre-Casimir y furent pour beaucoup. Depuis, le Vaudeville éprouva quelques rechutes; il disparaissait presque noyé sous un déluge de scènes d'adultère et de prostitution. Son caractère primitif s'effaçait de jour en jour; mais il ressuscita peu à peu. Longue vie au petit desservant du temple des ris et des jeux.

Pardon, mille fois pardon, MM. les affamés de la musique italienne, si j'oubliais les Bouffes! Français avant tout, je n'ai pu me rendre compte jusqu'à présent de votre frénétique enthousiasme pour les rossignols importés à grands frais d'Ausonie. Je souscris d'avance à toutes vos formules d'admiration, d'engoûment de dilettante. Madame Pasta est divine, incomparable; elle chante la tragédie comme Talma la jouait. Madame

Pizzaroni est un vrai tonnerre de contralto. Madame Malibran exécute les morceaux passionnés cent fois mieux qu'elle ne monte à cheval. Les cadences perlées, les fioritures exquises de mademoiselle Sontag méritent l'hommage des souverains et des hommes ! Et Lablache, Rubini, Tamburini, c'est le *nec plus ultrà* du chant et de l'expression comique. J'en conviens avec vous ; j'accorderai même, s'il le faut, de l'âme, de la chaleur, des entrailles à l'impassible Bordogni. Vous voyez, messieurs, que je suis de bonne composition ; mais de grâce, ne me condamnez pas, si je n'ose me hasarder plus souvent dans le pâté du théâtre royal Italien. Depuis que j'y ai vu des pairs de France et des ministres s'y pâmer à froid, je fuis les bouffes malgré leur vogue immense.

« Cet homme assurément n'aime pas la musique !

s'écriera tout d'une voix le dilettantisme indigné. Que voulez-vous ? j'aime une mu-

sique familière à mon oreille, que je puisse entendre et comprendre. Je déteste les divertissemens-fatigues et les théâtres où je rencontre des pairs de France et des ministres; c'est déjà trop de les trouver à la Chambre.

Vive plutôt le grand Odry des Variétés, surtout quand il explique les beautés du romantisme ! Au moins là, chez Brunet, comme disent les anciens (et je commence à être un peu des leurs), là on rit d'un bon rire, d'un rire fou, d'un rire inextinguible, olympien. C'est un bien vivace théâtre, un théâtre édifié sur des bases bien solides que celui qui, après la perte des Potier, des Lepeintre, des Tiercelin, etc., trouve encore le secret d'attirer la foule. Mais il possède Vernet, l'acteur de la nature et de la vérité; le très-original et très-spirituel Lhérie, le héros de la parodie, le toujours jeune Brunet et le sublime Odry. Enfin Legrand est rentré sur une scène qu'il n'aurait jamais dû quitter pour sa gloire. Legrand complète cet ensemble introuvable ailleurs de farceurs et de

niais....... Je suis trop poli pour parler des dames. Vieil adorateur du beau sexe, je n'oserais dire qu'entre les doyennes l'une ne chante plus, que l'autre chante faux, et que la troisième n'a jamais chanté. Mais mademoiselle Jenny Colon est rentrée à l'exemple de Legrand : les chants gracieux ont recommencé de plus belle.

Des Variétés au Gymnase, du passage des Panoramas au boulevart Bonne-Nouvelle, de Brunet et d'Odry à MM. Scribe et Poirson, quelle différence d'atmosphère, bon Dieu ! Tout à l'heure vous respiriez l'ail et l'odeur de la marée. Le vocabulaire énergique des Porcherons français frappait votre tympan. Franchissez un boulevart, et, loin des cuisinières et des marchandes de goujons, vous allez naviguer à pleines voiles sur la mer du *tendre*, vers la délicieuse région du sentiment à l'eau de rose. Le Marivaux du dix-neuvième siècle tient la nacelle. Il la dirige à travers mille petits sentiers parfumés d'ambre et de musc... Au reste, il règne, comme aux Variétés, un ensemble parfait dans la

troupe du Gymnase. A peine s'il se ressent de l'absence de deux excellens acteurs, tels tels que Perlet et Gontier. Bouffé, Firmin, Paul, Numa, ne sont-ils pas encore les organes de M. Scribe? Parmi les dames, nommer Jenny Vertpré, c'est désigner la plus fine, la plus piquante, la plus spirituellement espiègle des actrices de la capitale. Citons après elle madame Léontine-Volnys et madame Allan-Despréaux.

Vaincu dans les murs d'Ilion, Enée transporta ses pénates en Italie. La fortune lui sourit sous ce nouveau ciel. Il devint le fondateur d'un grand empire... Je souhaite les mêmes chances de succès à M. Harel qui a émigré avec toute sa colonie dramatique du noble faubourg au boulevart Saint-Martin. Puisse-t-il y fonder une école nouvelle où les jeunes élus du romantisme s'avisent d'oser et de réussir! Déjà la vogue extraordinaire des drames de M. Alexandre Dumas encourage les oseurs : *la Tour de Nesle* aura bientôt son digne pendant. Que ne doivent pas risquer les oseurs sous les auspices de M. Ha-

rel! Il possède mademoiselle Georges, Serres, au talent populaire, Frédérick-Lemaître et madame Allan-Dorval!

Avec moins de prétentions que le théâtre de la Porte-Saint-Martin, la Gaîté fait constamment recette. Plus d'un motif y contribue. Victor Ducange, la direction et le jeu de Marty, la gentillesse de madame Lemesnil, le naturel de mademoiselle Eugénie Sauvage, une des meilleures ingénues de la capitale; mais par dessus tout l'excellent ton de comédie, la sensibilité profonde et vraie, le pathétique déchirant de mademoiselle Verneuil, dont la place est aux Français. Elle y débuta, elle en a fait naguère partie. Le beau talent de mademoiselle Verneuil effrayait trop l'envieuse médiocrité de certaines sociétaires. Mademoiselle une telle en sait quelque chose. .

« ..... mille bruits en courent à sa honte. »

Moins heureux que la Gaîté, l'Ambigu-Comique est tombé, de chute en chute ad-

ministrative, sous le sceptre plus habile d'un nouveau directeur. Les destinées de l'Ambigu, de cet ancien théâtre de l'excellent Corsse, reprendront, il faut l'espérer, un nouvel éclat sous M. de Cès-Caupène. Mademoiselle Irma est toujours belle, et souvent bonne. Albert est plein d'âme et de chaleur; Francisque aîné a de l'originalité, de l'énergie : je le préférais à Perrier dans *Robespierre*.

Lors de la clôture du théâtre Molière et de l'ouverture de celui du Panthéon, qui se fit presque incognito, ce n'était pas le cas de dire d'après l'*Attila* de P. Corneille :

« Un grand destin commence, un grand destin s'achève ! »

Malgré la beauté de son nom, le théâtre Molière n'obtient avec sa *Tireuse de cartes* qu'un succès d'escamoteur, et le Panthéon des grands hommes ne recevra pas la mémoire des acteurs du Cloître-Saint-Benoît. Il est juste de citer le jeune Doche, qui a du naturel, mais peu d'originalité. Son nom

d'ailleurs fut toujours d'heureux augure au théâtre.

Je ne dirai qu'un mot du théâtre du Palais-Royal. Il possède Lepeintre aîné, Philippe et mademoiselle Dejazet. Ce sontd'infaillibles élémens de succès. Je souhaite cependant de meilleures pièces à ce théâtre.

Au Cirque-Olympique, les artistes à quatre pates remportent la palme. Quand on a vu les acteurs bipèdes des Folies-Dramatiques, on regrette que le directeur dédaigne les quadrupèdes comme élément de succès. Mieux vaut cent fois assister aux Funambules, aux représentations de Deburau, célébré dans deux in-12 par un spirituel écrivain.

Ouf! j'ai besoin de reprendre haleine après avoir traversé tant de théâtres et d'entreprises dramatiques. Je m'arrête. Nul doute, ami lecteur, que tu ne sois encore plus las que moi de ce long bavardage.

CHAPITRE VII.

Qui remonte un peu haut.

Thespis fut le premier qui, barbouillé de lie,
Promena dans les bourgs son heureuse folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.

Un rococo.

Arrière et loin de moi l'idée prétentieuse de vouloir faire de l'érudition, pour un bon motif d'abord.

Mais, porté par un goût dominant à n'aimer que le théâtre, il était assez naturel que je cherchasse à connaître l'origine d'un art

qu'ont illustré les Grecs et les Romains.

« Qui vous délivrera des Grecs et des Romains? »

Moi ; car je ne prétends pas pousser l'érudition jusqu'au point de vous parler de l'inventeur de la tragédie, originairement consacrée à célébrer la fête de Bacchus.

Théomis, qui vivait du temps d'Oreste,

Ni de Thespis,

Ni d'Orion de Méthymna,

Ni d'Alcée de Lesbos,

Partant ni d'Eschyle, ni de Sophocle son disciple.

Je ne dirai pas un mot du drame des Athéniens,

Ni de leur *Chorége*, administrateur de jeux publics.

Vous ne saurez pas par moi que la scène proprement dite chez ces deux nations était le rideau du fond des modernes, qu'elle était presque toujours construite en relief et qu'elle fut parfois ornée de statues d'or et d'ivoire.

Qu'au milieu de chaque étage de gradins était une série de vases ou cloches de cuivre

suspendus pour réfléchir les sons qui partaient de la scène.

Et que les femmes occupaient dans le théâtre l'étage le plus élevé.

Vous dirai-je aussi : Le portique et l'espace connus chez nous sous le nom de la scène étaient le seul endroit à couvert dans le théâtre des anciens. L'aspect du soleil et la chaleur les incommodaient à l'excès. Pour parer à cet inconvénient, ils tendaient parfois des bannes soutenues par des mâts.

La toile qui dérobait le théâtre aux regards des spectateurs, différait de la nôtre en ce qu'elle s'*abaissait* pour ouvrir la scène et s'*élevait* pour la fermer.

Non, je ne vous dirai pas tout cela.

Mais, en revanche, vous lirez mon petit résumé de l'histoire de l'établissement du théâtre en France.

Les premières *scènes* furent celles des trouvères, troubadours et ménestrels. Demandez plutôt à M. Anquetil, *Histoire de France*. Les uns rimaient, les autres chantaient en s'accompagnant de quelques instru-

mens, et couraient de châteaux en châteaux porter des consolations aux preux et aux damoiselles. Avec leur tendre poésie, leurs contes, leurs tenzonés ou sirventes, et leur langage de langue romane, ils opérèrent *moult* séductions et furent obligés à *fuiter*, ce qui amena insensiblement la division parmi eux, et petit à petit leur destruction.

Le peuple eut aussi ses acteurs, qu'il nomma *jongleurs;* ces messieurs faisaient danser les singes et les ours. A cette époque d'*imperfection* les éléphans n'exécutaient point encore le pas de zéphir, l'honneur de l'ovation était réservé à monsieur *Huguet.*

En 1382, après la mort de Jeanne comtesse de Provence, les jongleurs, qui s'étaient associés aux troubadours, quittèrent ceux-ci, et prirent le titre de *joueurs;* mais leurs jeux et leurs extravagances les firent tellement mépriser, que Philippe-Auguste, peu de temps après son avénement au trône, les bannit de ses états.

On permit cependant à quelques uns,

plus honnêtes, de continuer leur métier, et il en existait encore du temps de saint Louis; car on trouve dans un tarif arrêté par lui pour le paiement des péages à recevoir sur le petit châtelet de Paris « que » les jongleurs en seraient quittes en faisant » le récit d'un couplet de chanson devant » le péage; » de là l'origine du proverbe *payer en monnaie de singe.*

La grande fureur des croisades un peu calmée, les pèlerins, qui revenaient de la Terre-Sainte, sans être pour cela plus sanctifiés, se réunirent et s'installèrent à *Saint-Maur des Fossés*, lieu renommé par ses miracles. Ils donnèrent des représentations sacrées, jouèrent des *moralités*, et tournèrent sans s'en douter la religion en ridicule, à ce point, que la Vierge était une ribaude, une coquine. La bibliothèque du duc de la Vallière nous fait juger des *immoralités* du temps, par les moralités dont elle donne l'analyse.

La conception à personnages fait ainsi parler *Joseph :*

Mon soulcy ne se pent deffaire
De Marie mon épouse sainte
Que j'ai ainsi trouvée enceinte,
Ne scay s'il y a faute ou non.

De moi n'est la chose venue;
Sa promesse n'a pas tenue.

Elle a rompu son mariage.
Je suis bien infaible, incrédule
Quand je regarde bien son faire
De croire qu'il n'y ait meffaire.

Elle est enceinte, et d'où viendrait
Le fruict? Il faut dire par droit
Qu'il y ait vice d'adultère,
Puisque je n'en suis pas le père.

Elle a été troïys mois entiers
Hors d'ici, et au bout du tiers,
Je l'ai toute grosse reçue:
L'aurait quelque paillard deceue,
Ou de faict voulu efforcer.
Ha! brief, je ne saix que penser.

Charles V, sous le règne duquel commença à s'élever la bastille, goûta tellement ces représentations, qu'il accorda aux confrères le privilége de venir jouer à Paris.

Les *Tréteaux*, comme les appelle Laharpe, furent en vogue. Les confrères obtinrent de grands succès; les curés avançaient complaisamment l'heure des vêpres pour pouvoir assister avec leurs paroissiens à la représentation de ces ridicules pièces. Charles VI leur conféra des lettres patentes, et les religieux prémontrés leur cédèrent dans l'hôpital de la Trinité à Paris, une salle où l'on dressa le premier théâtre connu en France, pour y jouer des mystères.

On s'ennuya bientôt de l'uniformité d'un spectacle si triste, et les confrères voulurent varier les plaisirs en mêlant à la représentation des mystères, des scènes burlesques qu'ils refusèrent de jouer eux-mêmes, vu la gravité et l'importance qu'ils mettaient à leur profession.

Une troupe de comédiens, nommés les *Enfans sans souci*, joua des scènes que l'on appela *sotties* ou *sottises*. Le chef de cette troupe était appelé le *prince des sots*.

Les clercs de la bazoche parurent à la même époque; le prince des sots donna aux

clercs la permission de jouer des *sotties*, et ces derniers leur accordèrent celle de représenter des farces avec des moralités. Les clercs de la bazoche furent les auteurs des farces et des moralités.

Ils furent tour à tour protégés et persécutés. Protégés par Louis XI. Leur théâtre, fermé par arrêt du parlement, fut supprimé par Charles VIII. Les acteurs furent emprisonnés et réclamés par l'évêque de Paris. Puis Louis XII leur laissa toute liberté, et leur permit même de dresser leur théâtre sur la fameuse table de marbre qui occupait toute la largeur de la salle du palais, et qui subsista jusqu'à l'incendie du 6 mai 1518, qui consuma les greffes et les boutiques de cet édifice. Elle fut réduite en pièces.

Les confrères avaient quitté l'hôpital de la Charité pour aller s'établir dans l'hôtel de Flandre; mais le gouvernement ayant eu besoin de ce bâtiment, ils achetèrent une partie du terrain de l'hôtel de Bourgogne, et y bâtirent un théâtre. La salle de la co-

médie italienne fut construite depuis sur les débris de ce même théâtre.

François I[er] confirma en 1518 les priviléges des confrères; mais en 1548, le parlement défendit de mêler la *sottie* aux mystères de la religion; il rendit un arrêt par lequel il fut enjoint aux confrères de ne jouer que des sujets profanes. Les confrères louèrent leur théâtre et leur privilége.

On célèbra aussi la *Fête des fous*. Mélange inouï d'impudicité et d'impiété. Cette fête durait des fêtes de Noël à l'Épiphanie.

Quelque temps après apparut la fète de la *Mère folle*. On élisait au temps des vendanges un roi et six conseillers qui présidaient à la fète et tenaient *cour plénière*. Henri de Bourbon, prince de Condé, se fit recevoir membre de cette société.

Ces deux fêtes donnèrent naissance à des actes indécens et à de dégoûtantes orgies.

Jodelle ennoblit la scène. *Cléopâtre* fut représentée devant Henri II. L'auteur joua le rôle de la reine d'Égypte : cinq cents écus d'or échurent en partage au poëte.

Progressivement le théâtre acquit de la splendeur. Henri IV eut le premier à sa solde des acteurs italiens; il les fit venir à Fontainebleau.

Puis le nombre des théâtres s'accrut considérablement, et il y eut tour à tour :

Le théâtre de l'hôtel de Bourgogne,
— Du Palais-Royal,
— Du Petit-Bourbon,
— De la rue Guénégaud,
— De l'Opéra.
Le théâtre illustre,
— Des Machines,
— Des Italiens,
— Des Français,
— De la Comédie-Française,
— Des Menus-plaisirs,
La comédie Italienne, que Boileau appelait *un grenier à sel*,
Et les théâtres de la Foire.

Louis XIV dansa dans les ballets donnés au théâtre du *Petit-Bourbon*. Le privilége de ce théâtre fut accordé à Molière. Sa

troupe le quitta pour occuper le théâtre du Palais-Royal.

Cette salle fut construite par le cardinal Mazarin pour y faire jouer sa tragédie de *Mirame*, dont la représentation lui coûta trois cent mille écus. Après la mort de Molière, ce théâtre fut destiné à l'opéra.

Le théâtre de la rue Guénégaud fut occupé par la troupe royale; mais la Sorbonne exigea que ce théâtre fût éloigné du voisinage du collége Mazarin.

Le Théâtre-Français quitta la salle des Machines, située au palais des Tuileries, pour occuper la salle de l'Odéon.

La Comédie-Française eut l'emplacement qu'elle occupe encore. Son théâtre fut construit par la troupe des Variétés amusantes.

Feydeau fut construit pour une troupe d'Italiens appelée troupe de *Monsieur*. Les comédiens italiens la remplacèrent.

Le théâtre Beaujolais, où les acteurs étaient des marionnettes, fut cédé à madame de Montensier, et prit son nom.

Le théâtre des Italiens ou opéra-comique.

Les acteurs renoncèrent à leur ancienne salle de la rue Mauconseil, firent bâtir une nouvelle salle sur le boulevart, et l'abandonnèaent pour Feydeau.

L'hôtel de Bourgogne était situé rue Mauconseil.

Le théâtre du Petit-Bourbon, près le Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Et le *théâtre illustre* où *Molière* débuta, rue de Bussy, dans le jeu de paume de la Croix-Blanche.

Les comédiens furent primitivement contraints de commencer leurs représentations à midi; les bureaux s'ouvrirent après à une heure; la toile se leva à deux, et à cinq heures il fallait que le spectacle fût terminé. Tout s'est perfectionné, les théâtres finissent maintenant de minuit à deux heures du matin.

On m'objectera peut-être que du temps de la Régence il y avait des théâtres qui ne donnaient que des représentations nocturnes; qu'elles commençaient à une heure de la nuit et finissaient à cinq. Mais dans ce temps nous avions ce que nous n'avons plus;

les talons rouges, les muguets, les petits abbés, les marquises. Oh! le bon temps pour les intrigues!

Le prix des places a subi aussi des mutations. Au commencement le parterre coûtait cinq sols, les galeries et les loges dix sols; les directeurs ont légèrement augmenté le prix des billets; de ce côté il y a donc encore du perfectionnement.

A la vérité, nous ne sommes plus comme autrefois dans la nécessité de porter des chaises et des fauteuils pour nous asseoir; et c'est chose à considérer : qu'en pensez-vous?

En 1791, une loi permit à tous ceux qui avaient de l'argent d'ouvrir des théâtres.

On usa tellement du bénéfice de la loi, qu'en 1807 Paris avait :

Le Grand Opéra,
Le Théâtre-Français,
Feydeau,
Favart (fermé),
Louvois,
L'Odéon (fermé),
Le Vaudeville,

Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin,
Montensier,
L'Ambigu,
La Gaîté,
Le Théâtre sans Prétention,
Molière,
La Cité,
Le Théâtre Mareux,
Le Théâtre des Muses,
Le Marais,
Les Jeunes Élèves,
Les Jeunes Artistes,
Les Troubadours,
Les Jeunes Comédiens,
Le Cirque Olympique.
Le Théâtre des Victoires.
23 Théâtres.

Un décret de 1807 réduisit ce nombre à huit :

L'Opéra,
Les Français,
Feydeau,
L'Odéon,

Le Vaudeville,
Les Variétés Montmartre,
L'Ambigu,
La Gaîté.

Le 14 septembre 1808, réouverture de la Porte-Saint-Martin. En 1811, le Cirque, qui était demeuré avec ses exercices d'équitation, fut mis au rang des théâtres secondaires.

Une ordonnance de 1815 sépara l'Opéra Italien d'avec l'Odéon; les Bouffes furent placés à Favart.

Paris possède actuellement 17 théâtres.

L'Opéra,
Les Français,
L'Odéon (fermé),
L'Opéra Comique (fermé),
Les Bouffes,
Le Théâtre des Nouveautés (opéra comique),
Le Vaudeville,
Le Théâtre des Variétés,
Le Gymnase,
Le Théâtre du Palais-Royal,

Le Théâtre de la Porte-Saint-Martin,
L'Ambigu,
Le Cirque-Olympique,
La Gaîté,
Les Folies Dramatiques,
Le Théâtre du Panthéon (fermé),
Le Théâtre Molière.

Mines fécondes à exploiter avec le secours de tragédie, comédie, ballet, pantomime, drame, vaudeville, opéra, opéra comique et mélodrame, genre bâtard, qui a fait la fortune de M. Guilbert de Pixérécourt, noble chevalier en position de répondre à ses détracteurs ce que l'auteur de *Sylvie*, mélodrame joué par les comédiens français, répondit à Corneille; celui-ci faisant remarquer à l'auteur de cette pièce des défauts innombrables, lui vantait la supériorité du *Cid.* L'auteur de Sylvie lui répond insolemment: *Avez-vous fait comme moi étouffer deux portiers ?*

CHAPITRE VIII.

Portraits de différentes actrices.

SCÈNES ET DÉTAILS D'INTÉRIEUR, ETC., ETC.

> Le célèbre Volney, placé à l'avant-scène de l'ancien Ambigu, un jour où jouait mademoiselle Palmyre, avoua à un de ses amis qu'il avait été bien simple d'entreprendre ses voyages. « Il m'a fallu des » sommes considérables pour visiter l'an- » tique cité de Tadmor (autrement Pal- » myre), tandis que je pouvais, à l'Am- » bigu, pour un petit écu, voir les ruines » de Palmyre. »
>
> *Historique.*

PARDON, romantique lecteur, si je m'appuie de l'autorité de La Harpe; mais c'est

pour moi un maître en fait de goût et de sentences littéraires. Or, ce grand Aristarque a dit que la manie des parallèles et des portraits s'empara de Rome dégénérée. Les écrivains du Bas-Empire furent atteints du fléau. A défaut de génie, l'esprit inonda leurs ouvrages..... La France dégénérée ne pouvait mieux faire que d'imiter Rome ancienne. On y prodiguera les portraits et les rapprochemens, depuis que l'on manque d'écrivains capables de composer un livre régulier. Plus de *Nouvelle Héloïse*, plus de *Faublas*, plus de *Manon Lescaut*. On va me dire que c'est rococo. Rococo soit : j'aime ce rococo-là.

Le théâtre a subi la même humiliation de décadence. L'art dramatique est à vau-l'eau. Nous aurons cent caricatures de Lekain et de Talma. Que sont devenues les traditions de génie laissées par les Sainval et les Dumesnil?..... Mais je m'écarte du plan que je m'étais prescrit. L'indignation agrandit mon cadre. Je fais le littérateur, l'amateur morose, lorsque je devrais seulement

rappeler mes naufrages érotiques. Rentrons donc dans notre sujet, si nous voulons être lu. Par les révolutions littéraires qui se succèdent avec tant de rapidité, nous ne saurions nous flatter d'instruire la jeunesse et de la rallier aux saines doctrines; amusons-la plutôt. C'est le privilége d'un vieux fou tel que moi. Avant qu'il n'expire, ce privilége, donnons-nous-en à cœur joie; mais dans nos écarts mêmes, suivons le précepte de La Harpe, qui veut que des portraits de fantaisie remplacent des tableaux non achevés, toutes les fois que l'art et le génie manquent. Nous allons donc ouvrir notre galerie d'esquisses anecdotiques. Nous ne parlerons toujours que des dames; ce qui sera beaucoup plus gai.

La première des très-hautes et très-puissantes vertus de coulisses qui se présentent à notre pinceau, c'est madame ***, vive et piquante Bordelaise : son maussade époux l'enleva d'assaut à monsieur son père, honnête petit commerçant des Chartrons, pour la transplanter sur les planches de la capi-

tale. Il a bien fait, le pauvre hère. Il a fondé son avenir sur le talent de madame. Mais regardez-la donc : petite, courte, enjouée, ne devait-on pas croire que le tablier de Marton allait devenir son apanage exclusif? Le mauvais goût des arrangeurs du siècle en a décidé autrement : madame *** doit éternellement pleurnicher dans de lugubres et lamentables drames. Cette autre boulotte est menacée de mourir à la peine sur le théâtre du Vaudeville, autrefois si gai, victime des fureurs jalouses les plus absurdes et des divorces les plus odieux. Un moment elle s'imagina tenir en main la marotte et les grelots du folâtre Momus; mais sa vogue première dans des rôles de poitrinaire et d'enragée avait alléché les vaudevillistes. Elle eût voulu rire, s'ébattre en folles joies; il lui fallut pleurer, grimacer la douleur, se tordre bras et mains, se traîner, se rouler par terre, expirer enfin, chaque soir, sous les angoisses les plus cruelles, jusqu'à ce qu'elle renaisse au plaisir et à la volupté, vers minuit, pour son chaste époux, heu-

reux mortel, depuis plusieurs années en possession de cette charmante petite femme! Un vieillard, qui l'entrevit un jour de sa fenêtre, m'en parlait avec attendrissement au foyer du théâtre. Nouveau Tirésias, il faillit en perdre la vue. Ajoutons que madame *** est la maîtresse au logis. C'est elle qui porte culottes. Monsieur se plaindrait, qu'elle entonnerait, de cette voix éclatante que nous lui connaissons tous, le fameux refrain : « *Je suis reine !* etc. » Monsieur voudrait plaider, qu'il aurait contre lui la justice. Des juges français condamner une actrice ! Ah ! bien, oui. Croyez à la chimère.

Les belles épaules de Floriette ont captivé les plus graves élus de Thémis. Floriette a reçu les hommages du philantrope Bellièvre. Le pauvre homme crut la posséder seul, quand tout Paris sait qu'elle vivait maritalement avec celui-ci, puis avec celui-là. Un matin que Bellièvre venait s'informer de la santé de Floriette, avant de procéder à l'examen de ses *référés*, à l'instant même où l'austère magistrat soupirait un galant rendez-vous pour le soir,

tout à coup un bras velu, écartant les rideaux du lit de la belle, s'agite avec impatience; et d'une poitrine d'athlète part aussitôt ce cri mâle et sonore : « *Floriette, passe-moi ma pipe.* » Qui fut bien étonné? Le vertueux magistrat. Il revoit toujours l'infidèle, malgré sa mésaventure : il partage, il alterne.

Un peintre célèbre publiait partout qu'il ne connaissait pas d'ingénue plus sauvage que mademoiselle Léveillé. Depuis six mois, elle lui tenait rigueur, et pourtant la pauvrette ne possédait ni cachemire, ni chapeaux, ni tilbury. Ses escarpins, grimaçant de vétusté, ressemblaient à la barque de Caron; l'eau bourbeuse des ruisseaux y pénétrait de toutes parts. Pour détourner le courroux des journalistes affamés d'abonnemens, Léveillé n'avait qu'un petit nez retroussé, dix-huit ans et certains appas secrets qui ne pouvaient être devinés. Elle aurait eu besoin, afin d'être appréciée, de faire une chute semblable à celle d'Arebella Churchill... Le peintre, en sa qualité d'artiste

clair-voyant, perçait d'un œil lubrique jusqu'aux trésors inconnus des mortels (du moins il le croyait). Ne pouvant subjuguer ce dragon de vertu, il lui proposa (ô honte !) un mariage sérieux et dans toutes les règles. Heureusement qu'une bonne dame des amies de Léveillé désabusa le galant homme. Un jour qu'elle avait invité cette dernière à déjeuner, du fond d'un cabinet dérobé, elle fit voir à l'amant passionné la jeune vestale entre les bras d'un journaliste et dans la moins équivoque des positions. L'histoire ne dit pas si notre moderne Raphaël croqua le couple amoureux. Dans ce cas, il eût été comme un des héros dramatiques de Calderon, *le peintre de son déshonneur* (1).

Quelle est donc cette grosse maman, toute rondelette, faisant oublier son extrait de baptême à force d'enjouement sur la scène? Elle est grand'mère, et sa bouche appétissante, les petites nichées d'amours qui

(1) C'est le titre d'un ouvrage de Calderon de la Barca, le Corneille de l'Espagne.

égaient les fossettes de ses joues, et les replis de son menton, irritent encore les désirs du jeune provincial. Un de ces honnêtes soupirans, après l'avoir vue, presque au débotté, dans *les Rendez-vous bourgeois*, courut mettre à ses pieds son petit pécule d'ouvrier limousin. La mère Toto (je lui donnerai ce nom) se pinça d'abord les lèvres pour ne pas rire ; puis, reprenant son sérieux, elle ajourna le galant à six semaines. Sa petite-fille devait accoucher vers cette époque, et son amour-propre tenait à se voir bisaïeule, avant de céder au descendant de Pourceaugnac. Ninon de l'Enclos n'eût pas raisonné plus judicieusement. Puissent, du reste, toutes les actrices ressembler à Toto ! Bonne, charitable, compatissante, elle fait de sa maison l'asile de toutes les infirmités canines et félines. Ce qui veut dire qu'elle s'est constituée sœur hospitalière de tous les chiens et de tous les chats malades du quartier. Ses parens nécessiteux trouvèrent toujours chez elle bonne soupe, bon bouilli et bon visage.

Son vin d'Irancy refait l'estomac de plus d'un journaliste sur les dents. En conscience, n'auraient-ils pas mauvaise grâce, messieurs du feuilleton, à critiquer une si bonne personne? Une seule fois elle se fâcha contre R.... : dans un article signé de cet homme de lettres, il terminait ainsi l'éloge des acteurs et des actrices de Feydeau : « Quant à madame Toto, elle ne peut se lasser d'être *tonne*..... » C'était la faute du typographe. Il y avait : *d'être bonne*..... La mère Toto crut voir là une allusion épigrammatique à son embonpoint; car elle ne peut se consoler d'engraisser, c'est-à-dire de vieillir. C'est l'unique faiblesse que j'aie remarquée dans cette excellente femme.

Vous connaissez tous l'intérieur de Zémire. Presque aussi vieille que Toto, elle pousse encore plus loin les prétentions à la jeunesse. Depuis sa retraite, son plus grand plaisir est de se draper en Bayadère, avec des robes non moins transparentes que celles de madame Tallien. Masquant son visage, dont les rides la trahiraient, au fond d'un

boudoir où ne pénètre qu'un demi-jour, l'insatiable Bacchante fait introduire successivement tous les jeunes gens bien tournés qui passent devant la maison de campagne qu'elle habite dans la belle saison. Répétition des répétitions du *Roman d'une heure!...* Friande surtout d'écoliers et de novices, la syrène décrépite se pique de les former au grand art de la lubricité. Dirai-je que souvent elle en fait enlever par ses pourvoyeurs, et qu'elle ne les renvoie qu'au bout de plusieurs semaines, rassasiés de caresses !.... Au moins a-t-elle, dans ses amours de passage, plus d'humanité que la reine Marguerite. Ses amans n'expirèrent jamais entre ses bras que par excès de jouissance..... Ah ! si quelque bon génie, prenant enfin pitié de ses victimes, allait un jour leur montrer à nu les dents postiches, les formes artificielles, les cheveux grisonnans de cette Alcine au langage si énergique !... Elle en mourrait de honte, je le gagerais; car elle a plus d'orgueil encore que de sensualité. C'est cette même Zémire qui, malgré ses trente mille

livres de rentes, a mis sa maison sur un pied parcimonieux dont aurait rougi Céline elle-même. Zémire n'est prodigue que pour elle. Point de sacrifice qui lui coûte à sa maison de campagne. A Paris, elle fait mourir de faim ses gens et ses chevaux... Son fils D..., chaque fois qu'il lui demande de l'argent, n'en tire que cette réponse accablante, embarrassante : « Demandes-en à ton père ! » « Auquel, maman ? » pourrait-il lui riposter.

La demoiselle Rosalie vit avec un vieillard qui a femme et enfans. Ce n'est pas là le grand mal; mais elle oublie trop souvent qu'elle lui doit tout, et sa jolie maison de campagne où elle boude ses camarades, et ses diamans, et son cabriolet, et sa femme de chambre, etc., etc..... Un autre amateur partage Rosalie avec M. ***. Naguère encore, dans l'alcôve effrontée d'un directeur, elle disputait le mouchoir à l'impudique Silvie..... Congédié par une grande dame, Lekain venait réclamer insolemment son bonnet de coton. Depuis sa rupture avec le sultan de certaines coulisses, Rosalie a fait

réclamer quatre fois par sa femme de chambre un joli petit bonnet de nuit brodé par la main des amours payans. La négresse de très-haut et très-noble seigneur suzerain s'oppose à la restitution; et puis la Silvie réclame aussi de son côté. Elle prétend que le bonnet brodé est sien : elle cite et précise des circonstances, rappelle certains détails..... Qui tranchera le nœud gordien ? Assurément ce n'est pas moi..... Pour en revenir à Rosalie, elle a de son fournisseur en chef une jeune fille de quinze ans, qu'elle élève avec le plus grand soin. La pauvre enfant serait à plaindre, si sa mère ne la surveillait pas mieux que le bonnet de nuit oublié dans l'alcôve du seigneur suzerain.

Mademoiselle Cornélie, aujourd'hui madame ***, venant de théâtre en théâtre, a juré, depuis son mariage, d'être honnête femme. Il est bien temps. Cependant elle entre à peine dans sa vingt-deuxième année; et, si j'excepte Zémire, la reine de Cythère n'a point de plus infatigable desservante de son culte. La chronique veut que Cornélie

ait débuté dans les fastes de la galanterie par vivre avec son père, qu'avait séduit le premier costume de page que sa chère enfant ait endossé sur la scène. C'est un philosophe que le papa de Cornélie : il a lu *le Rideau levé*. Il est empreint des maximes de son édifiant auteur. Il pense qu'un père doit jouir le premier de sa fille, de même qu'un amant, etc., etc........; achève, lecteur, la comparaison. Au papa succéda son fils, propre frère de l'innocente. Le trésor n'était pas encore sorti de la famille. Vint le tour de l'autocrate B...... (c'est toujours la chronique qui parle), puis le père noble, le premier rôle tragique, le premier comique. Bref, toute la troupe rivalisa de zèle et d'efforts pour accélérer l'éducation dramatique de Cornélie. Forcée par la cabale de se rabattre sur un théâtre secondaire, elle en fut bientôt un des premiers sujets. Les leçons des superbes sociétaires avaient si bien fructifié dans cet heureux terrain !.... Il ne manquait plus à la gloire de Cornélie qu'un mari docile et complaisant. Cette

bonne pâte d'homme s'est rencontrée. Grâce à l'habitude de filer en scène le parfait amour auprès de Cornélie, un acteur se crut sérieusement amoureux de la nymphe transfuge, et il l'a épousée. Grand bien lui fasse! Qu'il presse à loisir ces grosses lèvres de négresse; qu'il analyse en Scribe-Lavater tous les linéamens de cette physionomie masculine et matérielle; qu'il s'enivre des parfums de cette haleine embaumée, qui tue les abeilles au vol et la réplique dans la bouche de l'interlocuteur, et le contraint à reculer de dix pas!.....

« Trop fortuné mari, s'il connaît son bonheur! »

Oh! oh! le beau colosse de chair! le talent phénoménal, pyramidal! il y a dix Julienne, dix Vautrin dans ce corps-là. Mais voyez donc, le massif s'ébranle, il folâtre, il tourbillonne à travers cette salle basse peuplée d'enfans, de chats, de singes et de perroquets. L'éléphant-papillon s'agite en tous sens. Il sue la sensibilité par tous les pores.

Quel spectacle attendrissant pour ses amans! Entre ses deux jambes, véritable colosse de Rhodes, leur idole haletante tient serrée sa nombreuse progéniture. De ses deux bras cuisiniers elle caresse et tapote les petits. Sa gorge nourricière agace le bec de la perruche apprivoisée. On court après le chat, on fait aboyer le chien; on beugle une scène de Clytemnestre devant la guenon favorite, laquelle se hâte de la reproduire par imitation de la belle nature.... « Dites encore qu'elle n'a pas d'âme! » s'écrient ses adorateurs. — « Elle est également admirable dans son intérieur et sur le théâtre! » ajoutent-ils..... Pour vous qui connaissez cette belle par ses faits et gestes de coulisses. Je brise là, et vais tracer l'esquisse impartiale d'une *autre* masse dramatique. Elle terminera la galerie de nos portraits.

Son apparition rue Richelieu fut le signal d'une des plus grandes iniquités dramatiques. Parce qu'elle était belle alors, on s'efforça de la faire bonne, sublime, divine, incomparable... Un critique célèbre lui sacrifia

Marie Stuart. Nouveau Pygmalion, il se vanta d'avoir animé le premier cette magnifique pièce de glace. Le sot qu'il était, malgré tout son esprit! Il ignorait les stratagèmes de guerre amoureuse du rusé Montano (1) de l'Opéra-Comique. Il n'eût jamais deviné cette échelle directrice et ce fil conducteur qui guidèrent l'entreprenant Thésée dans les bras de son Ariane. Et je suis sûr que Thésée-Montano avait eu des prédécesseurs.

Je suis plus sûr encore qu'il eut d'innombrables successeurs. Une fois animée, la belle statue fit merveille autre part que sur la scène, où sa superbe représentation ne put suppléer à son absence totale d'entrailles. Mais ne la voyons plus en public. Suivons-la dans son intérieur. Quel feu! quelle chaleur de tête à tête! De longue main, elle préludait au rôle de cette sensible princesse que l'histoire nous repré-

(1) A l'aide d'une échelle, G...., de l'Opéra-Comique, escalada la fenêtre de la belle, la première nuit de son début. L'histoire dit qu'il fut heureux.

sente étouffant ses adorateurs dans ses brûlantes étreintes.

Un grand capitaine fut jaloux de l'ajouter à ses nombreuses conquêtes. La place fit moins de résistance que *Saint-Jean d'Acre*. Il n'eut pas même besoin d'un mulet chargé d'or pour y pénétrer. Quelques napoléons suffirent. Dans une circonstance assez délicate, une indiscrétion de la belle amena la plus éclatante des ruptures entre les deux puissances. Le grand capitaine se montra peu galant, mais très-vif en revanche. Les scènes de brusquerie du maréchal Ney avec sa chère *Contemporaine* ne sont qu'une froide parodie des scènes expressives du grand capitaine.

Pour se consoler d'une pareille disgrâce, on voyagea long-temps à l'étranger. On mit à contribution les boyards de Moscou et les dandys britanniques. On s'associa d'intérêt et d'exploitation nomade un zéphir (1) transfuge de l'Académie morale. On n'en re-

(1) D..... le danseur, marié, dit-on, à la belle.

vint pas moins léger d'espèces; mais l'embonpoint physique augmentait en proportion de la décroissance des moyens dramatiques.

Rentrée en France, la belle battit la province à la tête d'une troupe ambulante qu'elle faisait gémir sous un sceptre de fer. Il n'est pas de sous-préfecture, de bourg, de grange de village qui n'ait hébergé la grosse reine et son superbe *portamente*.

Que d'autres portraits de ce genre je pourrais te tracer encore, cher lecteur! mais j'aurais peur de te montrer trop de *croûtes*. Si tu les aimes, le *Salon* de cette année, t'en offrait une assez jolie quantité : tu pouvais là t'en régaler à cœur joie.

CHAPITRE IX.

Anecdotes sur ces Dames.

Qu'on me cherche à l'instant mes tablettes perdues,
Et que sans les ouvrir elles me soient rendues.
QUINAULT.

En passant par ici j'ai cru de mon devoir
De joindre le plaisir à l'honneur de vous voir.
ANONYME.

Ici, lecteur, je n'ai que l'embarras du choix. Je pourrais te servir un gros in-folio d'anecdotes croustillantes sur ces dames et demoiselles. Je te jure que mon volume

t'amuserait peut-être plus que tu ne le penses. Il n'y aurait surtout ni mort d'hommes ou de femmes, ni vengeances atroces, ni viols (dernier cas fort difficile avec nos Lucrèces et nos Pénélopes de coulisses). Je pourrais fouiller dans les derniers replis de l'intérieur, mettre à nu toutes les ruses de nos héroïnes des planches; mais pourquoi tenter un second Roman comique au dix-neuvième siècle? Celui de Scarron n'est-il pas assez amusant comme cela? D'ailleurs, il faudrait arracher plus d'un masque, effeuiller plus d'une rose encore en bouton. Dès lors, mon roman prenant le caractère d'une histoire contemporaine, chacun s'ingénierait à en trouver la clef. Et puis l'on pourrait m'interdire l'entrée des théâtres, le seul plaisir que m'aient laissé ces dames. Ce qui serait une grande privation pour moi, vieux pécheur, vu les farces qui se jouent toujours derrière la toile.

Ainsi, tout bien calculé, je ne nommerai pas. J'éviterai même l'initiale indicatrice, et l'identité des lieux et des époques, et les

signes délateurs, et les allusions trop frappantes. Malgré toutes ces précautions, que je crains bien, lecteur, ta sagacité naturelle! car, depuis que le théâtre est théâtre, la vie privée de ces dames n'a pas cessé d'être un livre ouvert pour tout le monde. Je ne te dirai donc pas, ami lecteur,

« Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses! »

Rafraîchis tes souvenirs, te répéterai-je, à chaque nouvelle anecdote que tu passeras en revue; j'éviterai même de les multiplier :

« Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. »

Et que pourrais-je, encore une fois, te raconter que tu ne saches aussi bien, mieux que moi-même? C'est un rideau levé que la chronique scandaleuse des théâtres de la capitale; à peu près comme le secret de la comédie est celui de tout le monde.

Allons, défilez, exemples. Reconnais les masques, lecteur. Je serai court, pour être plus piquant, s'il est possible.

Voilà d'abord mademoiselle...., si célèbre par son ingénuité de questions saugrenues. Ses naïves méprises de locutions françaises défraient chaque jour de gaîté nos petits journaux. Un très-jeune ministre, n'étant encore que pair de France et brochurier constitutionnel, posséda, lui vingtième, la chaste demoiselle: l'esprit de son excellence y a peu gagné: à la tribune et dans le conseil, il n'est pas moins naïf que sa maîtresse. Talma donnait des leçons de poses à Napoléon; mademoiselle. ...., mieux que M. Michelot, donne des leçons de beau langage à son amant; et, bien qu'elle joue souvent dans quatre pièces le même soir, elle répète encore la nuit, le *cuir*, ou autre chose, avec *monseigneur*.

Bien différens sont les cours de littérature qu'ouvre pour la jeunesse du sexe masculin notre toujours complaisante et passionnée madame Leduc, du boulevart criminel. L'habitude de conspirer, de sangloter, de suffoquer en victime sur la scène, l'a rendue si experte en tête à tête, que

dernièrement un malheureux père, écoutant à la porte de son très-jeune fils, qui se débattait contre le dernier râle de la mort, crut, à la force des hoquets et soupirs, qu'il prenait une leçon d'enseignement mutuel avec l'habile moniteur universel madame Leduc.

Prends ton microscope, lecteur observateur. Il s'agit à présent d'une infiniment petite puissance dramatique. L'imperceptible Mimi mène de front dix intrigues à la fois; le tout, par intérêt sordide. De toutes mains elle prend : de l'écolier novice, de l'auteur en habit râpé, de l'acteur saisi, de l'anglais voyageur, du directeur prêt à déposer son bilan. Du reste, froide, immobile, impassible comme la borne qui plus d'une fois servit de lit effronté à ses nocturnes et cupides amours. Mais, si le cœur, si les sens chez elle ne parlent pas, les yeux, en revanche, argus impitoyables, exercent une police plus minutieuse que tous les sergens de ville ensemble; à tel point que, un jour, au plus fort de l'un de ses mille assauts éroti-

ques, Mimi aperçut une tache sur le pantalon de son doux ami, et lui en fit le reproche. L'agréable variante!

Mais, puisque nous en sommes sur cette vile passion de l'avarice, qui dévore les plus riches même d'entre les comédiennes, que dire de la Dulac, l'ingénue par excellence des vieux amateurs du flon flon Momusien! Combien de fois supplia-t-elle à genoux, et les larmes aux yeux, ses entreteneurs de ne jamais lui faire de cadeaux qu'en argent! C'est elle qui, priant son frère de venir la voir à sa maison de campagne, lui recommanda par *post scriptum* d'invitation gastrique, d'apporter du café tout fait de Paris. Le frère de la Dulac est un de nos plus fameux limonadiers-restaurateurs... La vieille ladre est morte d'une attaque de choléra, pour avoir refusé de suivre un régime tant soit peu coûteux, et elle ne jouissait pas moins de vingt mille livres de rentes!!! Elle eût crié volontiers, mais plus sérieusement que Crébillon, aux médecins qui la traitaient :

« Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine. »

A une autre. Dans sa longue carrière dramatique, Thérésa obtint les honneurs de la couche des premiers souverains de l'Europe. Capturée en Allemagne par un redoutable chef de corps francs, elle fut plus heureuse que la contemporaine en Egypte. Le héros de grandes routes la reconduisit poliment jusqu'à sa voiture, après une heure d'entretien particulier. C'est qu'aussi Thérésa était alors encore jeune, et douée du plus joli petit minois chiffonné que jamais la province ait envoyé à la capitale. Depuis les hauts seigneurs boyards, depuis les juifs banquiers et les membres du parlement d'Angleterre, jusqu'aux richards de la petite propriété, jusqu'aux avoués et courtiers marrons, Thérésa n'a dédaigné aucune offrande. Nulle de ses camarades ne moissonna plus largement dans le champ des faiblesses amoureuses. La Perse et l'Inde réunies ne possèdent peut-être pas une col-

lection plus précieuse de cachemires que Thérésa, et chacun de ces heureux châles pourrait fournir un chapitre digne du *Sopha.*

Enfin Thérésa compte par cent mille francs; ce qui ne la fait pas plus généreuse. Elle refuse de payer de chétifs mémoires. Citée un jour par un de ses créanciers, la belle accourt tout émue. Voici le petit dialogue anodin qui s'échange aussitôt entre elle et l'avocat de la partie adverse. —Thérésa: « Tais-toi, vieux *cocu!* » (Le roman de M. Paul de Kock nous autorise à transcrire le mot en toutes lettres). —L'avocat: « Tu mens, vieille p.....! » L'aimable échantillon d'urbanités scéniques et forensiques!..... L'homme d'affaires de Thérésa a nom *coquin.*

Les deux sœurs Bréard continuent toujours de spéculer sur la gaze transparente de leurs robes. A cet égard, elles effacent madame Tallien et mademoiselle Bégrand-Suzanne de pudique mémoire.

« L'allégorie habite un palais diaphane! »

a dit certain poëte. Les deux sœurs Bréard trouvent qu'il n'y a pas de plus beau vers. Sans être positivement de vivantes allégories, elles mettent le vers en pratique, jalouses de dessiner les contours de leur joli corps. Les deux intrépides sœurs affrontent les brocards. C'est leur élément.

Pauvre Rosalba! depuis la décadence de tes charmes que gagne chaque jour l'invasion de rides, te voilà réduite aux bureaucratiques amours d'un rédacteur des *Petites Affiches*! Sophie Arnould dirait que c'est là vivre sur une maigre feuille.

Fanny du moins profite de sa jeunesse. Elle fait et défait les mariages, puise à pleines mains dans les tonnes d'or de l'opulent Batave, souffle à Glycère son gros fournisseur, et fait encore au milieu de ses conquêtes galantes, sur le terrain naturel, un quatuor d'infâmes voluptés avec Mélie, Justine et Eugénie.

Mais Lydia fera mieux que toutes ses compagnes. Lydia est, par excellence, l'actrice de la nature. Ce qui ne l'empèche pas

d'y joindre l'art de plumer en moins de deux mois un pauvre diable d'entreteneur. Demandez au gros C...., à Blainval, à Belcourt, à Murville, à l'univers enfin. Vous croyez peut-être Lydia riche et richissime, avec une recette si expéditive: pas du tout. Elle a beau faire incarcérer ses amans, pour les contraindre à solder telle lettre de change souscrite à son nom sur sa gorge flétrie, tel est le coulage, le gaspillage intérieur qui règne chez Lydia, que, malgré même certaines visites matinales et très-lucratives rendues à certain pair de France, elle mit plus d'une fois en gage ses souliers de toilette pour un petit pot de confitures, car Lydia est friande. Oh! si toutes ces dames avaient l'insouciance philosophique de Lydia, je me consolerais de ma catastrophe, en songeant que ce qui vient de la flûte retourne au tambour. Mais se voir éclaboussé par des friponnes, si peu semblables à la maîtresse du *Dissipateur!*... c'est être doublement, triplement ruiné.

Voir, par exemple, la grosse Tonton se

pavaner dans sa superbe maison de la Madeleine, maison acquise à beaux deniers comptans du fruit de mes épargnes financières! Être témoin, chaque jour, des hauteurs de ma mansarde enfumée, du luxe, de la magnificence de son équipage, et des myriades d'adorateurs qu'elle y reçoit presque à ma barbe! Quelle école! Ce n'est pas elle au moins qui renouvellera vis-à-vis d'un de ses anciens soupirans la touchante histoire du *Faucon*, dont parle Lafontaine. Après avoir dîné de l'oiseau, elle plumerait plutôt tout vivant son pauvre maître, pour en souper le soir même, tant son appétit est insatiable!... Je suis injuste: depuis ma déconfiture, une fois Tonton daigna m'inviter à sa table; mais, ayant eu le malheur d'effleurer son ottomane de la poussière de ma chaussure, je fus éconduit pour toujours. Notez que c'était moi qui jadis avais acheté le meuble précieux, et pour un usage bien doux. L'ingrate l'avait oublié. Depuis longtemps je n'y laissais plus ma bourse.

C'est votre tour, prude Justine à la pru-

nelle d'odalisque égyptienne! Depuis que votre amant vous a quittée pour faire de l'héroïsme nomade, il n'est plus question, de par le monde, que de votre sagesse, de l'austérité de vos mœurs, de la rigidité de vos principes: il est même de bonnes gens que ces récits ont tellement empaumés, qu'ils traitent de mensonge atroce et d'infâme calomnie l'histoire de vos amours avec cet heureux mortel. On s'attendrit sur vos tribulations domestiques; on voudrait presque faire de vous une petite Cendrillon, victime et souffre-douleur de la jalousie de vos aînées. Comédie que tout cela.

Je n'accuserai pas de pruderie la sœur de Justine. Quel port masculin! quel maintien décidé! Dame! c'est bien naturel. Depuis l'âge de dix ans, par les soins de madame sa mère, qui avait besoin d'un cavalier pour dresser la petite sœur à l'amour scénique, dès l'âge de dix ans, et avant même, la sœur aînée portait culotte. Elle la porte encore plus que jamais, aujourd'hui qu'elle est mariée. Ce fut toujours le privilége des da-

mes de cette famille. Or, la sœur de Justine en profite si largement, que, pour mieux fertiliser le front conjugal, elle visite certaines honnêtes maisons, chaque fois que le chef de la communauté lui refuse un cachemire, un chapeau, ou quelque autre objet de fantaisie. Vive la sœur de Justine! l'excellent moyen qu'elle a trouvé là de ne pas grever le budget du ménage! L'exemple sera imité, je vous le jure, par plus d'une bonne bourgeoise. Règle générale : Que le mari se ruine, plutôt que de refuser à sa femme un chapeau! sinon, elle lui en fera porter un dont il se passerait fort bien. Voyez la sœur de Justine.

Et madame Damis! Qui ne sait tout ce qu'il en coûte, depuis quinze ans et plus, à son pauvre époux qui s'était avisé de faire de la jalousie!... Un bon mariage est impossible, même en peinture, à plus forte raison au théâtre. Eh quoi! Damis est artiste, et il ignorait l'adage!... C'est en vain qu'il reproduit les traits de l'infidèle dans chacun de ses tableaux. Plus facile est de la fixer sur la

toile qu'au logis conjugal. Madame Damis aimait à voyager dans sa jeunesse. Elle ne pouvait tenir en place. Mais, hélas! les lieux où son mari ne se trouvait pas, étaient toujours ceux qu'elle choisissait de préférence. De là, rupture, séparation. Plus mûre, madame Damis s'est amendée, convertie. Et, comme elle a besoin, faute de mari, de quelqu'un qui la dirige, elle vit sous la protection d'un directeur, non pas de conscience, mais de théâtre. Madame Damis est si bonne dévote!

Madame Surville n'a point lieu de se plaindre, comme madame Damis, des scrupules de son époux. Si connue d'abord sous le nom de Julie, ses galantes prouesses datent de l'invasion des alliés, en 1814. Qu'elle nous a bien vengés individuellement sur ces braves insulaires, de la perfidie britannique! On n'a pas oublié le lord Pouf, frappé dans son boudoir d'une apoplexie foudroyante: pour lui, c'était mourir au champ d'honneur. La seule bayadère L...... pourrait produire sur ses certificats de guerre une

si glorieuse campagne. Le jeu fin de Julie, ses grâces toujours jeunes, sa gentillesse, enflammèrent d'amour un auteur de vaudevilles... « Donnez-moi votre main, répétait-il, chaque soir, aux pieds de la séduisante créature, ou je me brûle la cervelle!. » — « Taisez-vous, cerveau brûlé, » pouvait lui répondre Julie. Elle aima mieux céder par compassion. Devenue madame Surville, l'aimable actrice resta toujours libre. Ses fréquentes excursions à l'étranger, ont fait la fortune de son mari: ce qui l'aide à supporter en philosophe les infidélités passagères de sa femme, qu'il ne partage point exclusivement: rôle auquel devait s'habituer sans peine un auteur de vaudevilles. Comme dans ses pièces, M. Surville a de nombreux collaborateurs en ménage. Honni soit qui mal y pense!

Un savant vicomte, immortel de morale et d'érudition historique, lequel prenait naguère Démosthène pour un royaliste, le César de l'Académie chantante et dansante, fit le premier, dit-on (qui peut en répondre

pourtant ?) la conquête de Cécilia. C'est la seule des nymphes de son moral empire dont il n'ait point, par ordonnance, allongé les jupons, et pour cause. Il veut jouir tout à l'aise de ses pirouettes et ronds de jambes. Dans une des ses évolutions *taglioniennes*, la belle faillit un jour perdre l'équillibre. Elle en fut quitte pour sa jarretière que M. le vicomte ramassa, et qu'il conserve précieusement dans les armoiries de sa noble famille. Que fera-t-il, à la fin, de l'objet ramassé ? Le placera-t-il au ciel à côté de la ceinture de Bérénice ? ou va-t-il créer dans son département un nouvel ordre de la Jarretière, jaloux de rivaliser en morales institutions avec les rois de la Grande Bretagne? Sa galante érudition balance : bonne Cécilia, vous n'en n'êtes pas plus fière.

Ni votre camarade Élodie, aux formes *clotildiennes*, d'avoir enchaîné, par toute la puissance d'un seul entrechat, un des plus riches ventrus de la Chaussée-d'Antin. Nos Crésus de finances ont un déshabillé si maussade pour les bayadères de l'Académie mo-

rale ! Ah ! s'ils ne se haussaient sur leur coffre-fort, l'idole pesante serait bientôt dégringolée de son piédestal. Et ces stupides joueurs de Bourse croient à la sincérité de l'attachement d'une maîtresse prise dans les *coulisses.....!*

Mais entendez-vous quels cris d'enthousiasme précèdent les débuts de la belle Maria au Théâtre-Français ? Prodige de déclamation sur les planches du Conservatoire, elle vient échouer complétement rue Richelieu, où son éclat devait ternir celui du diamant inimitable. Un ministre, après tout, a beau payer des prôneurs, c'est le public, appréciateur impartial, qui fonde les véritables réputations dramatiques. Tout grands que soient les ministres,

« Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ; »

plus grossièrement encore, surtout lorsque l'amour les aveugle. Telle est l'histoire de Maria. Au surplus, elle se venge de sa médiocrité par force gestes ironiques envers le

petit nombre de spectateurs qui l'écoutent. On a dit qu'elle paraissait renifler le dédain; il semblerait qu'on ne dût la faire jouer que devant des rois et des ministres. Mais tous les ministres et tous les rois de la terre ne pourraient, je les en défie, la réconcilier avec un public délicat, et qui mérite d'être respecté. On n'admire en scène que la beauté colossale de Maria : le choléra, ce grand destructeur des chefs-d'œuvre de la nature, a menacé d'engloutir ces appas robustes, cette santé si fraîche et si florissante.

Il y aurait mauvaise grâce à poursuivre d'un sarcasme incisif les charmes décrépits de Louise, long-temps si piquante, si originale, si enjouée. Louise n'est plus que l'ombre d'elle-même, pour le talent, entendons-nous; car, sous le rapport de l'embonpoint, quelle ombre opaque ! Soyons plus indulgent, plus charitable envers Louise, qu'elle ne s'est montrée généreuse à l'égard de ses amans, et surtout des professeurs de monsieur son fils, en les gratifiant *d'un gilet de velours* pour une année de répétitions. Par

pitié pour elle, par un sentiment de convenance et de respect pour le public, nous ne donnerons pas ici le budget du ménage de cette vieille douairière.

Zéphirine est sans contredit une de nos première danseuses. Que de grâce ! que de légèreté ! C'est l'aérienne de l'Académie morale, c'est la digne sœur en talent de la sylphide Taglioni. Comme le papillon, elle voltige, elle effleure la terre, elle pose et ne marche pas. Rentré dans les coulisses, le papillon devient chrysalide, chenille envieuse, emportée, jalouse. Aperçoit-elle une de ses camarades s'approcher de son mari, faire mine de causer avec le jeune danseur, elle lui lance plus lestement un soufflet qu'elle n'exécute une pirouette. Témoin la pauvre Cécilia. Cependant Zéphirine change aussi souvent d'entreteneurs que de marabouts et de chapeaux. Des plaisans assurent que, si elle ne manque pas une première représentation de mélodrame, c'est qu'elle en étudie les scènes les plus orageuses pour les répéter à huis clos dans son ménage. Elle est si bonne mime !

« Ici, ici, cocher, rue d'Artois, nº ! » s'écrie la petite Mirzine, en se précipitant comme une timide gazelle dans le premier fiacre de planton, à sa sortie du spectacle. Un jeune homme la suivait, et mademoiselle ne veut pas donner la moindre prise aux cancans. Dame ! c'est qu'elle est sage Mirzine..... Je le croirais sur parole, n'était que la nature ou un fatal hasard l'a gratifiée d'un père, mais d'un père, d'un père enfin...... suffit. Je ne connais pas de plus intrépide marcheur, de pourvoyeur plus infatigable d'un certaine denrée que ce père-là..... Oh ! oh ! près de cet honnête père, vos mères ne sont que de la Saint-Jean, mesdemoiselles Lucie, Agathe, Valentine, etc, etc......

Et puis, voyez ce teint jaune et plombé. C'est celui de toute la famille, me direz-vous. Bah ! bah ! à d'autres. Je sais fort bien que la sœur aînée, la grande chorégraphe, a le visage d'un coing, que ses yeux seuls brillent sur les débris d'un corps tombant en ruines.... mais il y a des raisons pour qu'il en soit ainsi.

. . . .

A l'exemple de son aînée, la petite Mirzine aura sans doute été rompue de bonne heure aux évolutions militaires. Il est malheureux que le chétif individu de l'adolescente n'ait pu résister long-temps à la fatigue.

Terminons par quelques traits plaisans sur ces dames. J'en choisis trois entre mille.

« Ah ! Sire, Sire ! (disait une célèbre princesse tragique au plus grand capitaine des temps modernes, qui daignait l'honorer de quelques audiences particulières), mon plus grand bonheur, Sire, serait de posséder un de vos portraits, et de le recevoir de votre auguste main !..... » — Ne vous faut-il que cela, Madame? tenez! Et le héros goguenard lui présente une pièce de cinq francs frappée à son effigie...... C'était bien peu pour acquitter les dettes de la belle reine qui, depuis sa naïve demande, n'obtint plus d'audiences particulières de son seigneur et maître.

« Messieurs (avouait un jour la sensible Rosa, à douze jeunes gens de ses intimes), je suis sur le point d'accoucher; chacun de

vous a des droits égaux au titre de père de l'enfant qui va naître. Personne ne le sait mieux que moi. Comment donc vous mettre d'accord?...... » On tirait les Rois : il fut décidé, dans le banquet des douze sages, que le roi de la fève serait le père de l'enfant. Le sort tomba sur le neveu d'un maréchal de l'empire.

Certain homme de lettres, qui depuis....., alors il était indépendant d'opinion et de caractère; certain homme de lettres, dis-je, aujourd'hui sous-préfet du juste-milieu, avait eu je ne sais quelle passade nocturne avec Léonie. Au bout de six mois, B... reçut un beau matin le billet suivant :

Monsieur,

D'après ce qui s'est passé entre nous, il était facile d'en prévoir les suites. Je suis enceinte : j'espère qu'en homme d'honneur vous reconnaîtrez votre enfant.

Agréez, etc., etc.

LÉONIE.

Réponse laconique de l'homme de lettres.

Madame ou Mademoiselle,

Si je rencontrais la mère dans la rue, je ne la reconnaîtrais pas : jugez si je puis reconnaître l'enfant.

Votre, etc.

ALFRED B.

CHAPITRE X.

Les Directeurs.

Nil admirari.
Feu Horace.

« Jamais un directeur ne trouva de cruelle! »

un directeur de théâtre surtout. Cet homme-là tranche du satrape et du sultan. C'est quelque chose de pire qu'un despote absolu, qu'un pacha à deux, trois et quatre queues,

que le Schahabaham de M. Scribe..... « J'ordonne que l'on rie, sous peine d'être empalé! » s'écrie le doux souverain des pochades bouffonnes du Théâtre-Brunet... Un directeur de nos modernes entreprises dramatiques est encore plus exigeant, plus impérieux, d'autres diront, plus *bête* de demandes impossibles à réaliser. Sous peine de réformes et de destitutions, il ordonnera que toute sa troupe déclamante, chantante et dansante, ait des rires et des pleurs de commande; il exigera que le pathétique vrai ou forcé de l'acteur soit toujours pour lui à disponibilité de service; il décrétera par ordonnance émanée de son bon plaisir, l'inviolabilité, l'infaillibilité scénique de ses nymphes de prédilection. Autrefois, des flatteurs de cour déifièrent la chevelure de Bérénice : un directeur de théâtre ira plus loin : il aura des poëtes de loges et de coulisses, qui placeront au ciel tel mouchoir, ou tel galant bonnet de nuit de ses favorites régnantes. J'ai vu le moment où la querelle de chevet de deux demoi-

selles de théâtre enfantait un nouveau *Lutrin.*

Voulez-vous parier, messieurs, qu'une fois sur le retour, tel ou tel directeur, aujourd'hui léger voltigeur d'odalisques parisiennes, se fera, comme certain administrateur théâtral d'une grande ville voisine de Baïonne, pourvoyeur en chef des amours de toute majesté régnante ou déchue!... Je citerai, dans le chapitre suivant, le nom du *Ruffiano* impérial. Il vient de mourir à Nantes, et dans la plus affreuse détresse, impunément volé par sa femme, ou ses femmes, par ses enfans et ses domestiques.

« Digne conclusion de son cynique exorde! »

Et que l'on ne se hâte pas de condamner mes élans d'indignation contre le défunt directeur de province. Quand je pense que, pour admettre aux chétifs émolumens de six cents livres, une pauvre figurante, il la sommait impérieusement de lui accorder le droit du seigneur; quand je pourrais énu-

mérer de nombreux exemples, qui prouvent que souvent un avenir de bien-être fut fermé pour celle dont la pudeur dut reculer devant les fourches caudines de ce pacte honteux; lorsque je récapitule de sang-froid toutes les victimes qui tombèrent avant l'âge dans ce cloaque impur de conditions inadmissibles, un courroux bien légitime, je pense, pétille à travers mes vieilles veines. Loin d'en appeler aux mères inattentives de ces demoiselles (la mère d'une actrice !...), je serais près de solliciter d'un chaste ministre les bienfaits d'un nouveau code dramatique. L'auteur d'un si digne ouvrage ne mériterait-il pas la première place vacante (toutes sont données) à l'académie des sciences morales ? Un de mes vieux amis de collége travaille depuis long-temps sur ce texte. Dans sa préface, il s'adresse aux débutantes à minois chiffonné, avec cette épigraphe, où le singulier s'emploie, et pour cause :

« Sais-tu dans quel péril aujourd'hui tu t'engages ! »

Le pluriel conviendrait mieux, vu le nombre toujours croissant des jeunes pécheresses, qui, pour arracher un engagement de l'inflexible Baal, se soumettent avec pleine résignation au *joli* droit du seigneur.

J'ai parlé de la nouvelle classe des sciences morales; ne sortons pas de la moralité; mot pourtant de difficile acception, quand il s'agit d'un directeur de théâtre. Mais un très-moral directeur-vicomte nous fait trouver cet heureux phénix entre un ballet raccourci et un jupon allongé. Pessimistes d'entreprises théâtrales, au moins vous ne pourrez dire ici qu'on outrage les mœurs. Voyez ces légers escadrons de bayadères et de sylphides inclinant leurs grâces écourtées devant le pudibond contrôle du Caton des beaux-arts. En masse, elles avaient organisé l'émeute et la révolte; mais chacune d'elles se dit à part soi, connaissant le naturel volcanique du sévère vicomte : « Faisons la conquête de notre juge; que mon court jupon laisse entrevoir une jarretière brodée par la main des amours; qu'elle tombe à propos,

cette jarretière, et que notre souverain, se courbant sous le talisman érotique, profère le fameux *honni soit qui mal y pense !* du galant Edouard..... » Le stratagème féminin fut sur le point de réussir, même en public. Quant au secret du huis clos, la chronique cite la belle Cécilia comme la moderne comtesse de Salisbury de l'académie morale. Si le nez retroussé de Roxelane renversa les lois d'un empire, un jupon court, une jolie jambe et une jarretière tombée à propos allaient presque triompher des vertueux scrupules du César réformateur..... « Je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu, » était-il près de s'écrier aux genoux de l'innocente qu'il forçait de comparaître à son tribunal. Ce qui prouve en passant,

« Que pour être vicomte, on n'en est pas moins homme ! »

J'ajouterai que des vicomtes, comtes, barons, marquis et chevaliers, ont beau exploiter des théâtres en qualité de directeurs, cette profession n'en est pas plus

anoblie. Et cependant combien de ces messieurs se font auteurs, acteurs et directeurs, sans être des Molière, ni même des Picard! J'ai déjà dit que le pauvre Francansalle mourut de faim et vide d'aumônes, bien qu'il ait eu long-temps les trois cordes à son arc.

De nos jours, à Paris surtout, un directeur de théâtre étaiera sa cuisine et sa prospérité financière sur un charlatanisme reçu dans le monde : spectacle changé, affiches imprimées en caractères incommensurables, fastueuses annonces de représentations extraordinaires, nouvelles pièces, nouveaux débutans, billets de faveur généralement suspendus, bénéfices, ouvrages de circonstance, programme à perte de vue. Que de moyens mis en jeu pour duper ce bon public! Bref! un protocole, une charte-vérité mentent moins impudemment. Et ne va-t-on pas jusqu'à changer, en province, les titres eux-mêmes des chefs-d'œuvre de nos grands-maîtres!... Sans respect pour la mémoire des Corneille, des Racine et des Voltaire, le *Cid* s'intitule : *Don Rodrigue*, ou *le*

Duel castillan; Zaïre, l'Esclave chrétienne; Phèdre, la Marâtre adultère!... Par là, on espère faire passer pour du neuf des tragédies immortelles, il est vrai, mais usées jusqu'à la corde. On peut tromper une fois; mais en définitive, M. le directeur sera toujours la victime de ces ruses grossières. Des exemples! ils crèvent les yeux.

C'est en vain que celui-ci exploite la crédulité de ses actionnaires, qui ne voient jamais arriver leur dividende : vainement il profitera nombre d'années de l'engouement de l'aristocratie pécuniaire pour la muse prétentieuse et musquée d'un fécond vaudevilliste. Tôt ou tard le bon goût reprend son empire. On fuit ses éternelles veuves et ses langoureux colonels, pour des pièces plus vraisemblables d'intrigues et d'un comique plus naturel. Aux antiphrases dialoguées du moderne Marivaux, on préfère de bons gros et larges mélodrames boursouflés de crimes et nourris d'actions. La bonbonnière décrépite reste souvent déserte, malgré tout le savoir-faire du directeur, qui ne

parvient qu'avec peine à la peupler de billets à vingt sous. L'astre du fournisseur en chef commence à pâlir. Cet auteur a épuisé toutes les ressources de son génie Protée; ou plutôt, n'ayant jamais eu qu'une seule idée qu'il a retournée de cent manières diverses, il lui faut bien songer à la retraite... Il est riche : petite consolation qui lui reste dans la décadence de sa vogue. Il est riche aussi, monsieur le directeur. Qu'il se repose : il n'y a que ces malheureux actionnaires qui se plaignent en pure perte.

Cet autre était architecte passable; et ne voilà-t-il pas qu'il s'avise d'acquérir à grands frais une entreprise dramatique. Au lieu de commencer par détruire de fond en comble l'étroit boyau de charpente et les ignobles cages à poulets de sa nouvelle acquisition, pour édifier un monument plus digne de Momus, il ne s'occupera que de querelles d'actrices et de misérables coteries :

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent ! »

Mais voici venir un maçon directeur, brave homme, s'il en fut jamais, quoique un peu brusque; entièrement étranger par ses précédens à la direction d'une troupe rebelle et récalcitrante, qui eût lassé le maréchal de Saxe lui-même; l'honnête L.... perd toute sa fortune, en face du temple de la Fortune. Malheureux, reprends ta truelle! souffre qu'on te ramène aux carrières.

Quelle différence avec M. V... (Nous ne pouvons pas toujours énumérer des catastrophes.) De médecin déjà connu, M. V... s'est fait administrateur florissant du premier de nos théâtres lyriques. Mais aussi, quelle habileté toujours féconde en ressources il sait déployer dans la direction d'un théâtre qui lui doit une nouvelle vie!... Homme du monde, spectateur fashionable, élu de la mode et du bon ton, il ne reculera devant aucun sacrifice, dès qu'il s'agira de la conquête d'un sujet précieux, ou de la représentation d'une œuvre à grand effet. Continuez, M. V...! en votre qualité d'ancien docteur, vous méritiez de trouver le vrai spécifique, la panacée

universelle qui échappe à vos confrères trop simples. Vous avez su mettre en pratique la maxime de Napoléon : « *A l'Opéra, c'est là qu'il faut jeter l'argent par la fenêtre, afin qu'il revienne au centuple par la porte.* »

Ce n'est pas absolument le principe du directeur de la *Gaîté*. Il ne prodigue pas l'or, mais les décorations et les changemens à vue. Plein de connaissances locales, il diminuera le prix des places pour remplir son théâtre, et tripler ses recettes : bien différent de cet ex-journaliste qui n'accorde aucune entrée gratuite à ses anciens collègues du feuilleton. Aussi, voyez quel rédacteur daigne s'occuper de son entreprise ! Pourriez-vous me dire, messieurs, où sont ses prôneurs ? On n'en dira pas même un petit mot de critique. La nation des journalistes est encore plus irritable peut-être que celle des poëtes.

D'autres pècheront par l'excès contraire : long-temps l'unique point de mire de tous les sarcasmes du feuilleton, ce directeur, convaincu qu'il ne recueillerait que du ri-

dicule de ses fréquentes provocations en duel, s'est attelé au char du journalisme libéral. Il y a marché passé entre ces messieurs; véritable compagnie d'assurance mutuelle, société aide-toi! le ciel t'aidera! Et l'on s'entr'aide avec une chaleur de zèle tout édifiante. Gloseur impitoyable de tout ce qui sent le charlatanisme, le public ose rire de cette camaraderie d'un nouveau genre. Il sait pourquoi tel journal trouve incomparable l'administration et les pièces de ce directeur : pourquoi celui-ci, de son côté, ne voit rien d'égal au patriotisme de la susdite feuille. Pour le directeur, c'est une affaire d'état, aussi bien que d'organiser, lorsqu'il y a urgence, le ban et l'arrière-ban de ses claqueurs émérites, vrais sergens de ville de son tumultueux parterre.....

Toutes les feuilles constitutionnelles, patriotes, citoyennes, républicaines, ont beau proclamer à son de trompe chacun de ses nouveaux triomphes. Toujours le dernier ouvrage représenté est un chef-d'œuvre digne d'attirer tout Paris. Les vaudevilles à

fadeurs villageoises des Piis, des Radet, des Barré, soutenus des feu Bourgueil, ne sont rien auprès des drames historiques de messieurs tels et tels.

Un autre directeur trouve aussi dans les journalistes des échos bien complaisans. Il a pour lui les auteurs à la mode et un célèbre aristarque. Cependant remontez aux disgrâces d'un théâtre défunt : les gros bataillons eux-mêmes, et l'éléphant Kiouny ne purent le sauver. Ce directeur a transporté son personnel et matériel au boulevard du crime : le romantique continue de le défrayer en belles horreurs : il invoque à son aide et l'historique, et le fantastique, et le diabolique. Souhaitons pour lui qu'il réussisse, malgré les frais énormes de son entreprise théâtrale.

Vous me direz que voilà des tableaux un peu rembrunis, qu'à m'entendre, un habile et heureux directeur n'est qu'un être de raison, qu'on ne trouverait pas même chez *Bobineau.* Ma foi, par la politique et la pénurie de commerce qui courent, une direc-

tion dramatique me paraît une entreprise désespérée, où les plus experts auraient beau s'associer, qu'ils culbuteraient de compagnie. Les innovations romantiques, les bons acteurs, les encouragemens et subventions du ministère n'y feraient rien. On réclame des chartes nouvelles, on s'ingénie de mille manières pour retarder la chute de l'art théâtral : mais il faudrait, en vérité, des prodiges de talent administratif, au milieu de ce malheureux concours de circonstances fatales; et jamais les directeurs et administrateurs de spectacle n'eurent moins d'expérience : d'abord,

« On se fait directeur pour être quelque chose ! »

Bientôt l'on tombe au dessous de rien. La province est encore plus malheureuse que la capitale en exploitations dramatiques. Il existe mille causes locales de ce *decrescendo :* les goûts casaniers des habitans, et la faiblesse des sujets qui tous aspirent à brûler les planches de Paris, ces

garnisons auxquelles on accorde bien forcément de si fortes remises, la monotonie des répertoires, enfin le passage momentané de certains artistes d'élite. « Réjouissons-nous, maman, s'écrie cette jeune provinciale qui a déjà vu la grande ville; Ligier vient donner quelques représentations. De plus, on nous fait espérer de posséder pendant un mois, Mlle Mars; puis nous entendrons Mme Damoreau, Ponchard, A. Nourrit, etc...... Quel bonheur! nous irons donc au spectacle, nous y resterons plusieurs heures sans nous ennuyer. Nous croirons être à Paris..... »

Et la jeune folle saute de joie, de ce qui cause les angoisses anticipées du directeur : le pauvre homme! Il songe moins à quelques doubles recettes qui vont entrer dans sa caisse, qu'aux moyens de se soutenir après le départ des grands artistes. En effet, la comparaison sera funeste aux acteurs que l'on voyait habituellement. De là, dégoût, indifférence totale pour les nobles efforts des sujets même les plus estimables. On ne

pourra plus les subir de long-temps : ils joueront devant les banquettes vides et dans un vaste désert : ajoutons que les exigences pécuniaires des grands artistes qui n'aiment point à se déranger pour rien, auront presque absorbé les profits du directeur....... La même chose n'arrive-t-elle pas à Paris, toutes les fois qu'un acteur de nom a cessé sur une scène quelconque, le cours de ses représentations extraordinaires ?..... D'où je conclus, que, dans la capitale comme dans les départemens, le sort d'un directeur est peu digne d'envie.... « Malheureux théâtre ! Malheureux directeurs ! » C'est la seule parole qui me reste. Infortunés despotes de coulisses, qui semez pour ne rien recueillir ; ah ! l'on peut bien vous pardonner quelques travers personnels ; les caprices et la mauvaise humeur du public vous les font expier si chèrement !

CHAPITRE XI.

Les Comités de lecture.

Monsieur, le comité de lecture se réunira le..., à deux heures précises, au théâtre. Vous êtes prié de vouloir bien vous y trouver exactement.

Circulaire.

Quel ensemble, quelles tournures !
Ils sont bien généreux vraiment
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

SCRIBE.

Ce titre me rappelle une des mille sottises de ma jeunesse, au plus fort de mes prospérités financières, et partant érotiques,

une sottise dont je parlerai au chapitre *charlatanisme théâtral.*

Mais supposons qu'aujourd'hui je voulusse faire jouer le plus mince vaudeville; comme l'état de ma bourse ne me permet plus de disposer de ces dames et de ces messieurs, j'éprouverais devant le comité de lecture le sort malencontreux du *Pauvre Diable* de Voltaire, ou du *Trois-Étoiles* de M. Léon Guérin. On me renverrait, sans m'entendre, aux calendes grecques. Je ne passerais qu'après dix drames du moyen âge de tel auteur, qu'un feuilleton vient d'improviser homme de génie.

Il n'y a pas de comité de lecture pour l'opulence, témoin le célèbre typographe D...... il se mit un jour en tête de composer une tragédie.

« Il n'en avait nul droit, puisqu'il faut parler net. »

N'importe, en véritable homme de *caractère,* le Corneille du *petit romain* jura que son œuvre réussirait, bon gré mal gré. De

succulens dîners vinrent au secours de sa muse prosaïque. Il traita successivement la noblesse, l'aristocratie pécuniaire, le tiers-état, le petit patenté, tout le monde enfin jusqu'à la tourbe infime de ses ateliers. Qui aurait pu le siffler, la bouche pleine? Ses *petits romains* surtout firent leur devoir d'une manière admirable, le jour de la première représentation. L'ouvrage ne tomba pas : il ne mourut que de sa belle mort, de sa mort naurelle :

« Car, si par des dîners on gouverne les hommes ; »

la digestion une fois faite, adieu la mémoire de l'estomac. On n'est plus sensible qu'aux défauts de l'amphitryon qui vient de faire desservir. Bref, M. D.... fut joué. Il faut être de bien bonne pâte pour se montrer jaloux de pareils succès, que s'obstine à siffler le public en masse. Mieux vaudrait peut-être subir les hauteurs, les exigences, les dédains et les délais indéfinis d'un comité de lecture, fût-il aussi désespépérant que ceux de la Comédie-Française

ou de l'ancien Opéra-Comique. En effet tôt ou tard l'heure de la justice vient sonner pour le malheureux récipiendaire, surtout s'il possède un mérite réel. Avant de marcher de triomphe en triomphe, Marsollier essuya vingt refus. S'il n'eût dépendu que de la paresse et des caprices du petit enchanteur Molé, dans lequel dominaient vingt comités de lecture, Colin d'Harleville n'aurait jamais vu représenter sa charmante comédie *l'Inconstant*. Une rencontre fortuite lui ayant fourni l'occasion de lire son coup d'essai devant d'augustes princesses, on fut charmé des dispositions du jeune poëte. Un ordre supérieur, un ordre royal dompta les répugnances de Molé. Dès lors, plus d'ajournement. Le comité de lecture partageant les augustes suffrages, on joua *l'Inconstant* qui eut un succès fou. Heureux hasard, nous te devons un de nos plus aimables poëtes comiques.

Pour en revenir à l'épouvantail des comités de lecture, il est partout et n'existe nulle part; partout avec l'auteur timide et inconnu

qui débute sans patronage et sans recommandation culinaire, nulle part il ne se trouve pour le riche, ou le poëte de nom. M. d'Arlincourt a fait jouer *le Siége de Paris.* Abusant de son unique succès d'*Agamemnon*, l'académicien Lemercier forcerait les illustres comédiens du roi de représenter cent pièces de la force du *Faux Bonhomme.* Pensez-vous que l'opulent Riboutté puisse jamais craindre la férule d'un comité de lecture? Oh! que non! puisqu'il possède l'argument irrésistible.

« Riboutté dans le monde a plus d'une ressource:
» Il commerce au théâtre, et compose à la bourse; »

comme le disait l'homme d'esprit, M. Etienne. Interrogez M. Etienne lui-même. De quelle époque datent ses bonnes fortunes dramatiques (1)? Qu'il était loin, hélas! de pou-

(1) *La Flotille*, représentée devant Napoléon, fut la cause de sa grande fortune. L'empereur, après la représentation de cette pièce, demanda au duc de Bassano quel en était l'auteur, et chargea Maret d'utiliser les talens du jeune Etienne, qui entra au secrétariat de la chancellerie.

voir se proclamer le favori des sénats comiques, alors que, jeune encore, pauvre et inconnu, il composait incognito ses petites drôleries avec Nanteuil!..... Mais que M. Etienne aborde les Plutus de la bureaucratie impériale, qu'il devienne le secrétaire particulier du ministre Maret, tous les obstacles s'aplaniront devant lui. Nargue de *Conaxa*, nargue de Geoffroy, nargue d'Elleviou et des accès de colère de mademoiselle Bourgoin, le poëte enrichi, sautant à pieds joints par dessus les boutades des comités de lecture, imposera toutes ses pièces au public. Il lui fera subir *l'Intrigante, les Plaideurs sans procès*, *Racine et Cavois*, etc..... Et comment pourrait-on refuser un ouvrage de M. Etienne? Il est de l'académie, il est député; en un mot, pour être plus sûr de son fait, l'auteur des *Deux Gendres* s'est constitué membre de presque tous les comités de lecture.

Le tour de M. Casimir Delavigne devait aussi venir, lui qui jadis, les *Vêpres Siciliennes* à la main, abordait timidement Talma

pour conquérir son suffrage. M. Delavigne n'était pas encore le chantre des *Messéniennes*, le poëte national des classiques, l'académicien breveté, le bibliothécaire des souverains, le, le, etc., etc..... Notre moderne Roscius, s'érigeant lui tout seul en comité de lecture pour le pauvre débutant, le désespéra par son flegme de critique et sa dédaigneuse indifférence. Permis sans doute à Talma de ne pas voir dans le jeune écolier un Voltaire, ni même un Ducis... mais la politesse, est-ce un accessoire inutile? Au surplus, le public ne pouvait que gagner à cette froide réception. Elle nous valut *les Comédiens*, chef-d'œuvre de verve et d'ironie, où l'on fouette d'un vers sanglant les ridicules et l'ignorance de nos Minos dramatiques. Tout est changé pour l'auteur des *Vêpres*, depuis que son nom fait recette ; il n'y a plus pour lui de jugement, de contrôle préalable, de comité de lecture enfin. Acteurs et directeurs, c'est à qui se prosternera devant sa muse enrichie.

« On répète déjà les vers qu'il fait encore. »

L'envie et la cabale sont réduites au silence. Le fier Talma vivrait que, rendant le premier hommage à ses talens et à son bonheur, il briguerait la gloire du premier rôle dans chacune de ses nouvelles pièces.

Jeunes gens, vous le voyez par l'exemple de Casimir Delavigne, de Dumas, de Victor Hugo, le véritable moyen de braver cette redoutable censure à huis-clos, qui souvent fit avorter les plus belles espérances, l'unique secret d'abréger l'épreuve et le noviciat dramatique, c'est de surprendre, par ruse ou par les voies légitimes, l'engouement du public; les directeurs et les acteurs ne voient avant tout qu'une bonne recette. Cela est si vrai, qu'ils vous feront grâce et du jour de lecture, et des visites préliminaires, et des indispositions subites, et des corrections, etc., si vous vous présentez appuyé du patronage d'un nom déjà fameux. Infortuné parent de Victor Hugo, jeune auteur d'*Amy Robsart*, la belle occasion que vous avez manquée de vous illustrer dans les fastes dramatiques !... le nom de votre parent vous aurait affranchi

de toutes les corvées d'un début. Par malheur le talent ne se communique pas en famille... « J'ai un frère qui a de l'esprit, » disait le frère de Piron... « J'ai un parent qui a du génie, » aurait pu s'écrier le jeune auteur après la chute de son drame.

N'allez pas non plus, messieurs les aspirans aux palmes dramatiques, vous révolter d'indignation contre certaines formules de lenteur nécessaires, qui reculent quelquefois même d'une manière indéterminée la représentation de votre premier ouvrage. Je sais fort bien que vous êtes sûrs par avance d'avoir fait un chef-d'œuvre; mais vous permettrez aux directeurs, aux acteurs, juges et scrutateurs, d'hésiter à déposer dans l'urne une boule favorable. Le public inflexible est venu si souvent casser en dernier ressort tous ces arrêts d'enthousiasme rendus dans le huis-clos d'une délibération de sociétaires. Voulez-vous qu'un pauvre administrateur en soit toujours pour ses frais et mécomptes ?... « Allons donc, me répondrez-vous, mon drame est excellent;

c'est la plus heureuse fusion des deux genres ; il satisfera tous les goûts ; il doit ouvrir pour votre théâtre une ère nouvelle de recettes dorées!... » Souffrez que j'en doute avant la triple épreuve infaillible; car enfin, jeune homme, vous n'avez pas de nom dans les lettres. Quelle garantie m'offrez-vous ?... Que *l'inconnu se fasse d'abord connaître*, et nous verrons après...

Là-dessus mon jeune exalté s'emportera; il en appellera de l'injustice des comités de lecture au bon goût du public et de la postérité; il trépignera d'impatience, il écumera de dépit, il citera les Grecs et les Romains dans ses burlesques accès de mauvaise humeur; il traitera ses juges naturels des comités non moins rudement que l'on traite dans leur vocabulaire *in petto* les sergens de ville... Maudit siècle ! murmure-t-il entre ses dents, à quand la charte des théâtres? S'il en existe une, on la viole comme notre pacte social et politique. C'en est fait, plus de liberté, deux ans après juillet. Du moins le grand despote militaire, Napoléon,

nous avait laissé l'ombre d'une république des lettres. Le roi-citoyen nous l'enlève!...,.

Et pourquoi ce fracas de plaintes? c'est qu'il a plu au jury dramatique de refuser l'imparfaite ébauche de l'enfant perdu d'une imperceptible coterie.... « Le génie naissant est garotté!» répètent sur les toits les camarades du poëte au maillot!... Je devine sans peine le véritable motif de cette fureur. Si l'on ajourne l'œuvre du nain leur collaborateur, l'affront retombe sur eux-mêmes : ils voient tout leur avenir meurtri, dramatiquement, ou plutôt comiquement parlant. Juges et parties dans leur propre cause, n'étant pas même encore hommes, bien qu'ils rêvent l'immortalité sous leurs langes intellectuels, pouvez-vous exiger du sang-froid de ces pauvres opprimés? Modernes Andrés Chéniers, (du moins à les entendre), « il y avait quelque chose là,» s'écriaient-ils chaque jour en se frappant le front; et la barbarie d'un comité de lecture empêche ce quelque chose-là de sortir!... Et l'on comprime l'essor de ces Virgiles en jaquettes.

Sérieusement, lorsque l'on est doué d'un si beau génie, on cesse d'être passible des statuts ordinaires d'un comité de lecture. L'ultra-romantique s'élève au dessus des lois d'un simple jury. Née princesse et presque reine de hauts et puissans seigneurs qui ont régné, qui règnent et qui régneront, Caroline de Berry, disent ses partisans, ne relève point des tribunaux humains. Qu'il en soit ainsi des augustes puissances romantiques; dès le berceau, qu'on les affranchisse de tout jugement terrestre. Elles ont régné, règnent et régneront dans ce monde vulgaire. Les juges du ciel peuvent seuls les soumettre à leur juridiction. Arrière, vils comités de lecture, assemblage confus, indigne pêle mêle de toutes les faiblesses humaines, arrière! La nation pullulante des successeurs d'Hugo ne sera jamais de votre ressort!....

Mais voyez la cruauté, la révoltante et criante injustice. Depuis l'orgueilleux sénat de la rue Richelieu jusqu'aux contrôleurs aristarques du théâtre de M. Dorsay; depuis

le brillant satrape, M. le directeur Véron, jusqu'au populaire Bobineau, on continue de mutiler, d'écourter, d'ajourner même les nouveaux chefs-d'œuvre. Prenant en main son microscope, le bon M. Marty en vient jusqu'à oublier lui-même qu'il fut toujours, en scène et hors la scène, le meilleur des hommes. Il s'arme contre vous d'un front de Zoïle. Vous allez heurter en désespoir de cause à la porte de M. Franconi ; vous composez pour les bêtes : le comité des juges à quatre pattes n'est pas moins inflexible que les censeurs bipèdes : il vous répudie; ou, si l'on daigne soupçonner quelque germe de talent dans votre œuvre, vous ne serez représenté que sous condition. Un galant homme de directeur, qui sait à peine signer son nom, figurera sur l'affiche avant vous : il partagera vos bénéfices. Que dis-je? pour vous achever, l'aveugle, l'ingrat public des boulevards du crime, attribuera tout le succès de votre pièce à l'entrée du cerf Coco, ou aux évolutions belliqueuses du cheval gastronome.

« Après cela ramez, graves auteurs! etc., etc.... »

Comment remédier à tous ces abus? Dégoûté des modernes, on se rejettera sur les anciens; on citera, comme je le disais tout à l'heure, les Grecs et les Romains, les jeux Olympiques, les fêtes solennelles d'Athènes et ces grandes assises en plein vent où des magistrats populaires couronnaient les Sophocle et les Euripide..... Fort bien! Au lieu d'un comité haineux ou indifférent et presque toujours introuvable, on aura le vote universel. Cette chimère va se réaliser au Parnasse. J'y consens de bonne grâce, pourvu que ce mode d'élection dramatique ne soit pas impraticable dans nos mœurs et dans nos institutions. Croyez-vous, d'ailleurs, bons jeunes gens, rêveurs à froid d'utopies privées, que tout fût parfait à Rome ou dans la Grèce, émanant des oracles choisis par le peuple? Détrompez-vous; plus d'un arrêt inique signala ces jugemens solennels. Les Sophocle et les Euripide succombèrent dans

diverses occasions sous l'intrigue et la cabale de tel poëte ignorant dont le nom n'est pas même parvenu jusqu'à nous. Vaincu par un enfant (il est vrai que cet enfant n'était rien moins que Sophocle), le vénérable Eschyle devint la risée de ses concitoyens, après en avoir été l'idole. Quand le peuple prononce en masse par l'organe de ses représentans, il n'est que trop souvent injuste, capricieux, envieux. C'est le paysan d'Athènes condamnant Aristide, parce qu'il s'ennuie de l'entendre appeler *le juste !* Le peuple athénien, tout peuple athénien qu'il fût, souffrait secrètement de cette riche moisson de lauriers cueillie par les Sophocle, les Euripide et les Eschyle. Jaloux de mortifier ces grands hommes, il couronna des inconnus; et dites à présent si ce proverbe est juste: « Voix du peuple, voix de Dieu ! » Vous ne pouvez empêcher les passions humaines de gronder autour du suffrage même le plus libre. A l'imitation des anciennes républiques, Napoléon avait institué des prix décennaux; le jury était nombreux, composé de

toutes les notabilités et spécialités de la grande ère impériale. On pouvait croire à l'impartialité de ces magistrats soi-disant populaires. Eh bien ! leurs arrêts ressemblèrent pour la plupart à celui qui vient de sacrifier le nom européen de B... à l'obscurantissime M. D....

Et puis, fanatiques amateurs des coutumes de l'antiquité, citez-nous encore, si vous l'osez, ces fameuses pièces de circonstance représentées sur les théâtres de la banlieue. Certes, il y avait là je ne sais quelle imitation éloignée des jeux Olympiques ; je n'y vois qu'un seul défaut, c'est que les comités de lecture s'improvisaient, s'organisaient et s'éternisaient chaque année dans les bureaux ministériels. Les valets de plume et les poëtes du pouvoir avaient l'unique privilége et l'exploitation des couronnes. La somme de trois mille francs était le salaire affecté à ces sortes de commandes poétiques. Long-temps le chevalier André Jacquelin fut le Sophocle ou l'Euripide de ces *respectables* solennités.

Ma foi, je préfère à ces ridicules parades l'arbitraire même d'un comité de lecture par-

ticulier ; au moins l'intérêt d'un directeur pourra quelquefois lui faire rencontrer juste; que s'il se trompe, lui et les acteurs et hommes de lettres appelés à prononcer, le public est là, tout prêt à l'avertir cruellement de sa méprise. Faute de recette, l'ouvrage ne reste-t-il pas condamné matériellement et sans appel ?

On a trop exagéré, selon moi, les caprices, les ridicules et l'ignorance des comités de nos grands théâtres; à mon âge, on juge sans prévention et sans haine. L'auteur de *Gilblas* nous a retracé l'intérieur d'un comité de lecture ; scène charmante, bien que chargée, et qui n'offre que la vérité du roman. Après Le Sage, M. Casimir Delavigne a su rajeunir encore ce texte décrépit, grâce à certains renseignemens personnels et tout palpitans d'une récente rancune d'amour-propre froissé (1); mais, je le demande, les membres

(1) On se rappelle encore le bulletin historique de madame B.

Pour moi le style est tout; au plus rare mérite
Je ne puis sur ce point pardonner un écart;
Je vote le rejet, et le motive, car
Cette ouvrage est très-mal écrite.

de l'aréopage dramatique n'ont-ils point fait depuis amende honorable aux pieds de la *princesse Aurélie ?*.... Voltaire et Racine furent les plus susceptibles des poëtes : tout en se plaignant des acteurs, ils finissaient toujours par en faire ce qu'ils voulaient. Le dépit d'un artiste à la mode, la mauvaise humeur et les migraines d'une actrice ne tinrent jamais contre un rôle habilement adapté à leur taille. La nation des coulisses ressemble à ces enfans capricieux et volontaires, mais gourmands, dont le courroux expire à l'aspect d'un bonbon inattendu.

Jeunes auteurs, qui accusez d'injustice et d'ignorance les comités de lecture, faites du Victor Hugo, faites de l'Alexandre Dumas, voire même du C. Delavigne et du Louis XI; et vous verrez s'évanouir devant cette brillante perspective de succès, tout l'orgueil de notre premier sénat comique. L'impassible Granville ouvrira les yeux et haussera la voix pour vous féliciter. Monrose vous applaudira de ses gambades. Fidèle à ses vieilles habitudes scéniques

Perrier chiffonnera votre jabot en batifolant. Un sourire de l'aimable Rose Dupuis vous reposera des fatigues d'une lecture pénible. M. le commissaire du roi lui-même, cessant d'être pierre, à l'instar des momies d'Egypte immortalisées par ses voyages, daignera vous honorer d'un « *très-bien ! . . continuez !* »

Le drame de *Clotilde* a fait entrevoir à la première de nos comédiennes les élémens d'une vogue grosse d'argent; elle a bien voulu se charger du personnage principal. Que d'obligations MM. Bossange et F. Soulié n'ont-ils pas à Mlle Mars ! Elle aussi a créé la pièce.

« De son jeu ravissant l'artifice agréable,
» D'un objet odieux fait un objet aimable ! »

Plus désormais de comité rébarbatif de lecture pour les auteurs de *Clotilde !*

Obtenir lecture à un théâtre n'est pas chose facile; pour paraître escorté d'une pièce de-

vant un comité, il faut avoir des ouvrages joués, ou bien, à défaut d'éminentes protections, être au moins journaliste.

Et quelle chose vraiment curieuse à voir que la composition et le choix des membres d'un comité de lecture! Ces messieurs sont indulgens selon le degré d'intimité qui existe entre eux, et les auteurs qui lisent. Aussi l'homme de lettres qui se présente devant eux pour la première fois, doit encore s'estimer heureux de captiver seulement leur attention; mais s'il est assez simple, quand même il présenterait un ouvrage parfait, pour s'attendre à une réception, quelle erreur est la sienne!

Le manuscrit dans la poche, au jour fixé, on vous introduit dans une vaste chambre belle de sa simplicité : une table recouverte d'un tapis vert, sur lequel deux mille auteurs ont dû, selon toute probabilité, user les manches de leurs habits, quelques chaises, un pupitre, des plumes et une écritoire décorent la salle où s'assemble l'aréopage littéraire; quatre ou cinq mauvais ta-

bleaux cachent un peu la nudité de l'appartement.

Une porte s'ouvre, et cinq ou six têtes infiniment plus précieuses les unes que les autres, se font voir; le directeur suit ces messieurs; grandes salutations de part et d'autre, accueil fort amical de la part du directeur.

Un membre de comité doit nécessairement paraître fort occupé, ou du moins préoccupé; le dramatisme ne lui sort pas de la tête; il est l'homme des premières représentations, le Figaro des intrigues de coulisses, le Corsaire des nouvelles; étonnez-vous après cela que ces messieurs aient l'air de discuter chaudement sur le mérite de telle actrice, qui vient de débuter, sur l'apparition d'une pièce qu'ils ont reçue par acclamations, et qui a éprouvé une lourde chute, dès le premier de ses trois actes; étonnez-vous encore que l'un dise, je n'étais pas d'avis que l'on reçût cet ouvrage; que l'autre réponde, il ne m'avait pas fait tant de plaisir à la lecture que tel autre, qui a obtenu un succès si flatteur et si mérité;

que celui-ci ajoute, dorénavant je donnerai difficilement une boule blanche; et que celui-là affirme qu'il ne votera en faveur d'une pièce qu'alors qu'elle lui semblera extraordinaire, réflexion qu'on entend facilement sans prêter une oreille bien attentive, et qui, comme bien vous le pensez, ne sont pas tout-à-fait de nature à rassurer sur le sort de l'enfant que l'on présente.

Plusieurs membres sont successivement arrivés; le comité est au grand complet. L'auteur est placé entre le directeur et le secrétaire de l'administration, qui inscrit sur le registre des délibérations le titre de son vaudeville, et lui demande s'il a cinq ou six collaborateurs, ou s'il est seul; devant l'auteur est placé un plateau qui supporte une carafe remplie d'eau, un verre, un sucrier, et une petite cuiller d'argent. Le directeur l'invite, avant de commencer sa lecture, à se préparer le verre d'eau sucrée. Un pied de rouge sur la figure, pouvant à peine articuler deux mots de suite, la voix chevrotante, Messieurs, leur dit l'homme

de lettres, la pièce que je vais avoir l'honneur de vous lire, a pour titre . . . . elle est en un acte et en quatre tableaux. Après l'énumération des moindres qualités de ses personnages, l'auteur est enfin à la première scène; il se remet un peu de son trouble; mais tant d'yeux sont fixés sur lui qu'il ne peut vaincre une timidité, d'autant plus désespérante qu'elle paralyse ses moyens, et l'empêche de dire tel mot avec gaîté, tel autre avec sentiment, et qu'en définitive, sa pièce lui paraît détestablement mauvaise.

Il a lu le premier tableau, et l'impassibilité la moins équivoque règne sur toutes les physionomies; il croit même saisir sur les lèvres de ses juges de ces sourires perfides fâcheux augure. Au second tableau de plusieurs membres du comité se permettent de bâiller; au troisième, quelques uns dorment; mais au quatrième, que devient-il en voyant la plume tomber des mains du secrétaire, et en entendant tout le côté droit de l'aréopage ronfler, mais ronfler, comme la

belle au bois dormant, qui, s'il faut en croire les traditions et ma mémoire, dormit cent ans.

Enfin sa lecture est terminée; qu'il lui tarde de s'éloigner de cet enfer ! au bruit qu'il fait en se levant et en poussant, avec une colère concentrée, la chaise sur laquelle il s'est assis, tout le côté droit se réveille spontanément, et le félicite sur le mérite de son ouvrage; le directeur, pour lui épargner une vexation indéfinie, se hâte de lui annoncer qu'on va aller aux voix, et que le lendemain on lui fera connaître la décision du comité; mais l'auteur ne se fait plus illusion, il connaît le sort qui lui est réservé, et, un peu moins gai qu'à son entrée triomphale dans la chambre des lectures, il distribue çà et là quelques coups de chapeau, enfonce son manuscrit dans sa poche, et se trouve bientôt dans la rue, en proie à des réflexions qui ne présentent rien de bien attrayant.

Le lendemain, il trouve une lettre à son adresse, et alors il ne s'empresse pas de lire vingt fois.

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous faire part de la
» décision du comité de lecture sur l'ou-
» vrage que vous lui avez présenté.

» Boules blanches. . . . deux.
» Boules noires . . . . . dix.

» En conséquence votre pièce a été
» refusée.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre
» très-humble et très-obéissant,

» Le secrétaire du comité. »

Et moi aussi, j'ai bien l'honneur d'être votre très-humble et très-obéissant serviteur, monsieur le secrétaire du comité, s'écrie l'auteur en déchirant la malheureuse lettre en vingt morceaux, et quand je vous présenterai des ouvrages, c'est que vous viendrez me les demander avec humilité. Ils trouvent que mon vaudeville est pitoyable, et ils ne l'ont pas seulement écouté. Si quel-

qu'auteur à succès l'eût présenté, les journaux auraient annoncé le lendemain une réception sans scrutin et par acclamations; mais, inconnu dans la carrière des lettres, sans nom, sans protecteur, que pouvais-je espérer? d'être refusé, et je le suis dans toutes les formes.

Au dépit succède pourtant le désir de parvenir; un nouveau sujet est traité, une autre pièce est faite, l'auteur demande lecture, on la lui refuse cependant, avec politesse. Une décision des directeurs impose, comme je l'ai déjà dit, l'obligation aux jeunes auteurs, dont les premières productions n'ont point encore été représentées, de déposer leurs manuscrits au secrétariat de l'administration, pour être soumis à l'examen préalable d'un des membres du comité. Et l'examinateur en question s'amuse à lire les ouvrages déposés au secrétariat, à peu près comme les caniches aiment l'hydrophobie, les industriels nocturnes, et les poésies de M. Viennet.

Obligé pourtant de se conformer à la fatale décision, il donne son nom et sa de-

meure au secrétaire, qui lui promet de s'occuper sérieusement de son manuscrit, et de lui faire parvenir une réponse décisive dans un mois. Le mois expiré, on croira sans peine que la réponse attendue avec tant d'anxiété n'est point encore parvenue, et que l'auteur se présente vingt fois à l'administration, sans pouvoir y rencontrer l'officieux qui le joue si impudemment. Enfin le hasard les a réunis. L'auteur tance vertement monsieur le secrétaire sur sa coupable négligence, et lui demande son vaudeville: embarras de l'interpellé, qui fouille dans toutes les armoires et les cartons de son cabinet, avant de mettre la main dessus: plus il cherche à se remémorer où il a pu le serrer, et moins sa mémoire vient à son aide; le seul moyen de sortir d'embarras est d'avoir recours à un innocent mensonge; il déclare donc à l'auteur que l'examinateur ne l'a point encore renvoyé à l'administration, et que ce retard permet d'espérer une décision favorable pour l'ouvrage. Le jeune auteur n'a aucune observation à faire, le

langage du secrétaire ne le séduit pourtant pas, et il se promet bien d'éclaircir le fait.

Deux jours après sa visite au secrétaire, en rentrant chez lui il trouve son manuscrit déposé chez le portier, une lettre lui apprend que son petit acte pétille d'esprit, mais que c'est l'ouvrage d'un jeune homme sans expérience du théâtre, l'administration regrette vivement de ne pouvoir lui accorder la lecture qu'il demandait, elle espère être plus heureuse une autre fois; au reste, elle ne peut que l'engager à travailler, il a les plus brillantes dispositions, qu'il les cultive, et les portes du comité lui sont ouvertes.

Et de deux, se dit-il; il voit qu'il était difficile de mettre le pied dans l'étrier: quel moyen employer pour arriver à se faire jouer sur un théâtre, n'importe lequel? cherchons un peu! Il cherche; et, après avoir bien réfléchi, il trouve qu'un collaborateur peut seul ouvrir le chemin de l'immortalité; mais une réflexion cruelle vient encore troubler ses rêves de gloire et d'argent: où trouver ce collaborateur?

Pour quiconque se rappelle le mot de feu *Moreau : J'aime mes confrères, mais je n'aime pas leurs succès*, lequel mot peint en masse l'esprit de corps des hommes de lettres, c'est chose difficile à rencontrer qu'un collaborateur disposé à vous lancer dans le monde littéraire ; et, en effet, s'il n'y trouve pas son intérêt, pour quel motif ira-t-il augmenter encore le nombre des auteurs, qui, soit dit sans épigramme, devrait plutôt diminuer qu'augmenter. Le hasard ou l'intérêt seul fait donc trouver un collaborateur ; et, si je suis parvenu à faire jouer mon *Prince trompant*, ce n'est qu'aux déjeuners et aux dîners que je prodiguai à quelques hommes de lettres, que je dois de les avoir pour collaborateurs et parrains.

Je sais un jeune homme qui, pour parvenir à se faire jouer, s'adressa au chef de la *littérature secondaire*, comme il s'appelle lui-même si plaisamment dans le Charlatanisme, en parlant de ses chefs-d'œuvre, *qui lui coûtent ce qu'ils valent ;* il crut qu'en offrant à M. *Scribe* une part dans un opéra-

comique en trois actes, il allait atteindre son but. Malheureusement pour lui, sa lettre écrite sans art et sans tact, indisposa l'auteur dont il sollicitait le patronage; on lui répondit pourtant avec honnêteté, mais de manière à ce qu'il pût comprendre qu'il avait manqué d'adresse; voici, au reste, la lettre de M. Scribe à M. E..... C......

« Monsieur,

» Je ne sais comment vous remercier de » l'honneur que vous voulez bien me faire » en vous adressant à moi; mais je ne *m'in-* » *téresse* que dans les ouvrages auxquels j'ai » travaillé; et le vôtre, ainsi que vous me » l'annoncez, étant terminé, je ne puis rien » y faire. Bonnes ou mauvaises, toutes les » pièces où j'ai mis mon nom sont de moi, et » je suis fâché que vous me croyiez capable » de prendre une part dans un ouvrage qui » ne m'appartient pas.

» Après cela, vous me supposez à l'Opéra-» Comique un crédit que je n'y ai pas; car ces

» messieurs me refusent très-bien mes pièces,
» quand elles ne leur conviennent point.

Je suis, monsieur, avec la plus haute considération,

Votre tout dévoué,

EUGÈNE SCRIBE.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Si j'ai rapporté ce fait, c'est pour venger M. Scribe de toutes les absurdités qui ont été dites sur lui. Long-temps on a fait courir le bruit que l'auteur de *la Muette* avait chez lui une école dramatique, composée de jeunes gens qui faisaient de l'esprit pour son propre compte, et qu'il se contentait de revoir les pièces, qu'il donnait au théâtre sous son nom.

On affirmait que, pour se voir représenter sur la scène du Gymnase, il fallait subir l'association de M. Scribe : rien de plus faux;

car M. Poirson refuse très-bien les pièces de son fournisseur, alors qu'elles ne lui conviennent plus, ou qu'il les regarde comme peu capables d'obtenir des succès.

Après cela, quand il fut reconnu qu'il était impossible de tuer M. Scribe comme supériorité dramatique, on alla jusqu'à fouiller dans les mystères de sa vie privée; on l'accusa d'avoir l'esprit mercantile, de s'être opposé à l'établissement d'une caisse de secours pour les auteurs, parce que ses droits s'élevaient à une somme très-forte. La retenue qu'il aurait eu à subir lui-même eût été relativement beaucoup plus élevée que celle de ses confrères, et ce fut lui qui, le premier, proposa l'exécution d'une mesure indiquée et développée, il y a plus de cinq ans, dans le *Corsaire.*

La seule chose qu'on puisse reprocher à M. Scribe, est d'éclipser par son nom, le nom de ses collaborateurs; *Scribe* est un nom qui vous tue, qui vous enterre : demandez plutôt à M. Varner.

Cet auteur venait de donner, avec

M. Scribe, *le Mariage de raison*. Vingt représentations ne faisaient que piquer la curiosité du public. Un soir, que dans les coulisses, il entendait résonner à son oreille des applaudissemens de bon aloi, madame Julienne vient à passer près de lui.—Eh! bonjour, monsieur Varner. — Bonjour, madame Julienne. — Vous ne nous faites donc plus rien? — Comment! — Oui, il y a long-temps que je n'ai rien joué de vous. — Plaisantez-vous, vous en jouez tous les jours. — Est-ce que vous êtes du *Mariage de raison?* — Je le crois, du moins. — Je ne le savais pas. — Mon nom est pourtant tous les soirs sur l'affiche.

Un auteur que je pourrais entreprendre, et sur le compte duquel les faits abondent, c'est le chevalier Guilbert de Pixérécourt, colosse de Rhodes, les jambes ouvertes, laissant approcher ceux des auteurs qu'il ne peut ouvertement éloigner, mais rapprochant cependant ses jambes de manière à ce qu'aucun ouvrage ne puisse passer, si son intérêt le lui commande: chose

singulière que l'on ne veuille jamais se rappeler ce que l'on a été, et faire pour les autres ce que l'on a été bien aise que d'autres fissent pour vous. La prospérité fait perdre la mémoire, il n'y a pas à en douter. Pour engager M. le chevalier à devenir un peu plus traitable, à se montrer moins dur envers les auteurs sans nom, je vais laisser parler M. Guilbert, l'auteur, mais l'auteur de dix-sept ans.

En 1793, dit M. R. C. Guilbert de Pixérécourt, j'étais à Paris, dans un grenier (*il ne cumulait pas alors*), sous un nom supposé et sur le point de payer de ma vie le crime capital d'avoir cédé à l'autorité paternelle, en quittant la France à l'âge de dix-sept ans pour aller en pays étranger, seul à cent lieues de ma famille. L'esprit frappé des assassinats juridiques qui chaque jour ensanglantaient Paris, je m'attendais à tout moment à subir ma peine. (Ici se trouvent une quinzaine de phrases qu'il est inutile de rapporter.) Je lisais le Comte de Cominge, quand un vieux militaire, mon voi-

sin, me prêta les Nouvelles de Florian, qui venaient de paraître, et obtenaient un grand succès. J'en fus enchanté. (. . . .). Selico surtout me plut infiniment, et je conçus l'idée d'en faire un drame. (Il paraît qu'il avait alors de l'idée.)

Une semaine me suffit, et au delà, pour composer une pièce en quatre actes, intitulée *Selico* ou (je *crois* que *c'est l'auteur* des *ou*) le *Nègre généreux ;* je la portai à Baptiste aîné, qui jouait alors le rôle de Robert chef de brigands ; il lut mon ouvrage, et me parla avec toute la supériorité que semblait admettre la différence de notre position respective, et finit par m'indiquer de nombreux changemens, au moyen desquels il me garantit la réception et le succès, puisqu'il voulait bien se charger du rôle principal.

Bon, me disais-je en le quittant, cet homme là ne s'y connaît pas. (Que de fois il fait faire la même réflexion !) Parce que je suis jeune, il a cru pouvoir prendre envers moi

un ton doctoral, mais j'en sais plus que lui ; certainement ma pièce telle qu'elle est, vaut pour le moins celles que l'on joue sur son théâtre, et même sur beaucoup d'autres.

Tout en applaudissant mon chef d'œuvre et en caressant *ma petite vanité* (trop honnête), je me trouvai devant le théâtre de Molière, ou l'on représentait alors *le Château du Diable.* Je m'arrête, et jetant sur l'affiche un sourire dédaigneux, dont la traduction la plus modeste signifiait que ma pièce valait infiniment mieux que celle-là, j'entre et je demande à voir le directeur : on m'introduit.

Singulièrement fortifié par le demi-suffrage de Baptiste, et par la fumée d'amour-propre qui m'avait accompagné depuis le Marais, je présente mon manuscrit avec cette assurance qui semble dire, c'est du bon. Le directeur le prend et me remet au lendemain : j'y retourne, il m'annonce qu'il y a trouvé beaucoup d'intérêt et surtout un beau rôle. Puis il m'invite à déjeuner avec l'élite de la troupe qu'il avait réunie pour

entendre mon drame. On déjeune, on se place, et je me dispose à écouter; car j'avais prié le directeur de lire pour moi : il faut que j'en convienne, le cœur me battait violemment, toute ma confiance avait disparu, modestement blotti dans un coin, la tête et l'oreille basses, je voyais alors dans mon ouvrage d'énormes défauts.

Si par hasard j'étais reçu, me disais-je, je m'estimerais fort heureux d'obtenir mes entrées et une centaine de francs, ce serait encore de l'argent bien gagné.

On commence, un murmure flatteur accompagne la fin du premier acte.

Bon, me dis-je ; d'après ce début, il me semble que je pourrai bien demander 200 fr.

Le deuxième et le troisième actes sont accueillis par des applaudissemens, et vite mes prétetions s'augmentent successivement de 100 fr. par acte.

Enfin au quatrième, les dames tirent leur mouchoir, je vois couler des larmes.

Des actrices qui pleurent, oh! pour le coup, cela doit valoir 600 fr. au moins.

La pièce finit, et après les complimens de l'auditoire, le directeur m'embrassa. Votre ouvrage est reçu, me dit-il ; vous le voyez, il a fait le plus grand plaisir, et nous allons le monter incessamment; mais quel prix y mettez-vous?—Vingt-cinq louis, répondis-je sans hésiter. — Soit, nous allons passer à la caisse, nous dresserons un petit traité, et vous recevrez votre argent. —Je ne demandais pas mieux, tout fut bientôt terminé, et nous nous séparâmes.

De tous les comités les plus récréatifs, après celui que M. Viennet rend comique par sa présence seule, je n'en sache pas de plus amusant que celui du théâtre des V.... Lisez-vous une pièce; le vieux B...... les mains dans ses poches, se promène incessamment en murmurant entre ses dents... oui... mais il n'y a pas de rôle pour P...... Monsieur C..... dit : O'est bien, mais je me rappelle qu'il y a dix ans, on m'a lu un couplet dans lequel il y avait la même idée. Certainement, ajoute de manière à être entendu de l'auteur, L...., la pièce marche; mais il

faudrait que mon fils fût au moins pour un tiers là dedans... Te rappelles-tu, D..., qu'au théâtre Montansier, on a joué une scène a peu près semblable, dans un vaudeville? dit L...., et le vieux B..... de faire crier ses souliers sur le parquet en se promenant toujours, et en disant : C'est bien long, c'est bien long..... que font-ils à P..... pendant que je suis ici?

Le sort de l'auteur à ce comité est décidé immédiatement après la lecture. C'est la seule chose agréable qu'on y rencontre : le lendemain de la chute de la pièce *Toujours à propos*, de Picard, j'y lus un vaudeville intitulé *Mal à propos*. Ma pièce fut refusée ; je désirai connaître le motif du refus; le secrétaire me répondit : Monsieur, *le comité ne peut jamais en donner;* et lorsque je m'en allai, cette maudite phrase me donna beaucoup à réfléchir.

CHAPITRE XII.

Caprices des Directeurs et des Comédiens envers les Auteurs.

. . . . ô toi! que ton destin
Pousse, pour ton malheur, dans ce fatal chemin,
Qui crois le voir semé de lauriers et de roses,
Viens contempler mon sort, et poursuis, si tu l'oses.

CASIMIR DELAVIGNE.

DE toutes les tribulations attachées, annexées à la profession d'homme de lettres, je n'en vois pas pour lui de plus cruelles à supporter que celles qui précèdent la première représentation de son ouvrage.

Que la conception et l'exécution de sa pièce lui aient fait passer des nuits d'insomnie; que, rebuté par la difficulté qu'il éprouve à trouver des effets, à coordonner les différentes parties de son drame ou de sa comédie, il ait renoncé vingt fois à la parachever, ce travail pénible ne peut entrer en parallèle avec les souffrances qui l'attendent aussitôt qu'escorté de son enfant, il réclame pour lui la protection du comité et le baptême dramatique.

Car c'est une terrible chose pour un auteur, et bien funeste à ses intérêts, que le caprice d'un directeur.

A la vérité les tribunaux de commerce font justice de ses injustes procédés; mais le brillant avenir et de gloire et d'argent pour l'auteur qui vit de sa plume, qu'un avenir flanqué de disputes, d'assignations et de jugemens! La vie littéraire-dramatique est une carrière à ne plus parcourir, alors que pour récolter, en échange de son travail, un salaire indispensable à l'existence, on ne peut l'obtenir qu'avec le secours des

lois et la plaidoirie d'un agréé. Puis présentez au directeur que vous actionnez, que vous forcez à exécuter les engagemens qu'il a contractés, un ouvrage parfait, il le recevra pour vous placer dans la position la plus critique, vous empêcher de le donner à un théâtre rival; et, comme par le passé, pour arriver à faire jouer votre pièce, vous vous verrez dans la nécessité de recourir aux lois. Est-ce là faire de la littérature?

C'est souvent un problème que s'expliquent difficilement le directeur et l'auteur que l'apparition d'une pièce sur la scène. Il est des pièces, et je pourrais en citer un grand nombre, qui n'auraient jamais vu le jour, sans le hasard, et partant des auteurs qui n'étant jamais joués, restaient nécessairement inconnus, pauvres, sans avenir : une circonstance les a favorisés; ils sont heureux.

Un homme qui a fourni sa part d'esprit dans chacun des ouvrages qu'il a faits, collaborateur qui donne régulièrement par mois sa moitié, son tiers ou son quart de plaisanteries, mais qui se trouve actuellement

à la tête d'un modeste actif spirituel, depuis qu'il a dépensé une grande partie de ses richesses, de ses capitaux à faire des pièces qui n'en sont pas, des *Arnaliennes*, a dû au hasard la petite célébrité qui s'est attachée quelque temps à son nom, et l'honneur d'être joué sur le théâtre de *monsieur* Poirson.

Je me sers à dessein du mot monsieur; car la femme de l'ancien géomètre est aussi directrice d'une entreprise dramatique; et lorsque l'on vient à parler du théâtre du *Palais-Royal* devant monsieur Delestre, il répond qu'il ne s'en mêle aucunement : *C'est le théâtre de ma femme !* dit-il.

Je reviens à monsieur Duvert et à ses moutons... non, à ses *Frères de lait.*

La pièce faite pour Gonthier languissait depuis fort long-temps dans les cartons du Gymnase, et les auteurs, sans nom, sans protection, ne pouvaient guère espérer de la voir représenter devant les nombreux spectateurs, dont M. Scribe piquait chaque fois la curiosité, avec ses petites pièces mus-

quées, chefs-d'œuvre en gants glacés, flanqués de titres et de croix. Un rendez-vous donné par le directeur à M. Scribe fut la cause de la réception de la pièce, et de sa mise immédiate en répétition.

M. Poirson, occupé, lors de l'arrivée de l'homme de lettres à l'administration, de graves affaires, fit prier son ami d'attendre un peu. L'auteur de *Gustave*, dont l'ambition ne rêvait point encore l'Opéra, ouvre machinalement le carton des *pièces à lire*, en prend une au hasard; elle a pour titre : *les Frères de lait*. Les premières scènes l'intéressent; il poursuit sa lecture, trouve la pièce fort spirituelle, fort attachante, en parle à son ancien collaborateur, l'engage à la monter. Le jeu de Gonthier lui prêtant l'appui de son talent, elle obtint un beau succès, comme chacun sait.

Que de démarches, de rendez-vous donnés et manqués, de disputes, de scènes, ont amené la première répétition d'un ouvrage! Huit jours suffisent à peine au directeur et à l'auteur pour tomber d'accord sur

la distribution des rôles : tel rôle a été écrit pour tel acteur, et le directeur ne veut pas que ce soit lui qui le joue; le chef des actionnaires protége vivement un nouveau débutant; puis arrive le chapitre des concessions que le directeur est obligé de faire, dans son propre intérêt; et le souffre-douleur obligé est le malheureux auteur.

La pièce est pourtant en chantier : les répétitions se succèdent. C'est sur les détails, sur le dialogue que se porte alors le scalpel des considérations. Cette phrase, cette *tartine*, peut faire inquiéter le directeur : il faut la retrancher. L'auteur, qui l'a placée à dessein, s'y refuse, le directeur insiste, la répétition est interrompue, aucun des disputans ne veut faire de concessions, et l'homme de lettres joue plus souvent dans cette lutte le rôle de vaincu que le rôle de vainqueur.

Puis telle scène, qui ne paraissait pas trop longue à la lecture, entrave la marche de la pièce, nuit à son effet : nouvelle contrariété. L'auteur espère beaucoup de cette scène,

pour enlever le succès du premier acte, et le directeur soutient qu'elle doit le faire siffler. Encore des suppressions.

Ajoutez à cette série de tribulations les querelles entre les collaborateurs. Celui-ci trouve cet effet détestable; celui-là le trouve admirable; ce qui plaît à l'un, déplaît à l'autre; ce que l'un ajoute est aux yeux de l'autre tout ce qu'il y a de plus rococo. Et jugez du plaisir de l'écrivain.

J'en connais un qui ne permet jamais à ses collaborateurs la moindre suppression dans les pièces auxquelles il travaille. Lors des répétitions, l'original arrive armé de *deux fleurets*, qu'il pose sur une table; puis, avec ce système conciliateur, exige impérieusement la disparition des mots et des scènes qui lui déplaisent, et ne consent jamais à laisser châtier ses pensées, qui, soit dit sans le blesser, sont monstrueusement originales.

J'arrive maintenant à la seconde partie des tribulations infligées à l'homme de lettres.

Caprices des comédiens envers l'auteur.

Le rôle le plus à effet d'une pièce, qu'il soit ou non de l'emploi de l'actrice et de l'acteur qui font recette, est toujours dans leurs attributions, il rentre dans leur domaine, et malheur à l'auteur qui ne peut concilier tant d'intérêts divisés, tant de questions d'amour-propre; ils vouent une rancune inamovible, une haine à mort à celui qui détruit leurs calculs, et lui refusent impitoyablement après une déception, le rôle qu'il a écrit pour eux; car il n'est jamais entré dans la pensée des comédiens de faire valoir un rôle pour contribuer à établir la réputation d'un écrivain dramatique; l'égoïsme qui les domine, qui les étrangle, leur commande de ne penser qu'à eux, toujours à eux, jamais aux autres, et c'est justice à leur rendre que de dire qu'ils s'occupent merveilleusement de leurs personnes.

Ensuite, il n'y a nulle comparaison à pouvoir établir entre les prétentions de messieurs *de la Barbe* et les exigeances, le despotisme des actrices vis-à-vis des auteurs. On trouve encore chez les hommes des égards, dont au

reste un homme ne peut s'écarter en face d'un autre homme. On entend des observations faites avec adresse, avec esprit, parfois on les accueille; mais le moyen de ne point envoyer une actrice à tous les diables, qnant aux paroles que vous lui adressez avec honnêteté, elle répond par des insolences, par des plaisanteries plus qu'équivoques, par des menaces ! puis, pour couronner l'œuvre, vous jette brutalement son rôle à la figure! il faut être doué d'une grande patience pour ne point engager une dispute, pour ne point donner une répétition ridicule de la scène qui arriva lors de la première représentation de *Racine et Cavois*.

Monsieur E.... qui, à cette époque, n'était qu'un très-mince personnage, s'estimait fort heureux d'aller attendre son ami.... sur *le pont des Arts*. L'académicien se trouvait là comme par hasard, et allait fort souvent, mais toujours par hasard, dîner avec lui.

Monsieur E..... enfin, qui soupait modestement *avec deux douzaines d'échaudés* que, bien entendu, lui *offrait* chaque soir *l'amitié*,

se prit, à l'occasion de sa pièce, qui par parenthèse eut une fort jolie chute, de dispute avec Mademoiselle Bo...... L'actrice d'un naturel vif, bouillante de colère, imprima les cinq jolis doigts de sa main sur la figure de l'auteur; celui-ci, oubliant ce qu'on doit d'égards à une femme qui s'oublie, riposta aussitôt, et envoya à l'irascible un coup de pied dans son centre de gravité; grande fut la rumeur, et tellement grande que l'actrice, oubliant que la toile était levée, et que les acteurs étaient en scène, la traversa en poussant des cris désespérés, et en demandant vengeance.

Le public ne sut que le lendemain ce qui s'était passé, car le directeur ne jugea pas à propos de faire annoncer aux spectateurs par son régisseur :

« Messieurs, ceci n'est rien; mademoiselle
» Bo..., à la suite d'une querelle avec M. Et...
» vient de lui donner un soufflet, et M. Et...
» lui a riposté par un coup de pied dans
» un endroit que je ne puis nommer. »

Une scène qu'eut M. Alexandre Duval

avec mademoiselle Contat, dans le cours des répétitions d'*Edouard en Ecosse*, montrera quelle est la positiou d'un auteur auprès de certaine comédienne que l'habitude d'être flattée rend presque toujours despote envers les gens de lettres. Quelques jours avant la représentation, mademoiselle Contat voulut établir la position d'une scène selon sa commodité, ou plutôt selon sa fantaisie; en vain l'académicien lui fit remarquer que ce qu'elle désirait, en admettant qu'il cédât à ses désirs, détruirait totalement l'effet de la scène. Ses réflexions faites avec politesse n'eurent aucun pouvoir sur l'esprit de l'actrice: l'auteur interpella vivement les acteurs qui jouaient avec elle de prononcer sur leur différend : ne voulant pas donner tort à une femme qui jouissait d'un grand crédit dans leur société, ils gardèrent le plus profond silence.

Quoique leur silence fût pour elle une espèce de condamnation, elle n'en persista pas moins dans son caprice. L'auteur, en sa qualité de Breton, tint ferme au milieu

des traits malins qu'elle lui lançait de dépit de ne pas se voir obéir pour la première fois peut-être. Poussée à bout, elle jeta le cahier de son rôle à la tête de l'auteur, avec accompagnement d'injures et l'assurance qu'elle ne jouerait jamais dans aucune de ses pièces. M. Duval le ramassa froidement, prit son manuscrit des mains du souffleur, et assura à son tour que la pièce ne serait jouée qu'autant qu'on voudrait bien permettre à l'auteur d'avoir quelquefois raison. Sur ce mot, il sortit. Le soir, grande rumeur à la comédie. On lui envoya des ambassadeurs qui le prièrent d'écrire un mot à sa belle ennemie pour l'inviter à reprendre son rôle, et lui affirmèrent qu'elle jouerait la scène comme il le désirait. Il refusa nettement de faire une démarche qui lui paraissait ridicule; il leur répondit que tous les torts étant du côté de l'actrice, ce n'était point à lui à s'humilier devant elle, qu'il n'était nullement offensé de sa petite colère de femme, mais qu'il renoncerait plutôt à voir représenter sa pièce, que de consentir à lui don-

ner satisfaction. Sa résistance eut un effet prompt; la comédienne avait envie de jouer le rôle; elle pria l'auteur de le lui renvoyer. Il trouva la dame à la répétition. Une plaisanterie gaie de sa part, un mot galant de l'auteur terminèrent la querelle. Mais la paix ne fut pas durable, et, quelques années plus tard, un nouveau rôle que M. Duval donna à madame Talma fit renaître entre eux de nouvelles tracasseries qu'en sa qualité de femme aimable, puissante au théâtre par son esprit et ses talens, elle fit complétement tourner au désavantage de M. Alexandre Duval.

Si je raconte avec tant de détails ces scènes de l'intérieur du théâtre, c'est qu'il est bon de faire connaître à mes lecteurs qu'il ne suffit pas qu'un auteur ait fait sa pièce, qu'il soit parvenu à distribuer ses rôles sans se faire d'ennemis, il faut qu'il ait encore à combattre les acteurs jusqu'à la veille de la grande lutte qui va s'établir entre lui et le public.

Tout auteur qui fait répéter sa pièce, et qui ne cède pas tout de suite aux observa-

tions de tel ou tel acteur qui veut le forcer de faire des corrections à tel ou tel passage, est aussitôt regardé par les comédiens comme un auteur plein d'amour-propre, qui tient trop à ses idées. Puis il arrive souvent qu'un comédien, pour prouver qu'il a autant d'esprit que son camarade qui vient d'indiquer une correction juste et utile, vous demande des suppressions ridicules. Que fait alors le pauvre auteur? il se lamente, il se dépite, il se fâche, il refuse; et c'est alors qu'on lui prédit que son entêtement amènera la chute de son ouvrage.

Si Beaumarchais n'eût point opposé tant de résistance au bon goût des comédiens, ses comédies auraient perdu beaucoup de l'originalité comique du dialogue qui en fait le charme.

Les acteurs ne réfléchissent pas assez à la situation d'un auteur, dès qu'il se prépare à livrer sa pièce au public; ils lui pardonneraient quelques boutades, s'ils savaient que, du moment où commencent ses répétitions, il n'est plus de repos pour lui. Le

jour le surprend dans son lit à calculer l'effet de chaque scène, à se représenter l'impression qu'elle doit produire sur le parterre, et si, au milieu de ses inquiétantes combinaisons, sa tête appesantie succombe au besoin du repos, un sommeil fatigant et pénible lui montre dans ses rêves son enfant chéri, l'objet de sa tendre affection, de tant de peines, de tant de travaux, succombant au milieu des cris, sous les sifflets de la multitude.

Voilà la situation d'un auteur pendant les répétitions; mais qui pourrait peindre ses angoisses pendant les mortelles heures d'une première représentation? Piron seul l'a fait avec succès :

« Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
» Abrège au moins d'un an le nombre de ses jours. »

C'est un monde bien drôle que le monde dramatique, c'est un monde exceptionnel parmi nous; monde qui a ses mœurs, ses habitudes en dehors de nos mœurs et de nos habitudes.

Aussi est-ce chose à excuser chez les comédiens que les tracasseries qu'ils font éprouver à l'homme de lettres, tant ils sont eux-mêmes exposés aux caprices des directeurs, et je vais vous en donner la preuve.

Lors de la distribution des rôles de la pièce de *la Tour de Nesle*, le rôle de Buridan est donné à Frédérick. Il l'apprend, s'identifie avec le personnage qu'il est chargé de représenter, assiste régulièrement aux répétitions, puis ne voilà-t-il pas qu'il prend fantaisie à M. Harel d'engager Bocage et de le faire débuter par ce rôle, dont il ne peut plus légalement disposer ! Un beau matin, Bocage apparaît au théâtre, porteur d'une double copie du rôle, le répète, et annonce assez à Frédérick par sa présence sur la scène de la Porte Saint-Martin ce qui lui reste à faire. Frédérick se retire, et Bocage joua cent trente fois *la Tour de Nesle*.

Il n'est point à blâmer non plus, l'homme de lettres qui abuse de sa force sur les armes, et souvent du peu de courage d'un directeur, pour contraindre celui-ci à jouer sa pièce, ou

à la remettre au répertoire. Cette tactique, dont se servait un auteur qui fait actuellement du juste-milieu et de la littérature administrative dans une sous-préfecture, portait toujours ses fruits, en ce sens que les directeurs laissaient ses pièces au répertoire, et qu'à la fin de chaque mois sa bravoure lui rapportait de mille à douze cents francs.

Rien de plus préjudiciable aux auteurs qu'un directeur-auteur. Son répertoire, toujours volumineux, tue le répertoire de ceux qui ne *travaillent* pas avec lui; puis, qu'il fasse ou non ses pièces, il a toujours un faible pour voir son nom sur l'affiche, parce qu'un nom sur l'affiche introduit quelque chose dans la caisse particulière. Feu Picard aimait assez à voir son nom figurer sur l'affiche du théâtre qu'il dirigeait, et je me rappelle encore certain dimanche qu'il envoya de bon cœur à tous les saints du paradis. Il venait de donner une pièce qui avait obtenu du succès, et qu'on jouait tous les jours. Par un beau dimanche d'été, temps

magnifique, ciel pur, chaleur excessive, il fit un raisonnement très-simple, fort juste, et s'abstint de faire représenter son chef-d'œuvre, certain qu'il était de ne pas arriver même à une demi-recette, et de ne toucher que de minimes droits, chose qui ne cadrait aucunement avec son goût pour l'argent. Il appela donc trois auteurs à l'honneur de se voir représenter ce jour-là, et du nombre se trouva Daubigny avec ses *Petits Protecteurs*. Les portes du théâtre sont ouvertes, et le public ne se presse pas de pénétrer dans le sanctuaire de Thalie. Quand tout à coup une pluie battante, un déluge force les promeneurs à se venir réfugier au théâtre; la salle n'est plus assez vaste pour contenir le public qui s'y presse pour se soustraire aux flots de pluie dont il est inondé; la recette est magnifique; le caissier, qui s'attendait à n'avoir rien à faire, aurait besoin de se multiplier, et pour son acte des *Petits Protecteurs*, Daubigny préleva sur la recette quatre cent cinquante francs espèces sonnantes et ayant cours.

Grande vexation pour l'auteur du *Collatéral*, auquel les plaisans n'épargnaient pas les épigrammes, tellement qu'ayant intitulé une pièce en cinq actes *les Collatéraux*, il fut obligé d'en changer le titre, un Zoïle, après le peu de succès de l'ouvrage, s'étant écrié : Le collatéral, les collatéraux... décidemment l'auteur *décline*.

Une spirituelle plaisanterie jouée par un homme d'un grand esprit, abstraction faite de ses opinions politiques, à l'un des directeurs du théâtre des Variétés, est celle du héros du *pont du Pecq* à M. Crétu.

En échange d'un manuscrit de Martainville, le directeur Crétu lui remettait, aussitôt après la lecture de son ouvrage, une somme de quatre cents francs, et la pièce lui était acquise.

Martainville avait besoin d'argent, et ce n'était pas chose rare chez lui de le voir dans ce besoin-là. Pour en trouver, voici ce qu'il imagina. Il prend un cahier de papier, trace à la hâte le plan d'un vaudeville, le distribue scène par scène, les indique légèrement

et va trouver M. Crétu, chez lequel l'auteur de *Pommadin* avait obtenu quelques succès. Je viens vous lire une pièce.—Soyez le bien venu, Martainville.—Placez-vous en face de moi, et prêtez-moi toute votre attention. Dialogue, couplets, airs, tout est trouvé, lu, chanté sans hésitation. La pièce ainsi improvisée est charmante, M. Crétu la trouve d'un comique achevé, félicite l'auteur et lui compte quatre cents francs. Martainville obtient de remporter son manuscrit pour faire quelques changemens, de légères corrections. Dix-huit mois se passèrent sans que le directeur pût obtenir la pièce, que l'auteur se décida pourtant à faire, et M. Crétu, quand elle fut en répétition, de dire : *C'est unique, mais cette pièce m'avait paru bien plus gaie à la lecture*. Martainville lui apprit alors le tour qu'il lui avait joué.

Un trait de la vie de Martainville a fourni le sujet de la jolie pièce des *Deux Mousquetaires*. Il était fort lié avec un auteur qui fait maintenant de la littérature politique à la chambre des députés, et je commence par

vous déclarer que ce n'est pas l'illustrissime M. Viennet. A cette époque, l'auteur-député n'avait pas ce qu'il a maintenant, de l'argent, et telle était la confiance que lui et Martainville inspiraient à leurs tailleurs, qu'ils se trouvaient, comme les deux mousquetaires, dans la cruelle nécessité de ne pouvoir jamais sortir ensemble. Ils avaient potage pour deux, habit pour deux; c'était peu commode, comme on voit.

Peu vous importe de savoir à quel théâtre l'auteur dont je vais vous parler, lisant une pièce, s'arrêta tout à coup, se leva, interrompit sa lecture, et s'adressant au directeur, lui dit : *Tenez, cette pièce-là m'ennuie; elle doit vous ennuyer aussi, restons-en là*, puis sortit. Moi, je borne là le cours de mes observations sur les caprices des directeurs et des comédiens, car je craindrais de faire comme notre auteur.....

CHAPITRE XIII.

Des Journalistes.

Un journaliste enfin peut-il par ses bons mots
Corriger les méchans, les menteurs et les sots ?
S'il manie avec art l'arme de la satire,
Croyez-vous qu'il outrage, alors qu'il vous fait rire ?
S'il fronde un ridicule, ou combat un travers,
Insulte-t-il aux mœurs en sa prose, en ses vers ?

ÉTIENNE CHAMPNEUVILLE.

Lisez dans Voltaire ses *Conseils à un journaliste,* vous y verrez que ce grand homme ne regardait pas cette profession comme incompatible avec l'honneur, le ta-

lent et la bonne foi. Quelque jeune auteur venait-il le consulter sur ses ouvrages : « Adressez-vous à Fréron, lui disait-il; lui seul a du goût en France !..... » Quel éloge du rédacteur de *l'Année littéraire !* et cela dans la bouche d'un ennemi !..... En effet, pour ne parler que du théâtre, un journaliste tel Fréron ou Geoffroy (lorsque la haine et les préventions n'égaraient pas ces messieurs), un journaliste, dis-je, de ce mérite, est le plus utile des censeurs quotidiens pour les jeunes gens qui embrassent la carrière dramatique. Sentinelle avancée sur la frontière du bon goût, le journaliste par son *qui vive?* de tous les instans, écarte les intrus sans brevet et qui voudraient franchir la limite. Mais il faut que la politesse et le sentiment des convenances disciplinent cet éclaireur de l'opinion publique, dont il n'est, d'ailleurs, que le représentant. Toutefois, même alors que le journaliste, obéissant à quelque influence particulière, fait dégénérer sa critique en satire personnelle, il peut encore être utile. Pour

l'acteur de bon sens et d'un vrai talent, c'est le « *Souviens-toi, Philippe, que tu es homme!* » C'est le railleur obligé qui escortait chez les Romains le char du triomphateur.

« Au Cid persécuté Cinna dut sa naissance ! »

. . . .

« A Zoïle Geoffroy Talma devra sa gloire ! »

Jaloux de désarmer et de réduire au silence l'inexorable persécuteur de ses succès, notre moderne Roscius redoubla d'efforts et d'études, jusqu'à ce qu'il eût atteint le comble de la perfection..... « Que dira papa Geoffroy? » s'écriait le divin artiste, chaque fois qu'il venait de surpasser l'attente générale dans un nouveau rôle..... « O Athéniens! c'est pour arracher votre estime et vos applaudissemens que je me précipite au travers des plus grands périls ! » Que voilà bien Alexandre et son grand cœur, et cette soif généreuse de dompter l'envie de ses plus redoutables adversaires! De

même un Lekain, un Monvel, un Talma tourneront au profit de l'art l'exagération et l'amertume de leurs critiques quotidiennes. Ils arracheront leurs éloges à force de prodiges. Grâce à leurs doctes veilles, la plume de Zoïle deviendra la lance d'Achille entre les mains de l'implacable ennemi. Elle guérira les blessures qu'elle aura faites.

Les journalistes ne décourageront que ces demi-talens faisant métier et marchandise de ce bel art, qu'ils n'auraient dû embrasser que par vocation. « Si le public me siffle chaque soir, dit Saint-Clair, c'est la faute de ce maudit M***, qui ne laisse pas s'écouler un seul jour sans me draper dans sa feuille !..... » Le pitoyable raisonnement! Ainsi, lors de ses premiers débuts, quand on reprochait au danseur Lachouque d'avoir un mollet plus gros que l'autre : « C'est la faute de l'administration ! » répondait le très-naïf zéphyr, devenu depuis des plus célèbres en Russie. Croyez-moi, lecteur, sur parole : je l'ai entendu dix fois, dans ma jeunesse, à Bordeaux, de la bouche même

de Lachouque, et il pouvait y avoir quelque vérité dans son aveu. Quant au beau Saint-Clair et à toutes les médiocrités de son espèce : « Travaillez, travaillez, messieurs, leur dirai-je; sachez conquérir par un jeu franc et naturel les suffrages du public. C'est là votre juge suprême. Les journalistes n'en sont que les interprètes. Que le parterre en masse applaudisse à vos progrès; qu'il vous proclame comédiens, et les journalistes seront forcés de faire chorus avec la voix publique; ou s'ils s'obstinent à vous trouver détestables, leur jugement n'aura pas d'écho. Le public les punira, par son dédain, de la partialité, de l'injustice de leur censure.

« Aimez qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue »

Mais méprisez qui vous déchire sans sujet, ou plutôt parce que vous n'avez pas voulu, comme tant d'autres, *sacrifier à Baal* (c'est l'expression de Talma).

Peut-être serait-ce ici l'occasion de dis-

culper les journalistes d'une accusation banale de vénalité, mais qui n'en est pas moins injuste. Le vulgaire pourrait croire qu'un journaliste de profession est un être essentiellement vénal, écrivant ses arrêts sur une table d'or et couverte d'offrandes; véritable vampire des deniers de sa clientelle dramatique, sangsue théâtrale, ne lâchant sa proie qu'après s'être gorgée d'écus, ministre despote au petit pied des contribuables de coulisses, dont il surcharge le budget à plaisir; nouvel Érésichthon qui, plus il dévore, plus il sent redoubler son appétit, etc..... Le fait est qu'à un petit nombre d'exceptions, ce portrait rembruni du journaliste m'a toujours paru l'antipode de son caractère. Le journaliste, en général, est un gros garçon sans souci, composant des articles de théâtres et des tiers de vaudevilles, mangeant son petit pécule aussi lestement qu'il le gagne; friand de bons morceaux, encore plus de jolies femmes; n'ayant pas même chez lui de plume pour signer les nombreux billets de spectacle qu'il distribue avec une

prodigalité tout exemplaire. Du reste, nul fiel, nulle bile : critiquant sans haine, uniquement pour remplir sa tâche quotidienne ou hebdomadaire; accablant, par pure humanité, de complimens écrits dont il ne croit pas un mot, tel ou tel pauvre diable d'acteur qui a besoin de vivre.

« Parions, me direz-vous, que vous avez été journaliste, ou que vous l'êtes devenu depuis vos disgrâces financières..... »

— Non, cent fois non, ami lecteur. Bien qu'il me serait sans doute aussi facile qu'à tout autre de tailler ma plume et de feuilletonner à tant l'article; car ma vieille expérience de coulisses me soutiendrait dans ce docte métier. Ma mémoire, enrichie d'anecdotes piquantes, serait un épouvantail pour ces dames, et les ferait frémir. Armé de la férule du journaliste, je pourrais peut-être aussi reprendre mon bien où il se trouve. Avantage que j'aurais sur la plupart de ces messieurs, qui n'eurent jamais rien à perdre..... Mais loin de moi de pareilles intentions! Quoique, à l'époque même de ma pros-

périté, j'aie rencontré sur mon chemin plus d'un journaliste qui entravait mes opérations d'amateur du beau sexe, avant tout la justice, la vérité. Je continuerai donc d'examiner la profession de journaliste. Je déterminerai la nature des liaisons qui peuvent exister entre eux et les actrices. Je m'efforcerai surtout de les affranchir, sous ce rapport, du reproche de vénalité.

Un écrivain que l'on ne saurait trop citer, Geoffroy, l'a déjà fait d'une manière très-spirituelle et très-judicieuse..... Comme on énumérait jusqu'à satiété les cadeaux offerts en sacrifice sur sa table de rédaction, que l'on citait malignement le vin de Volney (Volnais), les soupières de Thérèse, les dîners de Rosemonde, etc., etc. : « Moi, recevoir des actrices ! répondit le critique célèbre; moi, mettre à contribution ces pauvres femmes ! Inventez donc, messieurs, quelque calomnie moins absurde. Ignorez-vous que, de toutes les nations du monde, la plus dissipatrice, la plus gaspillante, et partant la plus gênée, c'est la nation des actrices. A

peine les trésors de dix adorateurs peuvent-ils suffire aux besoins capricieux et sans cesse renaissans de ces dames, et vous pouvez croire qu'elles ont de l'argent de reste pour solder mes éloges !..... Une actrice est un gouffre qui engloutit tout, et vous voulez que je recueille, quand rien ne surnage sur cet abîme dévorant ! Je remplirais là un rôle plus piteux que celui du pauvre Lazare. Du moins il ramassait les miettes de pain tombées de la table du mauvais riche ; mais, avec les actrices, il ne reste pas même de miettes..... »

C'est à peu près en ces termes que se défendait le dictateur du feuilleton ; et il agissait avec plus d'esprit, plus de logique, plus d'à-propos que ses accusateurs. Au moment même où leurs calomnieuses attaques retentissaient si vivement, criblée de dettes, une actrice célèbre filait sur la route de Moscou. L'avare Thérèse entassait les dépouilles opimes des rois et des princes. V.... ne payait pas *en vin* (pardon du jeu de mots), mais en nature ; et l'histoire ne dit point que le

galant critique ait reculé, malgré sa vieillesse, devant ce genre de paiement.

Ce qui, naguère, s'appliquait à Geoffroy, peut encore aujourd'hui s'appliquer à la plupart des journalistes, dont la position financière n'a pas cessé d'être la même, sans qu'ils soient des Geoffroy. Largement rétribués dans leurs bureaux de rédaction, il faudrait qu'ils eussent une terrible soif de gain pour mettre en outre à contribution l'escarcelle de ces dames.... On accusait judiciairement Martainville, non-seulement de rapacité, mais même de vol. Telle fut sa défense : « Messieurs les jurés, à l'époque où l'on m'accuse d'avoir dérobé la montre du sieur Soucques, comme rédacteur en chef du *Drapeau blanc*, je touchais d'émolumens mille écus à quatre mille francs par mois. Vous conviendrez, messieurs, qu'il faut avoir la bosse du vol bien fortement prononcée, pour ne pas se contenter d'un tel salaire!.... » On rit en plein tribunal, et l'absurde accusation tomba d'elle-même.

Qu'il n'en soit pas autrement de tous ces

ridicules soupçons de vénalité qui, depuis trop long-temps, planent sur la tête des journalistes.

Les délits patens d'un, de deux ou même de trois d'entre ces messieurs ne sont pas ceux de la corporation tout entière.

Un indigne, que je vais signaler dans ce chapitre, est un froid Scudéry, dont la plume, hélas! trop fertile pour les tortures du public, peut enfanter tous les mois, sans peine, six lamentables drames. Avant de se faire poëte, monsieur essaya du journalisme.... « Si tu refuses de jouer dans mes tragédies pour rire, disait-il à M***, je te drape dans ma feuille.... Ne fais pas la cruelle, criait-il à la petite D., ou je te décoche un article meurtrier de ton avenir!...» Le ciel a pris soin de punir le personnage à si plats antécédens. Il vient de choisir une femme qui est à tout le monde. Il fait des ouvrages que personne ne va voir.

Puisse un tel exemple éclairer cette foule de jeunes rédacteurs qui placent dans un joli minois toute leur conscience littéraire!

On pardonne au vieux B. ses éloges nauséabondes et les continuelles flagorneries dont il accable son odalisque de la Comédie Française. Le pauvre diable en tient si fort qu'il consent à partager la princesse avec le jeune acteur Murville. Vivant sur une large feuille, il défraie à ses dépens le couple amoureux; certes vous n'accuserez point celui-là de vénalité, et c'est ce qui lui fait en quelque sorte trouver grâce à mes yeux, malgré toute la faiblesse de son caractère et de ses rares feuilletons. Que voulez-vous ? maintenant il est assez riche pour avoir des nègres à tant la colonne. Ce n'est plus ce pauvre diable qui arrivait à pied des bords de la Garonne implorer le patronnage du gras Stéphanus ! O pouvoir d'une action achetée au vieux *Constitutionnel !* L'excellent à propos que la bourse du compositeur N. !....

Laissons B., on croirait que, dans mes rancunes d'infériorité financière, j'envie sa fortune et son titre de rédacteur en chef d'une feuille politique; je m'adresse particu-

lièrement à la jeunesse pullulante des petits journaux de théâtre : pauvres infortunés qu'un dépit d'amour, qu'une démangeaison d'écrire, que le génie paresseux de l'insouciance enrôlent, avant l'âge, sous les bannières du journalisme ! ils pourraient se faire un nom dans une carrière non moins honorable que lucrative ; mais Thémis leur apparaissait toute hérissée des épines du barreau.

« De veilles, de travaux, leur faible cœur s'étonne ! »

Et ils se jettent à corps perdu dans les champs d'une critique facile et frivole. Un quart de succès, au Vaudeville ou au Gymnase, achève de détraquer ces faibles cervelets. Dès lors, ils se proclament uniques dispensateurs des plus hautes renommées théâtrales. Dans leurs articles nains, chaque jour ils jugent en dernier ressort tout ce que la France littéraire et dramatique a de plus révéré. Verdelins en herbe, ils osent faire comparaître à leur tribunal, et les che-

veux blancs de Ducis, et l'honorable vieillesse de Lemercier, et la piquante originalité du chantre de Thérèse Aubert. Malheur à l'acteur, à l'actrice, au directeur de théâtre qui ne paraîtrait pas entièrement convaincu de l'ascendant que doit exercer en tous lieux leur imberbe autorité! Il y aurait là crime de lèse-génie romantique : il faudra l'expier par les plus humbles déférences; car cette nation de journalistes, improvisée au sortir du collége, est encore plus irritable que celle des poëtes. Toutes ces petites colères à la bavette se déchaînent en tempêtes de récriminations. Pas si vite, jeunes gens! un peu plus de modération dans vos plaintes épistolaires; souvent le glaive a châtié les intempérances de la plume. Jeunes gens, jeunes gens, rappelez-vous Dovalle et sa fin tragique.

Le véritable journaliste, celui qui mériterait de servir de modèle à ses collègues, ce n'est pas cet égoïste S..... fatigant les colonnes de son journal de sa pesante et continuelle ironie, ce S..., mort à la peine

comme le lourd cheval de brasseur en traînant son haquet. Le journaliste type serait encore moins le pédant métaphorique F...., l'homme des dîners plus encore que de la saine critique. Les A.... , les J..... , les D....., créèrent autrefois plusieurs feuilles éphémères dans l'intérêt d'une coterie, d'un parti, d'une assurance mutuelle en politique, d'où lucre positif et tout personnel, mais non pas par amour des arts et de la littérature; sultans absolus du feuilleton, faisant couler des flots d'encre et les larmes de l'actrice qui refusait de ramasser leur mouchoir, se plaisant, avec une barbare jouissance, à défaire, le lendemain, la réputation théâtrale qu'ils avaient édifiée la veille. M..... ne fut qu'un savant laborieux, plein d'aigreur et de fiel dans sa polémique. D'ailleurs, il n'écrivit pas sur le théâtre. Bien lui en prit, ma foi! Car ce Danois hargneux n'eut pour lui qu'une langue acérée, tandis que ces messieurs et ces dames des coulisses possèdent la recette infaillible pour imposer silence aux aboiemens du journa-

liste couard, qui tenterait de se faire une égide de sa plume.

Selon moi, le vrai type du journalisme éclairé, c'est le bonhomme Hoffman. La variété de ses connaissances, la modération de son caractère, cette politesse et ce sentiment des convenances qui ne cessèrent de guider sa critique, la délicatesse de sa touche spirituelle et de bon goût; tout nous fait regretter qu'il n'ait pas consacré spécialement à l'art dramatique des qualités si précieuses. Comme cet aimable chevalier de Boufflers, de candide mémoire, Hoffman haïssait la haine. Il ne détestait que les jésuites. La mort vint le surprendre rédigeant encore un redoutable factum contre ces pères de la ruse. Parlant, du reste, de ses ouvrages avec la plus charmante et la plus naïve modestie, plus d'une fois je l'entendis presque s'accuser d'avoir composé de piquantes comédies et de gracieux opéra-comiques. Homme aux goûts simples et aux habitudes privées de la vieille roche, son plus grand plaisir était de s'égarer au loin à

l'aventure, en rêvant quelque ingénieuse dissertation littéraire pour le lendemain. Ainsi ses longues promenades étaient encore utiles aux progrès de l'art. Il avait beau marcher à pied jusqu'où pouvaient le porter ses faibles jambes, dans cet humble équipage, il n'en éclipsait pas moins ses gros confrères des *Débats*, malgré la riche voiture où se logeait leur nullité. Honnête et timide Hoffman, vrai Lafontaine des journalistes, ce n'est pas toi qui aurais trafiqué de tes talens. On ne t'eût point vu, colportant tes articles d'officine en officine, menaçant telle actrice de ta férule, immolant telle autre à l'envieuse médiocrité d'une liaison ridicule. Tu n'aurais pas mis alternativement tes romans en feuilletons et tes feuilletons en romans, jaloux de thésauriser à quelque prix que ce soit. Aujourd'hui tu reviendrais au monde, qu'en apprenant le projet du libraire qui a résolu de donner au public le recueil complet de tes doctes élucubrations, tu t'écrierais tout confus: « Grâce, grâce, monsieur; je ne mérite pas un tel

hommage ! » Et cependant qui en fut plus digne ?

Avec des connaissances moins étendues peut-être qu'Hoffman, Geoffroy eut plus de saillies, plus d'enjouement, plus de jeunesse dans le style. Il possédait ses auteurs anciens d'une manière plus approfondie; et, chose étonnante ! chez lui l'érudition si remarquable de l'helléniste ne put parvenir à étouffer les grâces mondaines du critique... Suprême autocrate du feuilleton théâtral, Geoffroy, malgré ses fréquentes boutades de mauvaise humeur contre les philosophes et les artistes qui suivirent leurs enseignes, rendit les plus grands services à l'art dramatique. Il fut un temps où la curiosité publique se partageait entre les bulletins de la grande armée impériale et les feuilletons de l'anti-voltairien. Le terrible réveille-matin pour tous ces médiocres et présomptueux sociétaires de la Comédie Française, que chaque analyse du journaliste de l'empire ! Cet homme-là leur causait de bien cruelles insomnies. Vieillard caustique et

goguenard, qui s'intitulait le père des comédiens : qui aime bien, châtie bien ! Fléau salutaire des mauvais écrivains comme des mauvais acteurs, Geoffroy fut le Tacite du théâtre. La lecture d'un article de Geoffroy faisait pâlir sur leur fauteuil académique et dans tout l'éclat de leurs *feux*, ces tyrans de coulisses et de l'Institut... J'ai déjà démontré combien était absurde l'accusation de vénalité imputée au spirituel successeur de Fréron. Je n'entreprendrai pas de le défendre contre d'autres griefs plus ou moins graves. La postérité commence déjà pour Geoffroy : elle l'absout des innombrables rancunes contemporaines qui l'assaillirent de son vivant. Mais qu'il me soit permis, à moi qui l'ai connu, de réhabiliter son caractère. L'illustre critique passe généralement pour avoir été dur, sans entrailles, méchant à plaisir, immolant tout à un bon mot. Dans sa vie privée, il eut, au contraire, la simplicité, la timidité d'un enfant : tyrannisé par sa femme, c'est à elle surtout qu'il faudrait attribuer cette soif de présens

ou d'impôts qu'on l'accusait de prélever incessamment sur les acteurs. Geoffroy n'eut jamais de volonté dans son ménage; jamais il ne conserva de fiel au delà d'un article.... Furieux d'une de ses critiques, l'auteur de *la Jeune femme colère*, M. Etienne, le rencontre dans un café ; il l'aborde et l'accable de vifs reproches... « Ce n'est pas *la Jeune femme colère* qu'il fallait intituler votre *drôlerie*, réplique tranquillement Geoffroy, mais bien *le Jeune homme colère.* » Cette saillie met tous les rieurs de son côté, elle désarme le poëte lui-même; ce qui prouve, de plus, en dépit d'une assertion contraire, que l'aristarque n'était pas moins piquant dans la conversation que la plume à la main...Geoffroy dur et méchant à plaisir!... Geoffroy sans entrailles! oui, sans doute, lorsqu'il poursuivait des terribles stigmates de son ironie le reste des jongleurs philosophes du dernier siècle; lorsqu'il fouettait de ses épigrammes quotidiennes l'envieuse et pédante Clairon; mais qui rendit une plus éclatante justice à notre grand Cor-

neille? quelle touchante oraison funèbre n'a-t-il pas consacrée à Louise Comtat? avec quelle chaleur d'âme, quelle vivacité de sentiment il gourmande l'indifférence du public pendant la longue et douloureuse agonie de Dazincourt!... Est-ce bien là cet impitoyable Archiloque du feuilleton?... Il ne trouve plus que des larmes pour célébrer, dans Comtat, la femme aimable et la plus séduisante des grandes coquettes. Il regrette sincèrement, dans Dazincourt, le plus spirituel et le plus fin des comiques.

« Pour être journaliste, on n'en est pas moins homme! »

C'est la seule réponse qui me reste, chaque fois que j'entends reprocher une critique passionnée aux élus du journalisme. Mais si l'historien, dans l'ardeur de ses commentaires, ne peut toujours se montrer impartial, s'il faut même qu'il épouse telle ou telle cause politique, sous peine de descendre au rôle de narrateur froid et impassible; à plus forte raison, le critique de

tous les jours, de tous les instans, ne peut écrire que sous l'inspiration de l'à-propos. Il est bien difficile de rester calme et de sang-froid, quand on improvise un jugement littéraire ou dramatique. Croyez-vous que Rousseau lui-même, Rousseau, l'homme de la nature et de la vérité, n'eût pas démenti ses belles maximes de tolérance philosophique, s'il eût pu circonscrire son génie dans l'étroite enceinte d'un feuilleton? Ah! que souvent il aurait oublié la devise de son choix: « *La vérité, toujours la vérité!* » Entendez-le dans le journal de sa vie, dans ses *Confessions*, tonner, après de longues années, contre Grimm et la coterie *H*.... : un tel homme eût-il manié, sans passion et sans haine, la férule quotidienne du journaliste?

CHAPITRE XIV.

Des Régisseurs.

Au rideau ! frappez les trois coups.
Sonnez, sonnez !

Un bon souffleur a dit : *l'Essoufflé* est la cheville ouvrière d'une administration; un bon régisseur est le soutien, par excellence, d'un théâtre ; il faut qu'il réunisse aux qualités qu'un administrateur exige dans sa

personne de régisseur, les qualités précieuses de bon administrateur, d'intendant général des menus-plaisirs ; ses connaissances doivent être universelles, il faut qu'il ait une tête à effets, à coups de théâtre, du dramatique, du comique dans les idées, un talent original de mise en scène, une grande habitude de détails. Quand on pense qu'il fait marcher acteurs et machinistes, danseuses et figurantes, soldats et commissaire, juges et niais, qu'il doit protection à l'innocence, à la vertu, qu'il est chargé de l'exécution des crimes, des viols, des assassinats, des enlèvemens, des feux d'artifice, on concevra facilement combien est nécessaire qu'il ait une tête forte d'organisation morale, et plus facilement encore combien est rare un bon régisseur.

A la vérité un théâtre a parfois jusqu'à trois régisseurs; régisseur général dont les fonctions consistent à s'occuper des détails de la mise en scène, à mettre une pièce *en chantier*.

Second régisseur: chargé des détails administratifs.

Troisième régisseur : qui n'a pas d'emploi fixe, et par cela seul presque autant de travaux que les deux autres.

Dans les théâtres où le régisseur général cumule les fonctions des trois régisseurs, il a moins de repos que n'en ont les premiers sujets du Cirque olympique, c'est à n'y point tenir, c'est un vrai métier de cheval que ce métier-là. Soir et matin, il faut qu'il soit au théâtre; sur vingt-quatre heures, il en a à peine deux pour lui, et encore n'en peut-il profiter que pour se donner le temps de dîner.

Dans les théâtres royaux, l'emploi offre moins de désagrémens. L'heure à laquelle commence le spectacle, accorde un plus grand degré de liberté.

L'Opéra et les Bouffes sont les deux seuls théâtres qui permettent au régisseur de jouir un peu de la vie, en lui laissant la latitude d'aller quelquefois à la campagne.

A la vérité, la perte de la liberté est amplement compensée par les plaisirs sans nombre que traînent à leur suite les coulis-

ses, par le despotisme que le régisseur exerce sur ses sujets, par les bonnes fortunes qu'il obtient, non par lui, mais par sa position théâtrale, parce qu'il a le pouvoir en main, parce qu'il est le dispensateur des rôles, que son autorité fait loi. Et malheur à l'actrice qui ne captive pas les bonnes grâces du sultan des coulisses ; malheur à elle, si son talent ne l'a point placée hors ligne, et qu'elle ait besoin d'être protégée. Le régisseur qu'elle a dédaigné est son ennemi mortel, un être acharné à la perdre, à l'humilier, à la dégoûter du théâtre par les modestes rôles qu'il lui confiera. Qu'elle se donne à lui, ou pour elle point d'avenir; et partant, point de succès, point d'engagemens. Aussi quelle belle carrière à parcourir pour la maîtresse en titre du régisseur que la carrière théâtrale ! Les auteurs n'attendent pas qu'elle sollicite des rôles, ils s'estiment heureux de pouvoir les lui offrir, la pièce est reçue même avant sa réception par le comité, c'est une affaire convenue avec le régisseur, et l'actrice sait déjà son rôle, que ceux de ses

camarades ne sont point encore copiés.

La maîtresse de l'autocrate ne doit connaître ni la jalousie ni ses fureurs; une des conventions tacites du marché, est pour elle de fermer les yeux sur les caprices, les infidélités de son amant, de tout supporter patiemment, de voir sans voir, d'entendre sans entendre.

Et que de contrariétés, d'humiliations il lui faut subir! les dames des coulisses sont en général méchantes, vindicatives, haineuses; la position de l'*heureuse* leur fait envie, ces premiers rôles qu'elle accapare les empêche de se faire connaître, de parvenir; elles ont donc intérêt à faire naître une rupture qui peut leur être profitable; charitablement elles avertissent leur amie de l'indigne conduite de son amant, soufflent la discorde, mais à trompeur trompeur et demi; elles en sont pour leurs frais d'éloquence, la maîtresse tourne la chose en plaisanterie, concentre sa colère, la renferme en son sein, et le soir, lorsqu'elle se trouve avec l'infidèle, elle lui fait une scène

du premier ordre qui finit toujours, comme toutes les scènes finissent, par un raccommodement commandé par les circonstances et le besoin qu'elle a encore du régisseur volage. Du moins, si elle pouvait se dédommager ouvertement avec le jeune premier des infidélités de son tyran, l'affront lui semblerait moins sanglant. Mais de quelles précautions et de quel mystère elle doit s'entourer pour tromper son argus, jaloux comme un rhinocéros, comme un tigre! La position n'est pas tenable, à la vérité; elle trouve toujours bien les moyens de se venger : une vengeance de femme demande peu de temps. Cinq minutes, et la vengeance est conçue et exécutée. Mais, quand il faut se venger en se dépêchant, c'est de la volupté monotone, triste d'exécution; et, pour ma part, je n'ai jamais aimé à être, en pareille circonstance, l'instrument vengeur d'une femme. Soyez donc aimable, lorsqu'une bouche vous jette au nez: *Bon ami, dépêche-toi!*

Pour l'actrice qui ne peut encore voler

de ses propres ailes, la patience est l'arme à laquelle il lui faut avoir recours, et c'est en général cette arme-là que ces dames emploient.

Puis, lorsqu'un triomphe complet et mérité leur a définitivement acquis de la renommée, qu'elles désespèrent le régiseur qui s'est montré si égoïste à leur égard! avec quel superbe dédain éclate une rupture! avec quel mépris elles lui parlent! Les humiliations qu'elles lui font endurer ne sont point à comparer à toutes celles dont il les a abreuvées. C'est qu'une vengeance de femme est une terrible chose à supporter; il y a tant de fiel dans l'âme d'une femme dont on a blessé l'amour propre, froissé la susceptibilité!

Les personnages changent de rôles, l'actrice se passe, pour me servir du mot de *mademoiselle* Bourgoin, tous les caprices qui lui viennent en tête; et si le régisseur tient encore à posséder quelquefois ses faveurs, force lui est de jouer le rôle que joua jadis sa maîtresse; être fidèle, ne

former aucune liaison avec les dames du théâtre : le régisseur est alors bien petit garçon.

Ce que je dis là des régisseurs s'applique également aux directeurs. Les actrices emploient à la vérité avec eux peut-être plus d'égards, mais les résultats sont les mêmes, et les égards s'expliquent naturellement quand on pense que ces messieurs règlent les appointemens selon leur bon plaisir et le degré de passion qu'ils ressentent pour ces divinités.

A tous les ridicules qui pullulent chez les régisseurs il en est un à ajouter, et certes, ce n'est pas le moins comique qui compose leur riche actif.

L'amour de l'argent les rend hommes de lettres, ils font de l'esprit par spéculation, quand je dis qu'ils en font, je veux dire qu'il font jouer l'esprit des autres; puis, comme il serait ridicule pour eux de voir leurs noms sur l'affiche à la queue des autres noms, eux qui les poussent, qui les font avancer, ils ont soin de les placer

en première ligne, et possèdent ainsi, sans bourse délier, sans frais d'imagination, réputation et richesse, ce qui n'est déjà pas si bête : mais délicat, qu'en pensez-vous ?

L'ancien régisseur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, original qui ne pouvait dire deux phrases de suite sans ajouter : *Tu sais, quand j'étais régisseur général du théâtre de l'Impératrice*, est un dramaturge qui obtint de fameux succès dans ce *genre-là*. Le jour même de la lecture, au comité, des *Deux Forçats*, pièce de sa *composition*, enfant de son génie, si l'on s'était avisé de demander à mon homme le sujet de l'ouvrage, impossible d'en obtenir de réponse; il le connaissait moins que vous, et pourtant il annonça au comité, dont il faisait partie, que la pièce était d'un dramatique effrayant. Les deux auteurs, par la lecture de leur pièce, l'instruisirent enfin de ce qu'il avait fait. La pièce fut jouée, et l'affiche révéla son nom.

Comme pendant à celui-là j'ai encore un

régisseur général d'une scène plus élevée qui ne s'est pas ruiné en frais d'imaginative ni d'esprit, pour faire jouer aux *Variétés* toutes les pièces qui parurent, et paraissent moins souvent à présent sous son nom; cet adroit spéculateur a pourtant un volumineux répertoire : demandez-lui combien il a passé de jours et de nuits à composer ses ouvrages. Nulle crainte qu'il vous réponde, avec le malheureux auteur des comédies de Casimir Delavigne,

« Et savez-vous, Monsieur, par quels soins, quels ennuis,
» Le sacrifice entier de mes jours, de mes nuits;
» Par quels travaux sans fin qu'ici je vous abrège,
» J'ai payé d'être auteur le fâcheux privilége. »

C'était un bien drôle de corps que l'ancien régisseur général du théâtre de l'Impératrice : pour amusant il ne l'était guère; mais pour bavard, oh! c'était un type unique. Vous rencontrait-il, il vous arrêtait: *Bonjour, toi, comment te portes-tu? ça ne va pas mal, je te remercie; et toi? ma femme est à la cam-*

pagne; puis étiez-vous marié, ne l'étiez-vous pas: et un ami commun venait-il à passer, il l'arrêtait comme il vous avait arrêté, et il recommençait sa phrase sans vous laisser placer un mot: *bonjour, toi, comment te portes-tu? ça ne va pas mal, je te remercie; et toi? ma femme est à la campagne chez Monsieur* (un nom en *i*). *Ah ça, et ta femme, comment va-t-elle? et tes enfans? ils ont été bien malades tes enfans, ils ont été bien malades, tiens, tes enfans.* Sa manie était de tutoyer tout le monde; puis, à la suite de cette introduction aux histoires qu'il allait vous raconter, toujours entremêlées de ces mots: *tu sais toi*, et de, *quand j'étais régisseur du théâtre de l'Impératrice*, c'était un chaos de paroles, de mots sans rime ni raison. Vingt fois on lui disait *allons, adieu;* il vous empoignait la main, vous la serrait, puis se mettant à rire d'un rire fou et de manière à vous faire remarquer, il s'approchait davantage de vous et vous envoyait ses paroles avec accompagnement de crachats. Oh! c'était un homme bien amusant, mais une seule fois.

Il n'était pas moins curieux lorsqu'il mettait les pièces en scène : une chute ne lui permettait pas de marcher sans béquilles, et c'était à mourir de rire quand, frappant le plancher avec sa canne, il entrait en fureur contre les figurans; puis, employant les jurons les plus expressifs, il leur disait : *f..... marchez donc droit*; et pour leur faire voir comment il fallait qu'ils marchassent, il se tortillait ni plus ni moins que le serpent boa.

Parlait-il des actrices, il fallait avoir un crime sur la conscience pour ne pas se désopiler la rate. Aucune actrice n'avait eu la force de lui résister, jamais comédienne n'avait osé refuser les rôles qu'il voulait lui faire jouer, jamais femme n'avait eu la hardiesse, lorsqu'il l'avait annoncée sur l'affiche, de lui dire : je ne jouerai pas; et, à l'appui de son assertion, il citait un fait, une anecdote.

Entre les mille qu'il cornait aux oreilles de ceux qui le connaissaient, et que par conséquent il m'a corné cent fois, je ne rappor-

terai que le trait le plus stupide, pour faire connaître le personnage.

Mademoiselle Percillié devait jouer dans deux pièces; l'heure du spectacle arriva, elle vint au théâtre et annonça qu'elle ne pourrait paraître dans ses rôles, éprouvant une vive douleur au pied droit et pouvant à peine marcher. — Vous jouerez, lui dis-je. — Je ne le puis. — Vous jouerez. — Mais j'ai mal au pied. — Nous allons voir. Je la conduisis dans ma loge et j'examinai son pied, un ongle le blessait, j'appelai un garçon de théâtre, et lui donnai l'ordre de couper l'ongle de mademoiselle Percillié; ce qui fut fait, et l'actrice joua !

Pour faire croire à ses bonnes fortunes, il se promenait dans les couloirs des loges des actrices, entr'ouvrait les portes de leurs loges, leur demandait si elles étaient bientôt prêtes, attendait que le bruit des pas d'un homme se fît entendre, fermait brusquement la porte à son apparition, et si le hasard lui présentait un des premiers acteurs du théâtre, il le prenait mystérieu-

sement par le bras: *Ne dis pas que tu m'as vu sortir de la loge de Cécile, de Maria; — tu sais, cette petite est avec un tel, cela pourrait lui causer du désagrément.* Il voulait faire soupçonner des liaisions qui n'existaient pas, et recommençait tous les soir ce petit méange-là.

Au fond il n'était point méchant, il avait même du plaisir à rendre service. Mais entaché de monomanie incurable, il devait nécessairement finir par tomber dans un état complet de folie, et c'est à peu près la position dans laquelle il se trouve au moment où j'écris ces lignes.

Un homme qui éclipse par ses richesses dramatiques, et ses richesses monnayées, les deux *auteurs* dont je viens de parler, beau de quatre cent dix-neuf mélodrames et de quatre-vingt-huit vaudevilles, bagage effrayant, est l'ancien régisseur et actuellement co-directeur du théâtre de la Gaîté.

C'est un *monsieur* dont on ne fait pas des flutes, mais dont on se sert pour se faire jouer.

C'est un *monsieur* qui, sans savoir un mot de latin, sans connaissance aucune de la langue grecque, sans être même en état de déchiffrer l'alphabet des héllènes, obtint par la protection de son frère, architecte d'un prince, la place de conservateur de la bibliothèque d'une altesse, qui à cette époque ne s'était pas encore pendue, avec le secours du ciel, une corde, et des mains de femme.

Monsieur dont on ne fait pas de flûtes, bibliothécaire, pends-toi, Charles Nodier! tu n'es pas bibliophile.

A la vérité *Monsieur*, avec le secours duquel on fait jouer ses pièces, n'a pas des prétentions bien élevées.

Et le maximum de son tarif consiste dans :

— Une demi-part à la gloire;

— Et deux tiers de part à la recette.

C'est pour rien, comme on voit. Mais avec ce rien-là il, est modestement devenu propriétaire :

D'une maison de ville, sise rue des Fossés-du-Temple;

D'une maison de plaisance non loin des bois de Saint-Gervais et des prés de Romainville;

Et d'un tiers dans le théâtre de la Gaîté, ce qui n'est déjà pas si triste.

Puis c'est en bonnes fortunes qu'il possède un actif colossal; à la vérité, son règne est passé, si j'en juge par le mot de cette actrice à qui ce galant demandait : Quel âge me donnerait-on? et qui lui répondit avec malice : Quarante ans le jour, *quatre-vingts ans la nuit.*

Dans la *Silhouette de* 1821, où il est longuement question des amours du régisseur, on trouve des renseignemens curieux sur *Monsieur* dont on se sert pour se faire jouer.

Liée par les chaînes de l'hymen à un artiste dramatique, madame A........, actrice de la Gaîté, n'y trouva que souffrance et douleur; le lien fut rompu, son cœur désirant un consolateur, un ami, crut le trouver dans la personne de M. Dub... Un nouvel engagement fut contracté, et rien ne manqua à la validité de ce nouvel hymen, si ce

n'est la signature du notaire et du curé. Dans l'âge des plaisirs, elle se vit avec ce nouvel époux privée de tous ceux qu'elle avait droit d'en espérer; jeux, parures, cercles, promenades, bals, concerts, en un mot, tout ce qui fait le charme de son âge lui fut interdit, elle ne doit pardonner qu'un seul article à M. Dub..., celui de l'amour. En s'engageant avec lui, elle devait pressentir la privation du plus joli péché du monde; si ses regards se fussent portés vers ceux de ses adorateurs, elle se serait convaincue que

Ses yeux hagards, son teint livide et blême,
Prouvent, hélas! que pour lui le mot j'aime
Est un vain mot, que marbre sans désir
Il meurt d'ennui dans les bras du plaisir.

Quant à la parure, afin que l'aimable actrice ne soit pas tentée de suivre le torrent de la mode, le gracieux régisseur lui a lu dans un moment de loisir le chapitre de Barthélemi, où le jeune Anacharsis apprend que les Lacédémoniennes étaient simples dans

leurs vêtemens, et qu'elles étaient belles de leurs seuls attraits. De là M. Dub... passe naturellement à l'éloge des indiennes cotonneuses et des châles sans pourpre ni franges. Pour les cercles, il prétend qu'on y gagne des rhumes, des fraîcheurs, des fluxions, des rhumatismes; dans les promenades, on est aveuglé par la poussière, heurté par la foule. Donc il ne faut pas quitter le coin du feu, ou le balcon de la croisée. Vers la brune quelques rafraîchissemens deviennent indispensables, les glaces de Tortoni sont renommées, elles sont un préservatif contre la chaleur, monsieur Dub... ne l'ignore pas; il préfère offrir à sa dame un verre de liqueur de houblon, non pas au café Vincent, mais bien à l'estaminet des Barreaux Verts, près le café Roitel, liqueur qui offre le double avantage d'avoir les mêmes résultats et de ne coûter que 35 centimes à monsieur le régisseur, au lieu de 40 que réclamerait le premier; ajoutez à cela les 10 centimes, tribut devenu presque exigible pour le garçon, et qu'on ne paie pas aux Barreaux Verts,

attendu que c'est la dame du comptoir qui sert les consommateurs. Les bals sont des réunions où une actrice jeune et sémillante serait exposée aux fleurettes des jeunes gens : monsieur Dub..., sur les terres duquel on chasserait, serait contraint de provoquer ces messieurs les uns après les autres, et de faire du lieu voisin un champ de carnage, car l'homme de lettres, doué d'un courage à toute épreuve, ne manque jamais son homme; donc, pour n'avoir point à se reprocher un crime, il semble préférable au pacifique monsieur, d'aller jouer innocemment à cache-cache sur le boulevart de la Bastille. Les concerts bourgeois sont détestables, les morceaux sont mal choisis, encore plus mal exécutés, madame A......... doit se convaincre que la véritable harmonie pour l'homme sentimental, est produite par l'orgue de Barbarie et par la vielle organisée; en conséquence, chaque soir, elle doit s'arrêter avec son chevalier près des murs de la galiote, afin d'entendre *Julien*, syndic des chanteurs, fredonner : *ô ma patrie, ô mon*

bonheur. Dans ce faible aperçu de la manière de vivre du régisseur, il est facile de se convaincre que la délicatesse seule peut faire considérer à madame A......... ses liens comme sacrés.

Pour lui, voici comment il respecte ses sermens.

Le galant régisseur a conçu le projet d'attirer vers sa couche mademoiselle Le....., une des plus jolies danseuses de la Gaîté. Il dresse son plan, et le jour fixé pour l'exécution, il se rend aux coulisses: afin deparaître plus séduisant, il avait revêtu son habit bleu-barbeau, son gilet de poil de chèvre à raies jaunes, sa culotte champ d'asyle, et par le moyen d'un fer secourable, il avait arrondi en tire-bouchons sa chevelure ondoyante. Pétillant de vanité, il frappe à la loge de la danseuse; elle ouvre et demande à monsieur Dub..., dont on se sert pour se faire jouer, ce qui peut lui valoir l'honneur de sa visite. — Le plaisir de vous voir, ma chère enfant, et de vous dévoiler un petit secret; permettez que la porte soit

fermée, car il serait imprudent de m'exposer à être entendu. Un tour de clef est donné, soudain il se jette à ses pieds, lui avoue que depuis deux jours il l'adore, qu'un mot va décider du destin de sa vie. Mademoiselle Le... le prie de se retirer ; elle est l'amie de madame A........, elle se croirait méprisable si elle enlevait à sa compagne le régisseur. Monsieur Dub... réplique, la jeune personne reste insensible, l'amant veut ravir par force ce qu'il ne peut obtenir par complaisance. La jolie danseuse se débat, s'esquive, tourne la clef et fuit dans la coulisse qui conduit au foyer, madame A........ attirée par le bruit, se dirige vers la loge de mademoiselle Le..., la porte était ouverte : elle entre pour souhaiter le bonsoir à son amie, elle trouve le régisseur froissé, défrisé, réparant devant un miroir ses ajustemens. Madame A........ lui fit de justes reproches. Tout le monde sut que monsieur Dub... fut inconstant, mais que, grâce au courage de mademoiselle Le.... il ne fut pas infidèle.

Et pouvait-il l'être? Si l'on en croit mademoiselle Legros, de l'Académie Royale, le pauvre cher homme est soupçonné là d'une chose dont il est bien incapable.

L'aimable nymphe avait admis monsieur Dub... amant en pied; mais différente de certains ministres qui accordent à leurs amis des emplois dont ils touchent les émolumens sans en remplir les devoirs, elle exigeait que son favori ne se contentât pas du brevet d'adorateur, mais qu'il s'acquittât des emplois de sa charge; elle voulait qu'il lui parlât un peu moins de tendresse et qu'il la lui prouvât un peu plus. La danseuse, voyant son peu d'empressement à répondre à un amour qu'elle lui avait voué, chercha et trouva certain surnuméraire qui fut plus laborieux. Monsieur Dub... n'inquiéta pas le remplaçant, il reprocha seulement à sa belle sa perfidie, et son reproche fut un couplet.

Je cultivais dans un riant bocage
Joli bouton d'une brillante fleur;
J'allais, pour prix de mes soins sans partage,
Voir s'entr'ouvrir son calice enchanteur.
De mon bouquet je n'ai pris que la feuille.
Sous d'autres doigts la fleur va se flétrir.
Pourquoi faut-il ici qu'un autre cueille
Ce que ma main, hélas! devait cueillir?

La belle lui répondit sur le même air, et en conservant l'allégorie.

Qu'un villageois au jour de la vendange
Sente soudain ses membres affaiblis,
Il se repose, et fait vite en échange
Partir aux champs son fils ou son ami.
Dans ton jardin quand la plante s'effeuille,
Et chaque jour, hélas! attend tes bras,
Si tu faillis, il faut qu'un autre cueille
Le fruit, mon cher, que tu ne cueilles pas.

Le chansonnier ne fut pas convaincu de la vérité de cette maxime, ou du moins il *dissimula* son opinion; il conseilla à la danseuse de sauter de la Gaîté à l'Opéra, elle le crut et partit, tout le monde y gagna, la nymphe et le régisseur.

Pour ajouter à la beauté de ce tableau moral, il me reste à parler du régisseur général d'un théâtre où l'on joue le vaudeville.

« Pour être régisseur, on n'en est pas moins homme. »

Il devint donc éperduement amoureux d'une actrice que le public voit toujours avec un nouveau plaisir, lui fit une cour assidue et lui proposa de l'épouser, non pas comme on épouse au théâtre, mais comme le prescrit la loi. Une telle proposition ne se refuse jamais; tout fut disposé pour l'auguste cérémonie, un empêchement survint et retarda de quelques mois le grand jour, le jour heureux. Sans être jolie, sans avoir une chevelure bien attrayante, l'actrice a quelques agrémens, quelques attraits; sa figure est régulière, ses yeux sont vifs, sa bouche appelle le sourire, les baisers; puis un certain air d'innocence, de décence, charme en elle. Elle trouva

aisément à se faire protéger, et ce fut un général qui se chargea de guider ses pas, son inexpérience dans le monde, de la préserver des piéges de la séduction; il l'aimait aussi lui, et quand il apprit comme quoi un mariage allait amener une rupture, élever entre eux une barrière insurmontable, il devint pâle et de colère et de désespoir. Qui protége, soutient; au théâtre, qui aime, qui donne le bras, paie; le général avait, suivant les conditions du marché, payé à la demoiselle un trimestre d'avance, il lui restait encore un mois et demi de jouissance : il voulut à son tour que son inconstante exécutât scrupuleusement les clauses du contrat, il lui permit pourtant de se marier avant son veuvage de convention, mais la plaça dans la situation cruelle, pour une femme, d'être la femme aux deux maris. L'actrice, n'écoutant que sa délicatesse, refusa de souscrire à un tel marché, et attendit impatiemment le jour de sa liberté.

Pour le régisseur, son amour ne faisait que

croître et embellir; et quel supplice pour lui, cœur passionné, de voir le moment du bonheur ajourné! supplice d'autant plus cruel qu'il était violemment épris de sa future; aussi lorsque l'actrice était admise chez le général, et que celui-ci, usant de son droit, la mettait dans la nécessité de faire au régisseur des infidélités qui, en définitive n'en étaient pas pour lui, fallait-il le voir attendre sa belle devant la porte du protecteur, la menace à la bouche, le désespoir dans l'âme, se promener, en l'envoyant à tous les diables, de long en large et de large en long, prendre les minutes pour des heures, tirer cent fois sa montre de son gousset, et s'écrier: Il y a déjà trois quarts d'heure qu'elle devrait être descendue, et son raisonnement était juste; mais le général qui savait qu'en sortant de chez lui la dame allait donner son bras à celui qui lui donnait la main, était dans l'enchantement de prolonger le supplice de son rival; il retardait, sous différens prétextes, le moment de la séparation; elle

eut pourtant lieu, le mariage du régisseur aussi, et les époux vivent en bonne intelligence, tout en se permettant des infidélités réciproques; mais celles-là sont par consentement mutuel. Le tout est de s'entendre pour rester d'accord.

Dans les administrations théâtrales où le régisseur réunit à ses fonctions l'emploi de secrétaire, c'est lui qui fait parvenir aux auteurs la décision du comité sur les ouvrages qui lui sont soumis. Ce travail ne demande pas de frais d'imagination; il existe à ce sujet une formule adoptée par les régisseurs et les secrétaires.

Pour une pièce reçue voici la phrase de rigueur.

« Monsieur,

» L'administration me charge de vous
» annoncer la réception de votre charmant
» ouvrage; la décision du comité vous a été
» favorable. Je m'estime heureux de pou-

» voir vous apprendre cette agréable nou-
» velle.

» Recevez, etc. »

Pour une pièce refusée.

« Monsieur,

» L'administration me charge de vous
» transmettre la décision du comité. Votre
» ouvrage pétille d'esprit, les scènes en sont
» adroitement filées, le dialogue est vif, spi-
» rituel, les couplets sont piquans; *mais*
» la faiblesse de l'intrigue a dû s'opposer à
» la réception de votre pièce. L'administra-
» tion espère, monsieur, vous dédommager
» amplement à la première lecture que vous
» lui demanderez.

» Agréez, monsieur, etc. »

Pour en finir avec le régisseur, disons qu'il est aussi chargé de mettre à l'amende ceux des artistes qui ne mettent pas d'exacti-

tude à suivre les répétitions, ou qui arrivent, lorsqu'ils commencent le spectacle, après le troisième coup de sonnette, signal du lever du rideau.

CHAPITRE XV.

De la défunte Censure dramatique ressuscitée.

> La censure ne pourra jamais être rétablie.
>
> CHARTE de 1830.

C'EST, je crois, autant que mon instruction incomplète me permet de me le rappeler, à François Ier, ce *grand restaurateur des lettres,* que l'on doit la création de la censure, puis à cette bienheureuse Sor-

bonne qui voyait du paradoxisme dangereux dans les ouvrages les plus inoffensifs.

La Restauration devait naturellement, pour être conséquente avec son système politique et moral, renchérir encore de sévérité sur les ouvrages tant historiques que dramatiques qui naissaient sous son règne, et son pudique scalpel en main, tailler, couper, émonder celles de ces pages qui faisaient justice de ses niaises idées de traditions et de son cagotisme outré. C'est chose à proclamer que de vanter le zèle impitoyable avec lequel le chevalier Alissan de Chazet, censeur des censeurs, les seigneurs Roger, Lacretelle jeune, Quatremère de Quincy, Lemontey, de Lourdoueix, Pain, Coupigny s'acquittaient de leurs respectables fonctions d'assommeurs de la pensée humaine, de bourreaux du génie.

Avant l'*émeute* de juillet, avant que Lafayette en cheveux blancs nous donnât, confiant qu'il était, l'une des plus jolies

scènes qu'histoire de France puisse rapporter comme type historique, et bien historique ; avant, en un mot, que, sur le balcon du Palais-Royal, Louis-Philippe se jetât dans les bras de l'homme des deux mondes, l'homme des deux mondes dans les bras du roi populaire, du monarque citoyen, de l'homme qui ne voulait ni liste civile, ni cour nombreuse, une charte à l'avantage du peuple, puis la légalité, le bonheur de la nation, toutes choses enfin qui se disent, mais qui se font rarement, avant que Lafayette présentât au peuple Louis-Philippe, le héros de Valmy, de Jemmapes, comme la meilleure des institutions républicaines, et que l'ancien aide-de-camp de Dumouriez chantât la Marseillaise avec accompagnement et balancement du drapeau tricolore; sous Charles X, enfin, elle était bien infâme cette censure exploitée par les Lourdoueix et les Coupigny. Vrai Dieu ! qu'elle était craintive, tremblante, et qu'un auteur dramatique avait à redouter avec elle pour ses enfans, pour ses travaux !

Toute pièce, après sa réception au théâtre, était envoyée au ministère de l'intérieur, et déposée entre les mains de M. Coupart, chef-adjoint des bureaux de théâtre: le manuscrit n'était reçu qu'autant qu'il était revêtu de la signature du directeur qui se proposait de jouer l'ouvrage, et qu'autant que le cachet de l'administration y avait été apposé.

Après l'envoi à la commission de censure, quelques jours s'écoulaient avant que le directeur revît le manuscrit. Toutes les phrases étaient paraphées et les changemens à faire étaient indiqués en encre rouge par ces mots mis en marge, *à changer*. Un double du manuscrit restait déposé au ministère.

Puis à cette inquisition, à ce système d'autopsie dramatique se joignit bientôt un autre mode de perfectionnement, et ce fut ce bon M. Jacquelin qui se chargea d'en assurer l'exécution. Il y eut une censure pour le costume, tant on craignait la subtilité des allusions. Il y eut un homme avec le titre d'inspecteur de la friperie théâtrale,

un homme qui, moyennant quatre mille francs par an, préserva le gouvernement du danger des interprétations en robes, en culottes, et des allusions en bottes, gilets et chapeaux.

Et à la mort de cet homme, ce fut un ancien secrétaire de messire Lourdoueix qui fut revêtu de ces hautes fonctions; il s'appelait du nom de Coisy. Il était le chevalier de Coisy, ni plus ni moins.

Les exigences de la censure tuaient de jour en jour l'art dramatique, et par réciprocité le gouvernement anti-national des Bourbons; puis elle était si minutieuse, si bête, cette pauvre censure, qu'il était impossible de la voir exister long-temps.

J'ai eu entre mes mains des manuscrits sortis des siennes presque indéchiffrables, bâtonnés, biffés, rayés. J'ai lu de ces niaiseries, que ne prescriraient point des écoliers de sixième. L'allusion était pour elle une arme si dangereuse, qu'elle en découvrait là où il n'y en avait pas.

Et c'était à un tel point que, dans une

pièce où se trouvaient ces mots : *Eh bien ! faites-moi une salade de barbe de capucin*, l'idiote avait mis en marge : A changer, et indiquer une autre salade.

Avait-on recours, pour faire lever le veto mis sur une pièce, au protecteur des lettres, ou du moins à celui qui devait les protéger, lui demandait-on une audience, elle était refusée impitoyablement ; et si l'on doutait de la vérité de mon assertion, assez d'auteurs pourraient l'affirmer. Malheureux qu'ils sont de pouvoir dire avec le poëte :

« Combien de nos enfans. . . . .
» En paraissant au jour sont nés sexagénaires ! »

La conduite que tint le ministre Corbière envers M. Alexandre Duval, prouve mieux que tous les raisonnemens le superbe dédain des excellences pour les hommes de lettres.

Mais laissons parler l'auteur des *Héritiers*.

Depuis plusieurs mois, une de mes der-

nières pièces était dans les mains de la censure, et je demandais vainement que l'on prononçât sur son sort, lorsque les journaux m'apprirent que M. de Corbière, mon compatriote et mon condisciple, venait d'entrer au ministère. Tous mes amis et mes parens me conseillèrent de lui écrire pour lui rappeler mes titres à sa bienveillance et surtout à sa justice. Cette démarche, qui était toute simple, me semblait, à moi Breton, peu digne, dans ma position; il me semblait que M. de Corbière, qui, simple député en arrivant à Paris, n'était point venu voir un condisciple qui avait peut-être quelque droit à son souvenir, par les liaisons qui avaient existé entre la famille de sa femme et la mienne, trouverait étrange la démarche que je ferais près du ministre. Cependant, comme les comédiens me pressaient pour que je leur fisse rendre ma pièce, je cédai à leurs instances; mais, ne voulant point écrire une lettre dans le genre de celles qu'on adresse aux ministres, et dont les protocoles me semblent toujours

embarrassans, je pris le parti de lui àdresser de méchans vers sous le modeste titre de *Requête à son excellence.*

Un nouveau-né, dernier fils de Thalie,
Depnis deux mois est aux mains des bourreaux,
Qui vont, hélas! à grands coups de ciseaux
Le retrancher du livre de la vie.

Foi de Breton, l'enfant est bien tourné;
Avec mesure il moralise et fronde,
Et peut un jour sur la scène du monde,
Par des succès, prouver qu'il est bien né.
Mais si l'on vient par mainte estâfilade
Nuire à sa force, éteindre sa gaîté,
Ce ne sera qu'un enfant avorté;
Et que ferai-je alors de ce malade?

Ah! monseigneur, au nom des bords fleuris
Que dans son cours arrose la Vilaine,
Où tous les deux avons été nourris,
Sauvez mon fruit d'une serpe inhumaine;
D'un faible enfant assurez le destin;
Le protéger est acte de justice,
Ou si le sort veut qu'il succombe enfin,
Faites, par grâce, abréger son supplice.

Je ne doute nullement que les Colbert,

les Choiseul, enfin tous les ministres les plus distingués, n'eussent saisi l'occasion de témoigner, du moins, de la bienveillance à un condisciple, à un compatriote, qu'ils n'eussent montré du moins quelques égards pour le membre de l'académie française. Cette conduite paraîtra toute simple, si l'on veut bien se rappeler Turgot. L'abbé Delille le connaissait beaucoup et le voyait souvent; mais dès que cet homme de mérite fut arrivé au ministère par ses talens, l'abbé par discrétion cessa tout à coup ses visites. Le philosophe, offensé de cet oubli, rencontrant un jour, au milieu d'une nombreuse compagnie, notre poëte sans ambition, lui en fit publiquement le reproche. « Ah! monsieur Delille, lui dit-il, ce n'est pas bien; depuis ma grandeur, vous m'avez disgracié. »

Ces formes aimables tiennent, j'en conviens, à l'usage du monde, à l'esprit, à une douce philosophie; mais je ne rencontre pas là ce qu'on trouve en mon pays : cette énergie sauvage, ce génie original, ce ca-

ractère armoricain. Mon compatriote, mon condisciple le ministre breton, a mieux fait que tout cela, *il ne m'a point répondu.*

Un tel système devait nécessairement tomber, et amener la chute de ceux qui le propageaient. La révolution de juillet, faite et exécutée dans ce but louable, devait faire croire, sans trop d'exigence, à un système de choses, tant politique que littéraire et dramatique, plus en rapport direct avec nos besoins : nous avions le droit, après tant de sang inutilement versé, tant de blessures à peine cicatrisées, d'espérer un pacte plus social, un gouvernement plus franchement citoyen, plus populaire. Pauvres belîtres nous le croyions, moi tout le premier. Quelle déception! et quel rôle, nous peuple, nous avons joué dans cette farce! Où diable aussi nous sommes-nous avisés d'agir avec confiance, avec bonne foi? On nous a prouvé qu'en révolution la confiance et la bonne foi étaient des objets de luxe.

— Justice! il n'y avait pas encore trop à dire les premiers jours qui suivirent les jour-

nées de juillet. A la vérité ce n'était qu'un provisoire, perpétuel pourtant; mais à la suite d'un gouvernement si magique, de promesses faites d'un ton si solennel, et jetées par une bouche royale à la face de tout un peuple qui de son fouet d'homme libre avait corrigé le parjure et brisé les liens d'esclavage que l'on voulait lui imposer, une moralité tellement grande ressortait du châtiment que le peuple était en droit d'espérer tout d'un tel exemple de justice et de modération. Il se trompa cruellement, le peuple citoyen, et la naissance du juste-milieu lui vint donner la mesure de ce qu'il était en droit d'attendre des promesses, des sermens faits et octroyés la Charte en main : édition revue, corrigée et considérablement diminuée, sans nom d'auteur. Pauvre Charte ! si l'académicien Viennet a droit aux Incurables, je ne vois ni prostituée ni ribaude qui puisse te disputer un lit à l'hospice du Midi. A lui les douches, à toi le mercure.

C'est qu'elle n'est point honteuse, la Charte, de nous dire : *La censure ne pourra*

jamais être rétablie; puis vous allez voir comme elle n'a pas été rétablie.

Et ici se présente, avant d'arriver aux preuves, une objection. Le reproducteur des traits si chers à l'amour du peuple, si nécessaires à la conservation de ses intérêts, le peintre de l'idole des *François*, M. Horace Vernet, pourrait-il me dire par quel motif, dans le tableau qui représente sa majesté Louis-Philippe, il a peint la Charte in-folio? J'ignore complétement la cause de cette fantaisie. Peut-être existe-t-il plusieurs éditions manuscrites de celle de 1830; et le tout est-il de tomber sur la bonne. Pour arriver à la découverte de cette merveille, nos députés patriotes devraient bien, dans l'intérêt général, interpeller à ce sujet nos ministres, je veux dire les ministres du roi populaire. C'est un mandat que je confie aux Odillon-Barrot, aux Mauguin, aux Garnier-Pagès; une question que je les charge d'adresser à MM. Madier-Montjau, Persil. Il est des députés qui font des sorties plus sottes, plus niaises, témoin le soutien du chif-

fon, le protecteur de la loque, l'ami du chiffonnier, leur poëte enfin, et par contrecoup celui des mulets. Mais quand on s'identifie avec ses personnages, le moyen de n'ê-pas entêté?

De 1814 à 1830, les grands hommes qui parurent au siècle de Louis XIV, et s'éteignirent sous le règne de Louis XV et celui de Louis XVI, furent tour à tour frappés de proscription et traités de séditieux avant que l'esprit prêtre cherchât à récupérer cette ancienne splendeur source de tant de maux, et eût posé son fer sacré sur les marches du trône. L'ouvrage dans lequel se trouvait le nom de Voltaire ne pouvait jouir du droit d'être représenté si le nom du philosophe ne disparaissait du manuscrit. Pendant quelque temps les censeurs tolérèrent celui de Molière, et permirent de substituer celui-ci au premier. Puis, sur l'ordre de M. Corbière, qui pensait sans doute que les courtisans pouvaient se reconnaître dans Tartufe, Poquelin fut jugé aussi séditieux qu'Arouet, et les noms de ces deux génies ne trouvèrent

de refuge que dans les colonnes des journaux, et se virent bannis d'une scène qu'ils avaient illustrée par leurs chefs-d'œuvre.

Par l'organe de Louis-Philippe, la Charte disait en 1830 : *La censure ne pourra jamais être rétablie*, et pourtant elle existe, et s'exerce d'une manière assez aperte.

Avant juillet, les auteurs dramatiques, plus ou moins heureux qu'ils étaient en succès, n'attribuèrent les oscillations des bravos ou des sifflets qu'à la disette des sujets à exploiter, qu'aux injurieuses exigences de la censure ; puis le lendemain d'un *fiasco* complet, l'administration et l'auteur faisaient retentir les colonnes des journanx de leurs plaintes contre la censure. La commission de censure avait cela de bon qu'avec elle l'amour-propre d'un auteur était menagé, ou se retranchait derrière ses bévues. La pièce, en sortant de ses mains, avait été tellement mutilée, ces messieurs, armés de leurs ciseaux, étaient de si terribles faucheurs, que le public était toujours disposé à rejeter sur la censure un blâme que souvent méritait l'auteur.

Après juillet, la censure par sa suppression prohiba ce langage; puis les auteurs avaient un champ tellement vaste à exploiter, une mine si féconde en nouveautés, que le public se crut en droit d'espérer du nouveau, de l'original; cette fois encore le public se trompa: on lui donna du hideux, du graveleux; les chroniques du moyen âge furent exploitées *brillantes de leur nudité :* le public prouva par de justes sifflets, qu'il n'aimait pas la nature en chemise, les mœurs en déshabillé et les souvenirs historiques sans jupons. Un auteur n'eut-il pas aussi l'idée atroce de mettre *Mingrat* en scène ! puis le Cirque, l'idée plus atroce encore de jouer cette pièce. Deux représentations enterrèrent ce chef-d'œuvre.

A *Mingrat* succède la *Papesse Jeanne*, autre turpitude qui passa comme l'éclair.

Le public par son improbation exerçait donc les fonctions de censeur, et l'impartialité seule présidait à la distribution de sa justice.

Dans une pièce dont je ne me rappelle

qu'imparfaitement le titre et que je ne nommerai pas, pour mettre en pratique ce précepte, du sage *dans le doute abstiens-toi*, Odry, je crois, chantait sur les gardes municipaux un couplet qui blessa l'amour-propre de ces messieurs et leur parut attenter à leur dignité d'hommes politiques; que firent-ils? ils envoyèrent à l'acteur une députation chargée de représenter le corps, avec ordre de ne plus chanter le couplet; le directeur lui-même reçut la visite de quelques municipaux qui, avec beaucoup d'égards, l'air furibond de la politesse et le grand sabre au poing, lui enjoignirent de faire retrancher le couplet. Le directeur se plaignit vivement de cette incartade au préfet de police, qui approuva *in petto*, la résolution magnanime de ses soutiens, mais n'osa point encore leur donner hautement raison, et intima l'ordre de supprimer les vers séditieux.

A l'occasion du bouleversement des jardins du château, parut le *fossé des Tuileries;* le préfet de police venait d'acquérir une certaine célébrité dans un procès in-

tenté et *au National* et à *la Tribune*. M. Gisquet cumulait; il s'était fait homme politique et homme industriel. Il venait d'acheter des fusils sur lesquels il avait beaucoup perdu, et les journaux lui prouvaient d'une manière évidente qu'il avait beaucoup gagné; de là plainte par l'autorité en diffamation contre les gérans, et condamnation de la *Tribune*; ce qui lui prouva que M. Gisquet était un homme d'honneur par arrêt de cour d'assises.

Les auteurs du *fossé* se jetèrent à corps perdu sur les abus qui surgissaient chaque jour des actes du gouvernement, et ne passèrent en revue dans leur pièce que les turpitudes les plus saillantes : une scène sur les fusils Gisquet faillit à en amener une autre entre les sergens de ville et le parterre. Le lendemain, ordre intimé au directeur des Variétés de retrancher de la pièce et la scène et les couplets. On conçoit la modération d'un préfet juge et partie dans son affaire : le directeur protesta contre cette inquisition, contre cette censure; mais le préfet l'emporta et la scène fut supprimée. C'est de cette

époque que date sous le règne de Philippe la renaissance de la censure que nous allons voir grandir. Tout le monde se rappelle l'assassinat juridique du maréchal Ney prononcé par la chambre des pairs, flanquée du fougueux procureur général Bellart.

Un auteur, qui par le choix moral des sujets qu'il traite, écrivain auquel on peut faire l'application de ce vers :

« Aucun fiel n'a jamais empoisonné ma plume; »

homme qui explore peu dans ses pièces la politique, M. Dupeuty crut rendre hommage à la mémoire de l'illustre maréchal, en retraçant sur la scène les derniers momens d'un soldat irréprochable. Il s'adjoignit un collaborateur, et fit en société avec lui, l'historique du procès du maréchal de France. La pièce est reçue, mise en répétition, et le théâtre des Nouveautés, que l'incurie du directeur a plongé dans le chaos, attend, pour sortir de l'abîme, des bravos et une pluie d'or. Toutes les dépenses sont faites, la

pièce est montée avec soin. Le jour de la première représentation luit : voici bien autre chose, les abords du théâtre ne présentent aux yeux des spectateurs qui viennent assister à la représentation que des baïonnettes; un commissaire de police somme le public de se retirer, et sur l'affiche on lit: *Par ordre, défense de jouer la pièce.*

Les auteurs et le directeur actionnent le ministre d'Argout devant les tribunaux; les tribunaux, tout justes qu'ils sont, déclinent la compétence, et les auteurs et le directeur en sont les uns pour leurs frais d'esprit, l'autre pour ses dépenses.

J'arrive maintenant à un autre fait qui nous a valu de la part de l'auteur un plaidoyer beaucoup plus spirituel que la pièce pour laquelle il a improvisé ses moyens de défense.

Oyez-moi bien, mes lecteurs; car je vais parler d'un maître ès-arts, maître ès-sciences, maître en tout; roi d'une littérature gothique, littérature à festons, ogives, littérature à

fresques, à lozanges, littérature enfin, sculpture chronique moyen-âge ribaude.

Et peut-être pourrait-on dire de M. Victor Hugo ce que l'on disait de Beaumarchais: Donnez vos plaidoyers au théâtre, et vos drames et vos comédies au palais.

Non que je conteste le talent de M. Victor Hugo; il en a : mais ce que je blâme en lui c'est cette surabondance d'originalité à laquelle il vise incessamment, qui tue l'originalité que le ciel lui a départie : et vous remarquerez combien peu sa tête est dramatique, lorsqu'elle travaille pour le théâtre; que si ses. livres pêchent parce que les différentes parties de l'action qu'il décrit ne sont pas bien coordonneés entre elles, les détails du style jettent un voil captieux sur ce vice; puis la différence est sensible entre la lecture et la représentation d'un ouvrage; ce qui plaît dans le silence du cabinet ne produit aucune sensation au théâtre ; les impressions ne sont plus les mêmes. Il y a dans l'homme du monde les pensées de deux hommes, l'homme du théâtre, et l'homme du livre.

Et je fais ces réflexions parce que les pièces de M. Victor Hugo me produisent, à moi son spectateur et son juge, l'effet que produità Gennaro, la chaste Lucrèce Borgia. En consultant nos annales dramatiques, je ne vois, depuis Hernani, aucun succès cotté Victor Hugo ; pas même Hernani, bien entendu.

J'arrive à son ouvrage *le Roi s'amuse*, qui m'a fort ennuyé : peut-être aussi quand le roi s'amuse, est-il défendu aux spectateurs curieux de s'amuser : dans ce cas, l'auteur a parfaitement saisi les intentions royales.

La pièce est jouée et obtient un succès qui n'en est pas un, lorsque la représentation est tout à coup interrompue en vertu du bon plaisir de M. d'Argout. M. Victor Hugo actionne le ministre et le commissaire royal. Le tribunal de commerce, fidèle à son système de neutralité, renvoie les parties à se pourvoir devant qui de droit, et *le Roi s'amuse* doit sérieusem nt commencer à s'ennuyer dans le portefeuille de l'auteur.

Ces trois faits constatent d'une manière évidente l'établissement de la censure.

La loi, que l'intendant actuel de la liste civile avait jadis proposée sur les théâtres en sa qualité de ministre de l'intérieur, n'était que le préambule à ces actes illégaux. A cette époque, les ministres n'osaient point encore recourir à l'arbitraire. Depuis, ils ont marché de perfectionnement en perfectionnement. Alors aussi, avant de violer la Charte, il leur fallait connaître l'esprit de la majorité, apprendre si elle leur était acquise; et maintenant que toutes ces questions sont résolues à leur avantage, et que ce qu'ils veulent la majorité le veut, arrière donc les lois, la Charte, *la légalité tue* le gouvernement; et comme le gouvernement tient à vivre, il vous donnera de l'illégalité à mort. Pauvre moyen pour subsister!

Au reste, la reconnaissance de la censure telle qu'on l'exerce aujourd'hui, est plus contraire à la prospérité de l'art dramatique que celle qu'avait établie la restauration, ne lui fut préjudiciable. Le *veto* des Corbière

et Lourdoueix ruinait l'homme de lettres. Le bon plaisir du sire d'Argout entraîne à sa suite la ruine de l'auteur et du directeur. Un ouvrage de quelque importance, monté avec soin, exige une mise en scène coûteuse. Le public récompense, par des bravos et par son empressement à suivre les représentations de la pièce, le directeur des dépenses qu'il a faites. Il y a de l'avenir pour le théâtre dans ce succès-là, et la signature du ministre détruit toutes les certitudes, force l'administration à suspendre ses paiemens, à faillir, à plonger cent existences dans le besoin, dans la misère. Oh! dites avec moi qu'il n'y a pas eu de révolution, dites que c'est un rêve, que le théâtre du Gymnase est toujours le théâtre de son altesse royale Madame, duchesse de Berri, et que les processions se promènent encore dans les rues de Paris.

Il était urgent pour les théâtres de se prononcer contre un tel système. Mais le moyen? En tous les temps les intérêts particuliers ont fait tort aux intérêts généraux. Pitié, quand

je vois les directeurs faire de si lâches concessions. La crainte enfanterait-elle donc des prosélytes?

Sous la règne de mons Latil, les théâtres, à l'exception du Cirque, étaient fermés le vendredi saint;

Et les maisons de prostitution,

Et les maisons de jeu,
ouvertes avec l'autorisation de la police.

Notre révolution devait faire justice de cette niaise tradition, de ce cagotisme outré. Point; les maisons de scandale reçoivent les libertins, les joueurs, et les théâtres l'injonction paternelle et ministérielle de ne point ouvrir leurs portes au public.

Cette année pourtant le Vaudeville et la Porte-Saint-Martin se sont écriés :

« Arrachons les lambeaux tombant de vétusté,
» Des langes dont on tient le monde emmailloté ; »

et ils ont joué.

Quant à M. Poirson, dont la duchesse de Berri a fait ou contribué du moins à faire

la fortune, beaucoup de mes lecteurs croiront que sa piété lui a interdit la représentation des plaisirs profanes, et penseront que la douleur qu'il éprouve de savoir captive sa protectrice, vertueuse mère de l'enfant anonyme d'un père incertain, lui a inspiré sa chaste résolution. Il n'en est rien. Le directeur du Gymnase est un homme trop politique pour faire au pouvoir une concession d'argent sans qu'elle lui soit profitable. Or voici dans quel but le directeur fait des concessions.

C'est un homme profondément aristocrate que l'ancien géomètre Poirson. La roture est pour lui ce qu'un épicier est à un homme d'esprit : un cauchemar. Depuis qu'il se promène les bras croisés dans sa calèche, il ne rêve que blason, qu'armoiries, que quartiers de noblesse. M. le directeur-auteur s'ennuie d'être vilain. A la vérité il n'est pas beau ; mais je doute fort que des titres influent beaucoup sur son physique. Il ne veut pas qu'on entre dans son théâtre en bonnets ; il n'est coiffé que du public en chapeaux ; puis il tient

essentiellement à ce qu'une ligne de démarcation soit établie entre son théâtre et ceux de ses confrères qui exploitent le même genre ; il veut redevenir *royal* comme par le passé. Pour atteindre à ce but et pouvoir mettre sur le fronton de son magasin de marivaudage cette inscription nobiliaire : *Théâtre de Sa Majesté la reine des Français*, Monsieur fait le dévot, Monsieur donne chez ses protecteurs des représentations de *Tartufe*, Monsieur se dispense de jouer le vendredi saint. Il y a de par le monde un certain personnage, très-influent auprès de *Sa Majesté la reine des Français*, qui tient l'oreille royale et qui n'a qu'un mot à dire pour faire parler monseigneur Hiacynthe de Quélen, archevêque de Paris par la volonté du saint siége, et académicien par la grâce de Dieu ; et le saint personnage ne parlera pas en faveur de M. Delestre, soyez-en sûr.

Je ne tarirais pas si je voulais rapporter toutes les gentillesses des directeurs et leur conduite avec les ministres. Un homme qui, plus que tout autre, fournirait matière à

observation, serait l'ancien directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, l'illustre M. Crosnier. Mais rentré dans la vie privée, il ne ressort plus du domaine de la critique. Il faut pourtant, avant de clore ce chapitre, que je vous narre comment et pourquoi il vit le ruban rouge s'attacher à sa boutonnière.

Ce fut M. de Montalivet, alors ministre, qui, instruit de la prochaine apparition sur a scène de la Porte-Saint-Martin du *Procès d'un Maréchal de France*, engagea poliment (à cette époque les ministres sentaient la nécessité d'être polis) le directeur et les auteurs à se rendre dans son cabinet pour y traiter de graves intérêts. L'excellence, c'est-à-dire *le monsieur* (puisqu'on n'appelle plus le ministre que monsieur le ministre), fit envisager aux auteurs quelle déconsidération leur pièce allait jeter sur la chambre des pairs, et les conséquences funestes qui en résulteraient pour la dignité du Luxembourg. Il offrit compensation et dédommagement tant aux auteurs qu'au directeur. Celui-ci, à qui l'on

avait promis la croix, ne l'obtint pas; quant à l'un des auteurs qui n'avait rien demandé, rien voulu accepter, le ministre mit beaucoup d'empressement à tenir les promesses qu'il lui avait faites. Quand le directeur vit qu'il était joué, lui qui jouait et faisait jouer tous les jours les autres, silencieux il se retira dans son cabinet, et médita une vengeance horrible, effrayante, ennuyeuse, une pièce de sa composition. MM. Antier et Comberousse le servirent merveilleusement avec *la Cure et l'Archevêché*, ou *l'Incendiaire*. Le directeur-auteur reçut la pièce, arrangea ou dérangea le second acte, et, le jour de la représentation, compta sur un grand scandale. La pièce n'eut qu'un médiocre succès. On sait que les incendies qui désolaient la Normandie étaient attribués à l'influence des prêtres; et dans *la Cure*, un archevêque fanatisait une jeune fille timide, dévote, innocente, jeune de dix-huit ans (madame Dorval représentait l'innocence, la timidité et les dix-huit ans; aussi l'illusion était-elle complète). C'était donc une grave

inculpation que le directeur faisait peser sur le clergé de France. Ce que je vous dis là est pour que vous compreniez bien la vengeance. L'irascible en fut pour ses frais; il avait compté sur du scandale, et il n'en eut pas.

Après le succès de Napoléon qui lui valut cent mille écus et rapporta douze cents francs de rente à l'un des auteurs, le directeur abdiqua et se retira à Pantin, où il possède une assez jolie propriété. Appelé au commandement de la garde nationale de cette commune, il se distingua dans les *glorieuses* journées de juin, donna quelques coups de crosse de fusil à celui-ci, quelques coups de sabre à celui-là, se comporta en brave, et obtint enfin pour prix de ses nobles travaux le titre si *honorable* maintenant de *Chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur*.

CHAPITRE XVI.

Auteurs, leurs droits ; billets d'auteur, billets d'administration, billets de journaliste, agens dramatiques.

Faites de bons ouvrages,
D'un goût fin et sensé,
Vous aurez les suffrages
D'un parterre empressé.
En vain il pleut, il tonne,
On court voir le nouveau,
Et quand la pièce est bonne
Le temps est toujours beau.

Anonyme.

C'est à la fin de chaque mois qu'un auteur peut se dire *décidément j'ai, ou je n'ai pas de talent.*

Et il faut l'avouer, c'est une bien noble

chose que de vivre du produit de son imagination, de connaître le charme de l'indépendance, de la savourer, heureux que l'on est de posséder ses capitaux dans sa tête. Quand on pense qu'avec une modeste plume de deux liards, qu'avec deux décimes d'encre et une main de papier à cinquante centimes, il y a là dedans de l'existence pour une année, c'est à perdre tout l'esprit qu'on a.

Puis n'est-ce point encore du bonheur que de pouvoir, comme l'auteur d'*Antony*, fuir rapidement de Paris, et, mollement couché sur le bord de la mer, étendu sur des cailloux, donner essor à ses pensées, les recueillir, et les jeter à son retour à la tête du public, qui les goûte et vous met dans la possibilité de vous livrer à d'autres travaux, en pourvoyant à vos besoins, à vos caprices, aux exigences de votre tête folle !

N'enviez-vous pas comme moi le sort de M. Scribe; et que pensez-vous de son esprit, qui lui rapporte, outre les quarante mille livres de rente qu'il lui a déjà procurées, de

dix à douze mille francs par mois? Les romantiques ont eu grandement raison d'appeler Racine un *polisson*, et sa littérature, de la pitoyable littérature.

Des hommes qui savent apprécier les auteurs à leur juste valeur, et donnent d'un trait de plume des renseignemens exacts sur leurs capacités, sont MM. Michel, Richomme et Guyot, dans les bureaux desquels l'esprit, le génie, se métamorphosent en billets de banque, en napoléons et en pièces de cinq francs, aussi bien à l'effigie de Charles X et de Louis XVIII que de Louis-Philippe; et plus d'un homme de lettres peut dire ce que disait Dufresny, en parlant de sa position précaire et des bontés de Louis XIV pour lui :

« Ton image est partout, excepté dans ma poche. »

Il existe en littérature ce qui existe dans le commerce : plus on possède de capitaux, plus on donne d'extension à ses affaires et plus on bénéficie. L'esprit, le talent est chez

l'écrivain ce que la confiance, la réputation d'honnête homme est au banquier. L'auteur tire à vue sur le public comme l'homme de finances, et tout deux sont amplement dédommagés de leurs travaux, le premier par l'empressement que le public met à solder sa dette en l'accompagnant de marques de sa satisfaction et de bravos; le second par les capitaux que l'on confie à sa caisse, et par la considération dont il voit son nom entouré : aussi l'écrivain dont le talent croit pouvoir embrasser les différens genres littéraires, a senti que ce serait une duperie à lui de ne les pas cultiver. M. Scribe, qui pour être vaudevilliste n'en est pas moins calculateur et calculateur profond et habile, a dit ce qu'a écrit Jules Janin dans la préface d'un livre, en parlant des poëtes qui s'étaient chacun adjugé une spécialité: à moi l'Orient, à moi l'Occident, à moi ceci, à moi cela, pour en finir plus vite, à moi tout: et ce mot-là renferme une spécialité productive.

Puis, comme il fallait nécessairement que chaque auteur fût payé selon ses œuvres, il

était de toute justice qu'une comédie en deux actes ne rapportât pas autant à son créateur qu'une tragédie en cinq actes, et ainsi de suite. Il y eut donc un classement des ouvrages pour la perception des droits d'auteur; le voici :

Première Classe.

1°. Les tragédies en trois, quatre et cinq actes.

2°. Les comédies, les drames, en quatre et cinq actes.

3°. Les opéras, les vaudevilles, en trois, quatre et cinq actes.

4°. Les mélodrames, les ballets, les pantomimes et les pièces à spectacle, en trois, quatre et cinq actes.

Seconde Classe.

1°. Les comédies, les drames, en trois actes.

2°. Les opéras, les vaudevilles, en deux actes.

3°. Les mélodrames, les ballets, les pantomimes en deux actes.

TROISIÈME CLASSE.

1°. Les comédies en deux actes.

2°. Les comédies en un acte du Théâtre Français et du théâtre royal de l'Odéon.

3°. Les opéras, les vaudevilles en un acte.

4°. Les mélodrames, les ballets, les pantomines, en un acte.

QUATRIÈME CLASSE.

Les comédies en un acte.

Certifié véritable par nous sousignés, agens généraux des auteurs dramatiques. Paris, ce 22 octobre 1816.

RICHOMME,
Chevalier de la Légion-d'honneur.

PRIN.

Tarif actuellement exécutoire.

PREMIÈRE CLASSE.

Les tragédies en trois, quatre et cinq actes.

Les comédies et drames en quatre et cinq actes.

Les drames et comédies en trois actes et en vers.

Les grands opéras et ballets en trois, quatre et cinq actes.

DEUXIÈME CLASSE.

Comédies et drames en trois actes et en prose.

Opéras comiques en trois actes.

Grands opéras, intermèdes et ballets, en un et deux actes.

TROISIÈME CLASSE.

Comédies en un et deux actes du Théâtre Français ou de l'Odéon.

Opéras comiques en un et deux actes.

Vaudevilles en deux et trois actes.

Mélodrames, pantomimes, pièces à spectacle, en trois, quatre et cinq actes.

QUATRIÈME CLASSE.

Comédies en un ou deux actes, des théâtres autres que les Français et l'Odéon.

Vaudevilles en un acte.

Mélodrames, pantomimes, en un et deux actes.

Le mélodrame est donc rejeté au troisième rang, et c'est encore par excès d'indulgence.

Un des article du décret de Napoléon sur les théâtres, décret daté de Moscou, a servi, pour ainsi dire, de base aux directeurs pour fixer les droits des auteurs.

La part de l'auteur, dit l'article 75, dans les recettes, le tiers prélevé pour les frais, est le huitième pour une pièce en cinq ou en quatre actes, le douzième pour une pièce en trois actes, et le seizième pour une pièce

en un ou en deux actes. Cependant les auteurs et les comédiens peuvent faire tout autre convention de gré à gré.

L'auteur jouit de ses entrées dès le moment où sa pièce est mise en répétition, et les conserve trois ans après la première représentation, pour un ouvrage en cinq et en quatre actes; deux ans pour un ouvrage en trois actes; un an pour une pièce en un ou deux actes. L'auteur de deux pièces en cinq ou en quatre actes, ou de trois pièces en trois actes, ou de quatre pièces en un acte, restées au théâtre, a ses entrées, sa vie durant.

La faculté accordée par l'article 75 aux auteurs et comédiens du Théâtre Français de faire de gré à gré toute convention, varie suivant la réputation et le nom d'un auteur.

Il est donc impossible de fixer d'une manière bien positive les produits des pièces données, par les célébrités de l'époque, aux théâtres royaux.

Les théâtres de second ordre, tels que le Vaudeville, le Gymnase, les Variétés, le

théâtre de *Madame-Poirson*, donnent un droit de tant pour cent sur la recette : encore ce droit subit-il des modifications.

La Gaîté, l'Ambigu et les Folies Dramatiques sont actuellement les seuls théâtres qui donnent aux auteurs des droits fixes.

Pour une petite pièce, à la Gaîté, douze francs par représentation, pour une grande pièce vingt-quatre francs; marché avec le premier talent trente-six francs.

L'Ambigu donnait anciennement dix-huit francs par acte, trente-six francs pour trois actes.

Les Folies payent un acte de trois à dix francs, c'est le maximum.

Anciennement, à la Porte Saint-Martin, le marché de Victor Ducange était de soixante-douze francs. Le directeur actuel a adopté le système des autres théâtres : les auteurs sont payés sur la recette.

Aux droits des auteurs il en faut ajouter un autre, le droit de signer tant de billets pour chacune des représentations de leurs pièces; ce qui est encore assez productif.

Car vous vous rappelez sans doute que M. Théaulon vient d'être tout récemment actionné devant le tribunal de commerce par le propriétaire du café Joquelet, industriel qui achete *à forfait* les billets de messieurs de la gente écrivassière, en restitution et paiement d'une somme de quatre mille francs, avancée pour achat de billets de pièces au répertoire.

Un homme, à la loyauté duquel ce serait une injustice de ne pas rendre justice, et qui, dans ses relations avec les hommes de lettres, se conduit en véritable artiste, est l'entrepreneur actuel des succès du théâtre de la Porte-Saint-Martin, M. Porcher, homme d'honneur, et qui ne profite pas de sa position *argentée* pour faire de l'usure avec les *nécessiteux*.

Aux théâtres de la banlieue, les auteurs touchent cinq francs par pièce, et il leur est loisible de signer deux billets d'orchestre ou de galerie.

Aux droits de la banlieue succède le revenu du droit de la province; et pour que

mes lecteurs puissent comprendre combien est fertile en ressources une tête d'homme d'esprit, et de quel immense rapport est un succès, avant d'établir approximativement les droits que paient aux auteurs les troupes sédentaires et les troupes ambulantes des départemens, je vais leur expliquer par quels intermédiares on arrive à la perception et au recouvrement desdits droits.

En 1791, lorsque le gouvernement eut reconnu et déclaré que les ouvrages dramatiques étaient la propriété de leurs auteurs, ceux-ci n'avaient aucun moyen de tirer parti par eux-mêmes de cette jouissance. M. Richomme leur proposa un projet qui consistait à recevoir de chacun d'eux une procuration portant pouvoir de traiter avec les entrepreneurs du produit de leurs ouvrages, et d'en recevoir les émolumens, pour leur en tenir compte à des conditions convenues, avec la faculté de transmettre ce même pouvoir à des préposés qu'il établit auprès de tous les théâtres, pour ne corres-

pondre qu'avec lui. Ce projet fut adopté par les auteurs.

Ce droit était nouveau dans les départemens; il ne put s'y établir qu'avec des résistances de toute nature. A force de soins M. Richomme parvint cependant à triompher de tous les obstacles.

Dans la vue de donner à son agence dramatique une consistance plus durable, M. Richomme s'adjoignit M. Prin.

Les auteurs n'offrirent aux correspondans qu'une remise de cinq pour cent, ou le vingtième du produit de leurs rétributions.

Et comme, en vertu de la loi du premier septembre 1793, les théâtres des départemens sont soumis aux mêmes usages que ceux de Paris, il fut donc arrêté qu'outre le droit de cinq pour cent, dans la ville où il n'y aurait qu'un seul correspondant, celui-ci jouirait en sus de son entrée personnelle, du droit de donner quatre billets d'une place de première, chaque jour de spectacle.

Les conditions mises par les auteurs à la

représentation de leurs ouvrages, variaient suivant l'ordre des villes et l'étendue des pièces.

Les villes où il y a spectacle sont divisées en six *ordres*, et le théâtre taxé en conséquence.

La correspondance particulière fait connaître dans quel ordre telle ou telle ville doit être placée.

Les pièces de théâtre sont, comme je l'ai déjà dit, divisées en quatre classes.

Dans une ville de *premier ordre*, les droits pour une pièce de première classe, sont de trente-six à cinquante-six francs.

Pour une pièce de seconde classe, de vingt à trente francs.

— De troisième classe, de quinze à vingt francs.

— De quatrième classe, de cinq à quinze francs.

Dans une ville de second ordre, les droits diminuent dans cette même proportion.

Ainsi dans une ville de troisième ordre.

Et viennent, dans les villes de quatrième

ordre, les modestes droits de deux francs par acte.

Les prix fixés ensuite selon qu'il plaît aux auteurs, propriétaires qu'ils sont de leurs ouvrages, et maîtres de n'en concéder la jouissance qu'aux conditions qui leur conviennent, sans qu'aucune autorité puisse intervenir pour les modifier; chaque fondé de pouvoirs en fait mention dans une circulaire à ses correspondans, et ceux-ci en donnent communication au théâtre avec lequel ils sont en rapport.

Il est de l'intérêt des auteurs de correspondre avec les entrepreneurs eux-mêmes, pour que les rétributions soient exactement payées. Les jours même où la recette n'a pas couvert la totalité des frais, elles n'en doivent pas moins être perçues. Chaque ouvrage, suivant sa classe, doit être régulièrement payé jour par jour.

L'état des pièces jouées chaque jour est fixé par le directeur, le correspondant et l'officier public chargé de la police du spectacle.

L'envoi de fonds à Paris se fait de trois manières différentes.

— Chargement à la poste.

— Messageries.

— Traites à vue ou à court terme sur de bonnes maisons.

Avec ses marivaudages, l'auteur de la *Muette* enlève régulièrement par mois à la province, de douze à quinze cents francs. De tous les auteurs, c'est le plus *joué*. Je ne l'entends pas comme Molière qui, venant annoncer au public que Tartufe était défendu, se retira en disant : Messieurs, nous ne pouvons vous donner Tartufe, monsieur le premier président ne veut pas qu'on le *joue*.

Un directeur qui ne fait pas d'ouvrages dramatiques, et qui ne se fabrique pas, comme beaucoup de ses confrères, un répertoire avec le secours et le travail des auteurs qui veulent ou arriver, ou se voir représenter souvent, n'en a pas moins le secret d'augmenter fort agréablement ses revenus de chaque mois. Outre les billets auxquels

il a droit en qualité de directeur, le système des connaissances lui permet d'en augmenter le nombre; puis ajoutez à cette énorme ressource, les billets accordés à des personnages imaginaires; calculez la quantité de places qu'il vend chaque jour, et ne vous étonnez plus de la prospérité effrayante des théâtres, et de voir les actionnaires sans cesse réunis pour toucher un devidende..., non, mais pour consentir à un nouvel appel de fonds. J'ai connu un directeur qui vendait régulièrement de cent à cent cinquante places par jour, et qui faisait arrêter ceux qui cherchaient à vendre ses propres billets devant la porte de son théâtre.

Les directeurs, au commencement de chaque mois, envoient aux journalistes, les *billets de quinzaine;* et l'importance du journal en augmente ou en diminue le nombre. Ainsi, le *Corsaire* ne reçoit pas autant de billets qu'en reçoivent les *Débats.* Outre ces billets de fondation, les directeurs s'empressent toujours de répondre aux demandes de loges et de stalles qui leur sont adressées

dans le courant du mois par les journalistes, et l'on sait que ces messieurs ont de nombreux amis, sans compter les dames pour la vertu desquelles je ne vois rien de plus traître qu'un billet de spectacle.

Les directeurs accordent aussi un billet par semaine à leurs acteurs; je ne parle pas des premiers sujets auxquels l'autocrate ne laisse pas la peine d'en demander.

M. Poirson, qui veut bien faire ses petites affaires, mais dans la tête duquel il n'est jamais entré de les laisser faire aux autres, à son détriment surtout, tua le petit *savonnage* que certains artistes se permettaient avec les billets, en établissant ce malencontreux droit au profit de la caisse des pensions. Les autres directeurs suivirent son exemple, et, sauf l'Opéra, depuis le théâtre de madame Saqui jusqu'au Théâtre Français, les billets de faveur paient actuellement un droit qui varie de cinquante centimes à un franc cinquante centimes.

Et quelle faveur que celle d'obtenir un tel billet! Il vous faut d'abord faire queue

pour payer le droit, puis revenir faire queue à une autre queue pour entrer; et lorsque vous vous rendez à la place que vous assigne votre billet, l'ouvreuse vous annonce impertinemment qu'il n'y en a plus. Vous prenez un supplément; et la contrariété d'avoir attendu si long-temps pour dépenser son argent, change la soirée de plaisir en une soirée d'ennui. Vivent les billets de faveur!

C'est à ne point calculer, le nombre d'entrées annexées à chacun des théâtres de la capitale, sans compter les loges qui contiennent les parens, les amis, les maîtresses des directeurs, des régisseurs, des premiers sujets, du chorégraphe, des auteurs, du peintre, du compositeur, du machiniste, des membres du comité de lecture, du caissier, des journalistes, les demandes de stalles faites par les secrétaires des ministres, du préfet, du colonel de la garde municipale, de l'état-major de la place; les billets accordés au commissaire de police, outre sa loge dont il dispose tous les jours : que de concessions! ce sont les anciens directeurs qui

ont droit de signer dix places, vingt places par jour; les actionnaires qui disposent de telle et telle loge ; les propriétaires de la salle qui se sont réservé la jouissance d'une avant-scène; les auteurs qui ayant fait le nombre d'actes voulu pour avoir droit à une seconde entrée, l'ont cédée; puis les amis du contrôleur, du sous-contrôleur qui viennent juste à l'heure du spectacle leur dire : Je passe par ici: comment vous portez-vous? faites-moi donc entrer; les intimes des acteurs qui répètent à chaque instant: Qu'allons-nous faire de notre soirée? et les artistes de leur répondre: Nous allons vous placer à l'orchestre. Venez avec nous : et deux cents personnes assistent ainsi quotidiennement, sans bourse délier, dans chacun des théâtres de la capitale, aux représentations qu'ils donnent.

Les directeurs voulurent aussi assujettir les billets d'auteur à la perception du droit-Poirson. Ces messieurs, blessés à juste titre, de cette innovation ridicule, préjudiciable ensuite à leurs intérêts, invoquèrent la protec-

tion des lois, qui cette fois se déclarèrent en leur faveur.

Et les jolis billets bleus et roses passèrent au contrôle sans l'accompagnement obligé des billets de faveur, le *franc*, et *l'ignoble carton d'échange*.

Le hasard offre, en ce moment, à mes regards un billet que Voltaire signa lors de la première représentation d'Oreste, billet piquant non seulement parce qu'il est écrit en entier de la main du philosophe, mais encore par le choix du vers latin qu'un plaisant expliqua follement (1).

COMÉDIENS DU ROI.

Omne	tulit	punctum
Oreste	*tragédie*	*pitoyable*
qui	dulci	miscuit
que	*donne*	*monsieur*
		Utile.
		Voltaire.

PARTERRE.

(1) Ce jeu de mots n'est pas de toute exactitude, car on ne peut, puisque c'est un vers, et surtout à cause de la quantité latine, changer la place des mots.

Il me reste maintenant à parler d'une loi inique injuste, subversive de tous les droits de propriété, loi qui dispose de ce dont elle ne peut disposer légalement.

Le décret du 25 janvier 1791, cinq années après la mort d'un auteur, faisait rentrer ses ouvrages dans le domaine public. Un autre décret du 19 juillet 1793, modifia le premier et accorda aux héritiers de l'auteur le droit de jouir de ses ouvrages et d'en toucher les revenus pendant l'espace de dix ans après sa mort.

Une loi rendue récemment modifia encore ce dernier décret. La veuve d'un auteur a droit pendant vingt années à la propriété de l'ouvrage de son époux.

Loi arbitraire, car il y a en France dix rejetons du grand Corneille qui souffrent, qui gémissent, et auxquels on fait pour les apaiser de misérables pensions de 300 francs tandis que les ouvrages de leur père enrichissent et le théâtre et l'art.

Que de millions n'ont pas valus à la France

Corneille, Molière, Racine ! On achète leurs ouvrages, on les lit dans toute l'Europe.

Souvenons-nous de ce joli mot de *Camerani*, caissier de l'Opéra-Comique : « *Les théâtres ne pourront jamais marcher tant qu'il y aura des auteurs;* il peut servir à démontrer l'intérêt que les comédiens et les directeurs portent aux auteurs.

Je termine ce chapitre en mettant sous les yeux du lecteur le traité que je passai pour une pièce dont je lui parlerai plus tard.

THÉATRE DE . . . .

Les soussignés, M......, directeur du Théâtre de.... d'une part ; et M...., auteur de la pièce intitulée...... vaudeville en..... actes,

Ont arrêté les conditions suivantes : M........., auteur soussigné, ayant présenté aujourd'hui au Comité de lecture du Théâtre de...... la pièce ci-dessus énoncée, M..... s'engage, dans le cas où elle serait reçue, à la faire représenter aux conditions suivantes :

ARTICLE PREMIER.

Les droits d'auteur, sauf la répartition ci-après entre MM. les auteurs des pièces jouées dans la soirée, sont fixés à *douze* pour cent de la recette brute, composée du prix des billets pris aux bureaux, du prix des loges louées à l'année, au mois ou pour la représentation du jour, et de la somme qui serait entrée en caisse pour le prix des billets de MM. les auteurs, délivrés au-delà du nombre que chacun d'eux a le droit de donner.

MM. les auteurs des pièces jouées dans la soirée auront en outre le droit de signer, pour toutes les places, sauf les loges d'avant-scène et les stalles, des billets qui jouiront des mêmes avantages que ceux pris aux bureaux, pour la valeur fixée par le tableau ci-après. Ces billets seront reçus, lors même que la pièce, après avoir été annoncée sur l'affiche du jour, ne serait pas jouée par suite d'un changement de spectacle.

Les billets qui excéderaient la proportion

fixée n'en seront pas moins reçus; mais leur valeur, au prix des bureaux, sera remboursée par l'auteur soussigné dans le cas où il aurait vendu les droits d'auteur; et dans le cas où il se refuserait à ce remboursement, les billets qu'il donnerait à l'avenir au delà de la valeur ci-dessus, pourraient être refusés, sans préjudice de l'action en remboursement du prix de ceux donnés en trop.

ART. II.

Dans aucun cas, la Direction ne pourra être tenue de payer plus de douze pour cent par chaque soirée; et s'il arrivait que certains cas n'eussent pas été prévus, MM. les auteurs devront se régler ou se faire régler entre eux sur la répartition de ces douze pour cent, de manière à ce que la Direction reste, dans tous les cas, étrangère à toutes les difficultés qui pourraient s'élever entre eux.

ART. III.

M. s'engage, en outre, à faire jouir, pen-

dant tout le temps de son exploitation, M...., auteur soussigné, des avantages qui étaient précédemment accordés à MM. les auteurs, au Théâtre du . . . . . ., relativement aux entrées, lesquels droits d'entrée consistent : 1° dans une entrée personelle à toutes places, sauf aux loges d'avant-scène et les stalles, d'un an pour un acte, de trois ans pour deux actes, de cinq ans pour trois actes, et d'une entrée à vie pour quatre actes; et ce, à partir du jour de la première répétition des ouvrages, sauf à MM. les Auteurs d'une même pièce à se partager la durée du droit d'entrée, et à compléter, par les fractions résultant de ce partage, le nombre d'actes nécessaires pour acquérir l'entrée à vie; 2° et en outre, dans le droit, pour ceux de MM. les auteurs qui auront donné dix actes au Vaudeville, de disposer d'une seconde entrée, à leur gré, et de la céder, soit annuellement, soit à vie, laquelle entrée ainsi cédée, cesse par la mort de l'acquéreur, mais peut être cédée une seconde fois par l'Auteur, s'il survit à son cédant.

ART. IV.

M.   Auteur soussigné, s'engage à fournir à M.   dans la quinzaine de ce jour, trois manuscrits de la pièce sus-énoncée, et la copie des rôles séparés pour les acteurs; plus l'indication des airs qui devront être chantés. Faute de quoi, la pièce perdra son tour de réception, et le Directeur sera libre de la faire jouer quand bon lui semblera. Il s'engage en outre, dans le cas où la pièce serait imprimée, à en remettre quatre exemplaires au Directeur dans la huitaine de la vente; sinon le coût desdits exemplaires sera retenu sur les droits d'auteur.

Les frais de musique, de partition, la copie des airs déjà chantés sur un autre théâtre et les accompagnemens d'orchestre sur des airs nouveaux, ainsi que les rôles des doubles, seront à la charge de la Direction. Quant aux airs à composer, dont M.   auteur soussigné, sera tenu de fournir le thème, il en traitera de gré à gré avec le

chef d'orchestre, ou tout autre compositeur. Il en sera de même des airs qui n'auront point encore été chantés sur le Théâtre du .....

ART. V.

M. s'engage à mettre en répétition la pièce de M. Auteur soussigné, dans l'ordre suivant :

M. après avoir monté une pièce arrivée à son numéro de réception, se réserve (s'il le croit utile aux intérêts du Théâtre) de faire mettre en répétition deux pièces à son choix, prises soit parmi celles qui déjà ont été reçues, soit parmi celles qui le seront à l'avenir ; il mettra ensuite en répétition une pièce d'après son numéro d'ordre, deux pièces à son choix, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la pièce de M. auteur soussigné, soit arrivée à son tour. Dès lors et même plus tôt, si M. ne croit pas devoir épuiser les tours de faveur dont il a le droit de disposer, ou s'il croit devoir donner un tour de faveur à la pièce de M. auteur sous-

signé, cette pièce devra être mise immédiatement en répétition, sans que ni le Directeur, ni M. auteur soussigné, puisse s'y opposer, sous peine de douze cents francs de dommages et intérêts qui seront acquis trois jours après une simple mise en demeure restée sans effet.

Néanmoins les pièces de circonstance, telles que les revues, les parodies et les ouvrages reconnus comme tels par le Comité de lecture, pourront être mis en répétition le lendemain de leur réception, sans égard à l'ordre ci-dessus établi. Il en sera de même pour le cas où une pièce composée sur un sujet semblable à celui d'un ouvrage reçu au Vaudeville serait reçu à un autre théâtre.

ART. VI.

La pièce de M. auteur soussigné ne pourra néanmoins être mise en répétition qu'après avoir été approuvée par la censure.

M. se réserve la distribution des rôles, après toutefois s'en être entendu avec M. l'auteur soussigné, qui déclare

s'interdire de pouvoir rien demander pour la mise en scène, au delà de ce qui est déterminé par le programme qui a été remis à l'instant à M. par M. auteur soussigné, et qui déclare également d'avance, d'accepter les costumes, décors et accessoires tels que le Directeur les jugera convenables.

ART. VII.

Ladite pièce, une fois représentée, si M. laisse passer un an sans la jouer au moins deux fois, il sera loisible à M.
auteur soussigné de la retirer. Hors de ce cas, elle ne pourra être retirée ni représentée sur un autre théâtre, sous peine de douze cents francs de dommages et intérêts.

ART. VIII.

En cas de contestation sur l'interprétation ou l'exécution du présent traité, les parties conviennent de s'en rapporter à la décision des deux arbitres qui seront nommés par les parties, et pourront s'adjoindre un tiers arbitre, sur le choix duquel ils s'entendront,

sinon qui sera nommé par le président du tribunal de première instance.

Les arbitres statueront dans les deux mois, en dernier ressort, sans recours de requête civile et de cassation.

Fait double et de bonne foi, à Paris, entre les soussignés, le mil huit cent

---

CHAPITRE XVII.

Les Claqueurs.

L'applaudisseur devient-il rare ;
Par un geste je l'accapare ;
Toujours de là prêt à marquer
La scène que l'on doit claquer :
Voilà mon travail ordinaire ;
Et l'on sent que, pour le bien faire
Il ne faut pas avoir la main
Dans la poche de son voisin.

ADOLPHE MAURY.

C'EST le plus détestable fléau que jamais ait engendré la corruption dramatique. Cette plaie honteuse afflige le monde social et littéraire depuis que le théâtre est théâ-

tre. Je suis persuadé que la Grèce eut ses claqueurs. Le claqueur fut inventé par le mauvais poëte, par le mauvais acteur, par le directeur incapable; en un mot, par la nullité présomptueuse ou interressée. L'histoire nous a transmis les noms de certains tragiques de bas étage, qui balancèrent pendant quelque temps la réputation des Sophocle et des Euripide. Ces honnêtes gens avaient leurs claqueurs; grâce à ses claqueurs, le poëte Philémon, aujourd'hui oublié, obtint plus d'une fois les mêmes applaudissemens que Ménandre. La claque seule put donner un instant des rivaux au divin acteur Polus. Que signifie dans les pièces latines le *applaudissez, citoyens!* qui en est toujours la formule finale? Les Plaute, les Térence ne semblent-ils pas dire par là : « Honnêtes citoyens, patriciens, chevaliers, vous qui avez du goût et qui payez le cens, accordez-nous vos suffrages; car nos envieux ont pour leurs faibles drames les battoirs mercenaires du petit plébéien qui se nourrit de pois chiches!.....

Comme de nos jours, les bons auteurs, Térence et Plaute en appelaient du ridicule de la claquomanie à la justice de leurs compatriotes d'une impartialité reconnue. Rome avait ses Cotins; elle devait avoir ses claqueurs. Le théâtre français eut son Racine et son Pradon : les plus beaux triomphes du premier furent empoisonnés par les ovations scandaleuses décernées à son méprisable rival; alors c'étaient les claqueurs de cour, les Nevers, les Mancini, qui applaudissaient à tout rompre la pitoyable *Phèdre* opposée au chef-d'œuvre du grand poëte. Plus tard, les claqueurs de ruisseau bâtiront la renommée des successeurs de Pradon et de l'abbé Cotin. Le débit emphatique des comédiens de l'Hôtel de Bourgogne était applaudi, claqué chaque soir par les précieuses de l'Hôtel Rambouillet. On immolait Corneille et Rotrou à Mairet et à Scudéry. *L'Amour tyrannique* et le *Timocrate* allaient au delà de cent représentations; *le Misanthrope* et *Athalie* tombaient à plat. Au nom du bon goût et de

l'indépendance des jugemens littéraires, nous devons des remercîmens au cardinal de Richelieu qui permit, malgré toute sa puissance, que l'on sifflât *Mirame*. De combien de bataillons d'applaudisseurs le ministre du roi ne pouvait-il pas soutenir son œuvre ! mais s'il abattait les têtes des grands seigneurs, ses ressentimens de poëte eurent des effets moins cruels que sa politique ; il respectait les *Cinq-Mars* et les conspirateurs du parterre. On n'en était pas encore venu au point de trouver qu'il n'y avait rien de meilleur qu'un sabre *pour couper les sifflets*, comme à la représentation des ouvrages de M. le préfet de Lessert, et de l'auteur de *Christophe Colomb*.

Il était réservé à notre éhonté dix-neuvième siècle de perfectionner l'art de la claque, d'enrégimenter, d'embrigader, d'organiser les sales et aveugles cohortes du lustre ; la gloire en appartient aux auteurs, aux acteurs, à MM. les directeurs. Plus le théâtre approche de sa décadence, plus on sent le besoin de recourir aux

moyens factices pour soutenir ses ruines pendantes : la conspiration est générale ; et tel journaliste, affectant de prendre la vérité pour devise, qui déclameen vrai Caton contre les abus de la claque, ne s'aperçoit pas qu'il est lui-même, par ses louanges fades et hyperboliques, le premier claqueur des très-hautes puissances des coulisses.

Dans *Marie Mignot*, au moment où se conclut le mariage projeté depuis longtemps entre la belle blanchisseuse et le maréchal de l'Hôpital, « *le bâton et le battoir* peuvent très-bien aller ensemble ! » s'écriait malignement un des personnages du vaudeville... On a retranché sur la scène ce trait épigrammatique comme attentatoire aux blasons de fraîche date de nos guerriers parvenus.....

Mais voyons le claqueur : c'est un soldat à son poste, attentif au mot d'ordre, à la consigne du chef. Braves lustriens, vous me pardonnerez sans doute la vérité de certains détails qui pourraient affliger votre amour-

propre; mais vous avez lu sans doute les *Mémoires d'un Claqueur* : cette lecture, toute mortifiante qu'elle soit pour vous, a dû vous préparer et vous familiariser à de plus pénibles révélations : n'allez donc pas, si je dévoilevos arcanes, me vouer aux anathèmes d'une logique d'autant plus terrassante qu'elle est toute de faits et de gestes : épargnez ces quelques jours qui me restent, j'écris pour l'instruction de la postérité; car vous appartenez à la postérité, dignes claqueurs, vous, et les grands hommes qui vous enrôlent; vous faites partie de leur bagage dramatique et administratif; vous vous associez à leurs triomphes et à leurs disgrâces. Qui n'achèterait cher un tel honneur!

M. le chevalier D. P. composa, je crois, il y a dix ans, un petit poëme en prose intitulé *les Claqueurs*. Auteur lui-même, et directeur de spectacle, il était plein du sujet et pénétré plus que personne des services que pouvait rendre cette aimable compagnie d'assurance mutuelle pour le succès des

mauvaises pièces et la vogue des mauvais acteurs. On trouve du naturel et de la finesse d'observations morales dans l'ouvrage du vaudevilliste capitaliste; mais, depuis dix ans, l'influence des claqueurs a fait des progrès si rapides; ceux qui n'étaient d'abord qu'auxiliaires subalternes du journalisme et des coteries de coulisse, ont acquis tant d'importance et de popularité; ils sont devenus nation si guerroyante et si formidable, que le poëme de M. D. P. paraîtrait bien pâle d'exactitude historique et de couleur locale. Nous nous efforcerons de suppléer à ce qui lui manque. Nous voudrions pouvoir saisir les diverses nuances qui distinguent ces honorables industriels dans leurs liaisons et leurs rapports avec les auteurs, acteurs et directeurs. Nous les montrerions dressant autel contre autel, comme pouvoir indépendant, l'imposant de force au public, lequel finit toujours par être le mystifié; ne relevant que des statuts de leur chef suprême, à l'exemple d'une société trop fameuse, et fondant surtout la prospérité

de leur caisse et de leur cuisine sur la déplorable situation de l'art dramatique. La faiblesse du Bas-Empire amena l'invasion des Barbares : les claqueurs sont les stupides conquérans qui se disputent le théâtre en lambeaux. Le code de législation dramatique de MM. Vulpian et Gaultier n'en peut mais.

Tu ris, lecteur, tu trouves mon langage hyperbolique, tu ne croyais pas si redoutable le claqueur à gages, pauvre plastron, selon toi, qui remplit les champs de bataille du parterre des disgrâces de son omoplate. Déjà tu comptes sur tes doigts les multiples expulsions de ces Thessaliens du lustre; tu me les représentes alternativement chassés à l'*Opéra-Comique*, aux *Nouveautés*, au *Vaudeville*, etc.....

Mais si je te disais, moi, que, repoussé la veille, le claqueur reparaîtra plus en force le lendemain, et qu'il fera payer individuellement au public, et au centuple, les plaies et bosses de sa défaite. Comptez, messieurs, les habits déchirés, les nez po-

chés, les bras en écharpe ; ne vous hâtez pas de chanter victoire, vous avez affaire au plus tenace des ennemis. Bientôt il ressaisira tous ses avantages; vous le débusquerez de Feydeau, du Vaudeville.... Il saura bien y rentrer.

Mais laissons le claquetin obscur s'efforçant de démontrer, à force de bras, que M. R...... est un grand homme; qu'il n'y a pas de plus chaud, de plus comique dialogue que celui de M. C.... ; qu'en fait d'intrigues MM. M.. et Z... frisent la perfection, que MM. R..., P.... et L.... sont les dieux du couplet... Ah ! tu fais le récalcitrant, gros voisin de la claque ! pif ! paf !... l'argument *ad hominem* est toujours là pour te forcer à trouver admirable l'absurde, l'ignoble, le détestable, l'inintelligible. Bon public ! au lieu de t'en prendre aux instrumens subalternes de cette violence faite au sens commun, remonte plus haut, aborde les chefs organisateurs de toutes ces dégoûtantes cabales; fais les comparaître à ton tribunal : voilà les vrais

coupables. On ne punit point les goujats de l'armée des fautes de ses généraux.

Mais, excepté les heures où le capitaine de la claque distribue, dans le petit café de son choix, ses billets et ses intructions, ce grand homme fonctionne gastronomiquement à la table de tel gros directeur, ou de tel acteur enrichi...... Les poignées de mains d'un très-haut et très-puissant personnage viennent à la rencontre de *Vidocq*. *Vidocq* lui est nécessaire, indispensable. Le *Vidocq* anglais, dont une feuille britannique nous entretenait naguère, soupait familièrement, chaque soir, chez les frères du roi, leurs AA. RR. les ducs de Clarence et de Glocester. Rien de plus naturel; à Londres comme à Paris, les spécialités telles que *Vidocq* méritent de siéger, de présider aux festins des monarques dont ils fondent la sécurité.

De même, de par la charte théâtrale, MM. les très-honorables chefs de claqueurs prisent dans la tabatière des acteurs et directeurs, ils sont de tous leurs dîners

d'apparat, ils reçoivent leur part de dragées à chaque baptême des nombreux enfans de Mlle R. Devant ces juges suprêmes, l'auteur, même le plus fier, baissera pavillon : ne sait-il pas qu'en vain le comité de lecture aura reçu son nouveau drame avec acclamation ; il faut que le bruyant suffrage des tenans du lustre confirme et sanctionne l'arrêt du docte aréopage. Voltaire, tout Voltaire qu'il fut, reviendrait au monde, qu'avant de se concilier la faveur du public, il commencerait par s'assurer des claqueurs. Les claqueurs excellent à mettre en action la maxime du poëte : « Frappez *fort* au théâtre : soyez plus jaloux de frapper *fort* que de frapper juste ! »

Ainsi, de nos jours, la quadruple alliance des acteurs, auteurs, directeurs et claqueurs devait reposer sur une base puissante, la nécessité, l'intérêt commun. Que fera le public payant contre cette formidable ligue ? il continuera de payer et de se taire à chaque première représentation des rapsodies de MM. les arrangeurs brevetés, trop

heureux que les héros de la claque ne daignent pas le contraindre à mêler ses applaudissemens aux leurs. « Bon et honnête monsieur *Public !* » s'écriait souvent, avec une arrogante fatuité, le claqueur émérite *Leblond :*

« J'ai vingt fois, dans le cours de ma grandeur passée,
» Tenté ta patience, et ne l'ai pas lassée ! »

Écoutons ce dialogue-nature qui s'établit en forme chez un directeur, la veille immédiate de la première représentation d'un drame qui fit courir tout Paris. Mieux que toutes mes phrases il te prouvera, lecteur, quelle est l'influence d'un chef de la claque; un chef de la claque est le plus précieux des agens dramatiques; c'est le premier entrepreneur des succès de scène. Le journaliste ne vient qu'après.

LE DIRECTEUR.

A demain, mes amis; que chacun fasse intrépidement son devoir, et, malgré cer-

tains traits risqués dans votre drame, monsieur l'auteur, nous enlevons le succès d'assaut. (*Au claqueur.*) Monsieur P., je compte sur vous et sur vos Thessaliens pour chauffer l'action. Doublez, triplez votre arrière-ban; envahissez le parterre en masse, poussez des reconnaissances jusqu'à l'orchestre; et si quelque petit sifflet honteux s'avisait de conspirer, qu'à l'instant même!...... vous m'entendez.

L'AUTEUR.

Oui, mon cher P., vous tenez dans vos mains mon avenir dramatique : ma pièce, je le sais, étincelle des plus sublimes beautés du romantisme, elle est belle à faire horreur; et cependant je crains..... ce *polisson* de Racine a tellement gâté leur goût..... la claque, la claque, la claque et toujours la claque, voilà mon espoir.

UN ACTEUR.

Je ne suis plus l'acteur guindé d'autrefois. Je suis le personnage de tous mes

rôles : admirable dans celui-ci, sublime dans celui-là, divin dans cet autre. « Beau, sublime, inimitable ! » tels étaient les trois mots que Voltaire voulait inscrire au bas de chaque page des tragédies de Racine. Depuis que je me suis *romantisé* des pieds jusqu'à la tête, ces trois mots m'appartiennent, ils sont devenus ma propriété, ma devise exclusive. C'est vous surtout, honnête M. P., c'est vous et vos hommes-battoirs, qui avez jeté les fondemens de ma réputation dramatique : à vous les premiers honneurs !...... encore un dernier coup de main, et tout Paris me divinise.

UNE ACTRICE.

Si j'avais vingt ans de moins, je ne craindrais pas, messieurs, pour la scène du *lit.* A l'exemple de mon ancienne camarade Sainte-Elme, je me draperais en Cléopâtre, je découvrirais plus bas que ma gorge ; ne pouvant être bonne, je serais belle *in naturalibus ;* et je trouverais un amant dans

chaque spectateur..... mais l'âge, mes longues excursions, quelques infirmités...... ainsi, mon bon petit P., je compte sur vous, sur votre zèle, sur celui de vos gens pour emporter, à la baïonnette, cette scène scabreuse du *dodo*.

UN RÉDACTEUR.

Je vous dirai, madame, ce que Mlle Clairon, qui vous était si inférieure pour le talent, disait à Larive: « Comment craindre le public avec ce superbe port ! » Eh quoi ! vous n'oseriez, belle reine, découvrir au yeux du public les trésors de votre sein !.... mais le drame de l'auteur serait détestable, que, grâce à vous, noble dame, la seule scène du lit conjurerait la tempête...... Phryné allait être condamnée par le tribunal de l'Aréopage, lorsque son défenseur écarta le voile qui couvrait sa gorge; elle fut acquittée.... Vous souriez, cher directeur, de la comparaison...., elle n'est que juste. (*Au claqueur.*) N'en faites pas moins votre devoir, cher camarade : le feu nourri de

vos battoirs vaut mieux que tous mes feuilletons louangeurs; à vous la palme, vous allez droit au fait; un jour de première représentation

« Il faut des actions, et non pas de paroles ! »

LE DIRECTEUR.

Vous avez raison, mon jeune ami, vous parlez comme vous écrivez; et lui (*montrant le claqueur*) il claque avec plus de perfection encore que vous ne composez un article pour mon théâtre. (*A la société*) La séance est levée: messieurs, demain je vous invite tous à dîner; P. occupera la place d'honneur, puisque, d'un avis unanime, c'est sur lui que roule tout le succès de la nouvelle pièce.

LE CLAQUEUR (*fièrement*).

Et je saurai justifier votre confiance, monsieur le Directeur; à table comme à mon poste du parterre, vous verrez que je suis digne de vous. Le jeu de mes mâchoires ne sera pas

moins actif et moins soutenu que les battoirs de mes Romains.

Tous sortent en fredonnant : « C'est la claque, la claque, la claque, qui fait le succès aux *Français*, et à tous les théâtres. »

Ce dialogue est la vérité elle-même; tout ce qui appartient à l'art dramatique reconnaît la toute-puissance du claqueur, le claqueur est la providence née des mauvais acteurs et des muses proscrites par Apollon. Il tient également dans ses mains la destinée du vrai mérite; car en toute chose un peu de bruit ne gâte rien; or le claqueur est l'homme du bruit par excllence; le claqueur est un dieu qui sans descendre de l'Olympe ou du Paradis, de son modeste poste du parterre, tranche tous les nœuds gordiens et tous les obstacles de l'envieuse humanité. La respectable divinité qu'un claqueur pour ces faibles mortels qui font hurler Melpomène, et qui bâtissent leur renommée sur le ronflant alexandrin ! Jaloux de mystifier l'amour propre du jeune Alcibiade vainqueur aux yeux olympiques, Socrate disait hautement

qu'il fallait couronner ses chevaux.... tel auteur se pavane tout enorgueilli de ses triomphes de théâtre, qui les doit au zèle infatigable des chevaux lustriens. Arrête, malheureux, ne te laisse pas trop emporter à l'ardeur de ces coursiers mercenaires! crains le sort de Phaéton...

L'homme d'esprit forcé de sacrifier à la corruption du siècle, ne dédaignera pas l'ignoble auxiliaire de la claque; l'acteur de réputation aura besoin de ce bruyant accessoire, sinon l'indifférence du public succéderait tôt ou tard à l'enthousiasme qu'il avait su d'abord lui inspirer: mais l'acteur de réputation et l'homme d'esprit s'égaient dans leur intérieur du honteux tribut qu'il leur faut payer aux vampires de la claquomanie. Que de fois Talma et Lemercier n'ont-ils pas plaisanté sur ce sujet!... Quand je me trouve face à face avec un claqueur, me disait un jour l'auteur d'*Agamemnon*, je me rappelle ces anciens augures de Rome, qui ne pouvaient s'entre-regarder sans rire. Riez de nous, messieurs; mais payez, dira le claqueur; pas d'argent, pas de cla-

queurs : dès lors, adieu gloire, fortune, réputation. Le public finit toujours par s'endormir sur vos efforts de talent, il se réveille au son retentissant de la claque, et le directeur comble le déficit de sa caisse, voilà tout ce qu'il demande.

Lorsque l'importance des claqueurs est si évidemment démontrée, croiriez-vous qu'il se rencontre encore des esprits moroses et assez injustes pour proclamer illégitimes les fortunes de S., de B., de P., ces honorables vétérans de la claque!... c'est pousser l'injustice jusqu'à l'ingratitude. Quoi! durant vingt années consécutives, vous aurez voué vos sueurs et vos bras à la cause des mauvais auteurs et des acteurs les plus détestables; gourmades, bourrades, pochades, rebufades et mépris du public, rien ne pourra vous faire rompre d'une semelle, dès qu'il s'agira de soigner le nouveau drame de M. P...., étayé du faible jeu de S.....; vous aurez bravé ces cris humilians mille fois répétés : « A la porte! à la porte! à bas les claqueurs!... » on vous aura salués dans les entr'actes des

plus flétrissantes épithètes; vous aurez, dès votre début dans l'orageuse carrière, servi de texte vivant aux injures des journalistes: ils demanderont, ils réclameront quotidiennement votre interdiction morale, votre expulsion judiciaire; et, parvenus enfin au port de retraite, martyrs d'un sot préjugé, on vous envierait quelques chétives mille livres de rente, et votre loge au théâtre que vous avez soutenu de vos battoirs, et ces domestiques, et ces chevaux, et ce modeste tilbury!... En vérité, je ne puis concevoir une justice si injustement distributive. Que les Corneille, que les Ducis, que les Lekain et les Talma meurent de faim; ce n'était que des auteurs et des acteurs distingués. Que l'infortuné Francansale, posté sur un pont en mendiant, devenu l'objet de la pitié publique, expie par toutes les angoisses de la misère, à l'âge de quatre-vingts ans, le triple délit d'avoir été tout à la fois acteur, auteur et directeur; fort bien! je ne vois là qu'un effet naturel de l'équité divine et humaine. Mais qu'au moins le claqueur, sur son déclin,

obtienne des invalides dorés ; qu'il soit mieux renté que tous les acteurs, auteurs et directeurs du monde : il y aura compensation.

Et puis, le beau, l'édifiant spectacle qu'offre aux regards du public cet honnête homme en retraite, méditant du fond de sa loge, à chaque première représentation, sur l'instabilité des succès de théâtre ! voyez-le quand l'orage des sifflets commence à gronder, et que s'enfle la tempête du mécontentement ; voyez-le s'élancer le corps en avant, et hors sa loge : il fait signe aux Thessaliens du lustre, il les anime du geste et de l'œil. Il va crier : « A la porte les siffleurs ! » Il descendrait dans l'arène, il se mêlerait aux combattans par réminiscence de ses antiques prouesses, de sa profession première, s'il n'était retenu par un respect humain. Il est riche ; il a cessé de faire partie des prolétaires de la claque ..... Un ancien philosophe ne voyait rien de plus sublime que l'homme vertueux aux prises avec l'adversité.... Le claqueur émérite et enrichi, luttant contre ses premières habitudes, ses goûts, ses allures, la passion de

toute sa vie, n'est pas moins admirable pour l'observateur. C'est la chatte métamorphosée en femme, et qu'une souris rappelle à sa nature; c'est le grognard d'Austerlitz et de Marengo, guerroyant en idée contre le Moscovite et l'Autrichien, sous le pacifique uniforme de garde national : c'est Achille trahissant son sexe à l'aspect d'une armure.

« Chassez le naturel, il revient au galop. »

Ce vers du poëte s'applique particulièrement au claqueur; jamais il ne dépouillera ses vieilles habitudes; ne lui enviez donc pas des richesses qui ne sauraient changer ses mœurs, et qu'il

« Jouisse du ciel même irrité contre lui. »

Ce n'est point encore un poste facile à obtenir que celui de *chef de claque;* le sous-chef du théâtre de F...... ne fut appelé à ce brillant emploi qu'après nombre de vicissitudes que je ne puis passer sous silence.

E..... s'adonna d'abord à la carrière théâ-

trale; après avoir, comme tous les débutans, *jeté sa gourme* dans le théâtre bourgeois, et en province, il vint à Paris, débuta au théâtre des boulevarts, et devint l'amant en titre de la danseuse F....., qui se ruina pour fournir aux frais de ses costumes et payer les honnêtes chevaliers du lustre dont elle peuplait le parterre tous les soirs; arriva enfin le moment du rejet ou de l'admission du jeune E.

Le directeur du théâtre auquel il voulait appartenir était bien le maître de prononcer sur le sort du jeune homme; il n'avait qu'à dire, je veux, et tout finissait là; mais il avait malheureusement des amours-propres à ménager; aussi jugea-t-il à propos de convoquer sa troupe, et de la consulter sur un nouveau sujet qui se présentait en disant, pour l'honneur de son titre, qu'il ne le faisait que par déférence et dans la crainte de blesser quelques uns des membres de l'honorable assemblée.

Les femmes ne firent point d'objections, seulement la jeune innocente se plaignit que lorsque E... l'arrachait des bras du tyran,

il mettait tant de feu dans son action, qu'il lui serrait la main d'une force à lui faire jaillir le sang par le bout des doigts; qu'à cela près, elle ne doutait pas qu'il ne fût une excellente acquisition pour le théâtre.

Les hommes furent partagés d'opinion: le niais conclut à l'admission, mais le tyran se plaignait que, quand il se trouvait en scène avec lui, il criait de telle sorte que, lui tyran, qui devait avoir la supériorité d'organe, était obligé pour enchérir sur le débutant de hausser d'une manière si fatigante qu'il se crevait la poitrine, crachait le sang en rentrant chez lui, et il finit par dire que, si on le recevait, il serait obligé de se retirer à la fin de son engagement qui expirait dans six mois.

Le directeur tenait à son tyran; car il avait une taille gigantesque, des formes athlétiques et une voix de taureau: il eût été très-difficile à remplacer, et le théâtre voisin, qui le convoitait, n'eût pas manqué de lui faire des propositions avantageuses: son opinion eut donc une fâcheuse influence sur le sort de E.

Les autres comédiens, sous différens prétextes, se rangèrent du côté du tyran, décidèrent qu'on ne pouvait recevoir le jeune homme, et on lui signifia qu'il fallait renoncer à l'espoir de faire partie de la troupe comique.

E... voulut appeler de cet arrêt, il entra dans la salle où tout le monde était encore assemblé, il s'adressa au tyran qu'on lui avait dit être la cause première et peut-être unique du refus qu'il éprouvait, et lui demanda ce qu'il avait à lui reprocher; le tyran reproduisit ses griefs. E... se prévalut de la faveur avec laquelle le public avait accueilli ses débuts. — Jeune homme, lui dit le tyran en le regardant de travers, croyez-vous apprendre à un vieux pilier de coulisses ce que c'est que le public? croyez-vous que j'ignore comment on le compose? vous avez été applaudi, j'en conviens; mais combien vous en a-t-il coûté? croyez-vous que si ce n'eût été par pitié pour votre jeunesse et par égard pour notre directeur, il m'eût été bien difficile de vous former un public qui vous eût fait un accueil d'un tout autre genre? E... ne répondit rien et

sortit le cœur plein de dépit et de honte.

Il rentra chez F.... qui connaissait déjà sa mésaventure. Eh bien ! mon pauvre garçon, lui dit-elle, ils ne veulent donc pas de toi ! ils n'ont vraiment pas tort, tu les aurais tous écrasés. — Si je me présentais au théâtre voisin ? — Peine inutile, tu y trouveras les mêmes obstacles. — Eh bien ! je solliciterai un engagement pour la province. — Tu voudrais me quitter ? — Non ; tu viendras avec moi. — Impossible de quitter Paris où je suis engagée, pour aller dans une ville dans laquelle je serai reçue je ne sais comment ; ne suis-je pas d'ailleurs liée par ma signature ? — Que faut-il donc que je fasse ? — Rien. — La belle occupation ! — Manques-tu de quelque chose ? — Non ; mais puis-je vivre ainsi éternellement à tes dépens ? — Que t'importe ? est-ce que je me plains ? tu ne peux pas être comédien, sois donc une puissance, une autorité, deviens chef de cabale. — Quelle idée ! — Fais trembler à ton tour ceux qui t'ont refusé. — Tu es folle. — Pas tant que tu te l'imagines :

sais-tu que c'est une fort bonne profession! on s'enrichit, on achète des maisons : vois plutôt S....., le soutien de notre théâtre, n'a-t-il pas une existence brillante? tu ne peux actuellement prétendre à l'honneur de le remplacer, il ne prend point encore sa retraite; mais qui t'empêche de travailler sous ses ordres, et de te faire un sort honnête. Voyons, veux-tu? —Cela se peut-il?— Oui, très-facilement, j'irai parler pour toi à S.... — Eh bien! soit, vas-y.

F.... partit à l'instant pour se rendre chez le chef suprême, arbitre du sort des auteurs et des comédiens. S.... était absent, sa femme la reçut et l'introduisit dans un salon élégamment meublé, la fit asseoir sur un sofa, et attendit qu'elle expliquât le sujet de sa visite. La danseuse présenta sa requête ; mais madame S..... lui répondit qu'elle craignait qu'elle n'arrivât un peu tard, son mari avait bien l'intention, comme elle le savait en effet, de destituer le sous-chef négligent, dont elle parlait; mais son emploi, sollicité par un grand nombre de

personnes, était presque promis à un jeune commis plein de goût et de feu, qui était bien aise d'ajouter par des moyens honnêtes, quelque chose à ses maigres appointemens, et de passer agréablement ses soirées. F.... ne se tint pas pour battue, elle insista, et, connaissant l'influence de la fourchette sur les affaires de ce monde, elle finit par dire à madame S..... qu'elle attendait son mari à dîner pour le lendemain.

S..... se présenta le lendemain chez la danseuse avec un air de dignité qui imposa à E....; sa mise était élégante, son ton noblement protecteur, et l'amant de F...., étourdi par ses airs de grandeur, le prit pour un personnage : on se mit à table; S..... fit honneur au dîner, qui était délicat et recherché, ne parut étonné de rien et mangea de tout comme un homme habitué à s'asseoir tous les jours à une table richement servie : au dessert, F.... parla de l'objet qu'elle avait en vue, et de l'emploi auquel elle aspirait pour son amant; S..... regarda alors plus particulièrement E.... et lui demanda s'il avait

quelque idée des devoirs qu'il consentait à s'imposer. — Aucune, répondit E.... Ecoutez-moi alors, jeune homme.

Nos fonctions sont plus importantes et plus délicates qu'on ne le croit communément ; nous décidons souverainement et sans appel, des hommes et des choses ; nous faisons la gloire ou la honte des auteurs et des ouvrages; nous sommes en un mot l'arbitre de leurs destinées; un tel pouvoir vaut bien qu'on l'achète ; aussi jouissons-nous d'une considération qu'on nous dispute en vain. Quelques journalistes cherchent-ils de temps à autre à jeter du ridicule et même de l'odieux sur notre profession; quelques directeurs nous ferment-ils l'entrée de leur théâtre; notre puissance survit à toutes ces atteintes : quand ils ont fait une pièce ou tragique ou comique, les premiers sont trop heureux de venir faire humblement à nos pieds amende honorable de leurs épigrammes, les seconds de nous rappeler pour garnir leur parterre et éviter à leurs acteurs le désagrément de jouer de-

vant les banquettes, enfin pour caresser leur oreille de ce bruit flatteur dont le véritable public est si souvent avare : vous le voyez, rien ne peut les soustraire à notre ascendant.

Ce pouvoir dictatorial, pour être exercé fructueusement, doit être soumis à des principes, assujetti à des règles; une demi-douzaine de tapageurs peuvent faire du bruit dans un théâtre, forcer le directeur à baisser la toile au milieu d'un premier acte, et pour prix d'un si noble exploit, se faire conduire à la Préfecture par le municipal de service; ce n'est pas cela : il faut porter un auteur ou une pièce aux nues, ou les traîner dans la boue, sans se compromettre avec la force armée, et tout en paraissant conserver la plus sévère impartialité : voilà le difficile.

S'il s'agit de faire tomber une bonne pièce ou un bon acteur, dès le matin, le chef de brigade rassemble ses hommes, leur donne ses instructions, et les dispose dans le café et les estaminets voisins de son théâtre : là, chacun dit, s'il s'agit d'un acteur, qu'il arrive

de province où il était régulièrement sifflé tous les soirs, qu'il n'a aucune des qualités qu'exige son emploi, qu'il ne le remplira certainement pas aussi bien que tel ou tel que le public sait y exceller. S'il est question d'une pièce, on dit le sujet mal choisi, l'enchaînement des scènes fait avec maladresse, le style faible et traînant. On ajoute qu'on a assisté à la répétition, qu'elle ne produit pas d'effet, que les comédiens ne jouent qu'à regret les rôles qui leur sont confiés, qu'eux-mêmes augurent mal de l'ouvrage, et s'attendent à être sifflés : ces semences, jetées adroitement, ne tombent pas sur un terrain stérile, quelques unes germent et le soir produisent d'heureux effets.

A l'ouverture de la salle, la brigade arrive sous la conduite de son chef, et prend sous le lustre la place accoutumée, avec ordre et décence : le chef se place sur une des banquettes les plus rapprochées de la rampe, afin que les travailleurs assis derrière lui puissent suivre et répéter tous ses mouvemens. Un drôle à l'œil vigilant, en

sentinelle perdue sur les derrières de la brigade, observe si tout le monde est à son poste et soigne la besogne; en attendant, peu de témoignages hostiles, point de sifflets intempestifs qui ressemblent à une maveillance préméditée, du calme, du sang-froid, le moment de l'explosion arrivera.

Au lever du rideau, on doit saluer d'une salve d'applaudissemens l'acteur qui entre en scène, quand même ce serait celui que l'on doit immoler; cela fait croire que l'on n'est point arrivé avec le projet de lui nuire, et rend sa chute plus humiliante : quand il ouvre la bouche, on réclame le silence par des *chut* prolongés et multipliés qui ont l'air de la bienveillance, et qui le troublent au lieu de le rassurer. Il en est de même de l'auteur à qui l'on réserve une chute; il faut toujours applaudir les endroits les plus détestables, les situations les moins naturelles: le public s'impatiente, crie à son tour, s'abandonne à l'impulsion qu'il éprouve, et finit par siffler impitoyablement.

Quand une pièce est bien et duement en-

terrée, la brigade doit se retirer, il est inutile qu'elle perde son temps à voir jouer celle qui suit, il faut que le chef se rende dans le café le plus voisin du théâtre pour soutenir le jugement prononcé, et que les travailleurs se dispersent dans les autres pour annoncer le désastre de la soirée. Là, chacun assure que le public était dans les meilleures dispositions, que deux actes ont été écoutés avec une patience héroïque, mais qu'à la fin on a fait justice d'une rapsodie qu'on n'aurait jamais dû recevoir et représenter.

E... s'inculqua tellement ces principes en tête, qu'il éclipsa bientôt son maître. Aujourd'hui les théâtres se disputent cet homme de génie.

En 1822, les directeurs du théâtre de la Porte-Saint-Martin adressèrent cette lettre au rédacteur du *Moniteur* :

« Permettez-nous de nous servir de la voie
» de votre journal, pour annoncer au public
» que, sans cesse occupés de nos devoirs de

» déférence envers lui, nous venons de sup-
» primer à notre théâtre tous les billets de
» faveur accordés par une tolérance coupa-
» ble, pour applaudir les pièces. Cet usage,
» réprouvé depuis long-temps par les honnê-
» tes gens, doit avoir un terme, et nous
» nous estimons heureux d'être les premiers
» à le détruire. Nous croyons faire une chose
» agréable aux spectateurs en supprimant
» l'abus honteux des billets donnés; nous
» espérons que la saine partie du public qui
» vient au théâtre pour y trouver un amu-
» sement honnête, nous saura gré de la dé-
» termination que nous venons de prendre,
» et soutiendra de sa bienveillance une me-
» sure administrative qui tournera au profit
» de ses plaisirs et de sa tranquillité, qui
» honorera l'art dramatique et ceux qui le
» cultivent.

» Nous désirons vivement que le public
» voie dans notre conduite une nouvelle
» preuve de nos soins constans à lui montrer
» notre dévouement à ses volontés, et nous
» soumettons entièrement à son goût et à

» son impartialité, la chute ou le succès des » ouvrages dont nous lui offrirons désor- » mais la représentation.

» Veillez agréer, etc.

» Les directeurs de la Porte-Saint-Martin. »

En dépit pourtant de ces phrases jésuitiques, le théâtre de la Porte-Saint-Martin escamota, comme ses confrères, avec le secours des billets donnés, les *applaudissemens* qui amenèrent tant de fois sa ruine et celle d'artistes estimables.

TABLE

DES CHAPITRES

DU TOME PREMIER.

CHAPITRE Ier. Vingt ans, l'inexpérience et les coulisses. . . . . page 1
— II. Des actrices en général. 25
— III. Mères des actrices. 43
— IV. Ma première liaison avec une actrice. Moyens à employer pour obtenir ces dames. . . 67
— V. Ma rivalité avec l'ami du cœur. . 87
— VI. Revue succincte des théâtres de la capitale. 107
— VII. Qui remonte un peu haut. . . . 127
— VIII. Portraits de différentes actrices, scènes et détails d'intérieur. . 143
— IX. Anecdotes sur ces dames. . . . 161
— X. Les directeurs. 185
— XI. Les comités de lecture. 201
— XII. Caprices des directeurs et des comédiens envers les auteurs. . 241

Chapitre XIII. Des journalistes. 263
— XIV. Des régisseurs. 285
— XV. De la défunte censure dramatique ressuscitée. 315
— XVI. Auteurs, leurs droits; billets d'auteur, billets d'administration, billets de journaliste; agens dramatiques. 345
— XVII. Les claqueurs. 377

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



